

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Grégoire ROUILLER

Saint Luc. Comment lire un évangile ? (Session
d'études bibliques 1974)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1974, tome 70, p. 129-244

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Grégoire Rouiller

Marie-Christine Varone

Saint Luc

Comment lire un évangile?

Fascicule rédigé en prolongement
de la session d'études bibliques
tenue à La Pelouse-sur-Bex
du 6 au 13 juillet 1974

Septembre 1974

Liminaire

La lecture de l'Évangile demeure bien actuelle. L'amoncellement des ruines dans l'aire culturelle qui est la nôtre en rend même plus évidente la force d'attraction. L'Évangile est solide.

Mais le lire est chose difficile, aujourd'hui. Non que Jésus ou les évangélistes aient multiplié les obstacles à l'intention de leurs auditeurs ou lecteurs, réservant ainsi leur message à une élite restreinte. Ce sont au contraire les petits qui l'accueillent. Du reste, les barrières que nous élevons sont des barrières de riches. Prenons conscience des principales d'entre elles.

*Celle de la **facilité** d'abord. Quand, ayant parcouru une page d'Évangile, nous avons saisi matériellement l'histoire qui nous est racontée et que nous sommes capables de la résumer en une ou deux formules, nous sommes tentés de nous arrêter, persuadés d'avoir compris. Il faut franchir cet obstacle d'un faux contentement et d'un rationalisme stérilisant.*

*Il y a aussi ce que nous nommerons la **promiscuité des « évangiles » contradictoires**. Le message du Seigneur nous est proposé en même temps que de multiples pseudo-évangiles. Ce n'est pas une petite tâche pour nos cœurs, si peu experts en bonheur et en vérité, que de discerner, au milieu de ces propositions, celles qui conduisent à la vie. Nous conseillons, à ceux qui veulent sentir le danger de cette promiscuité, de parcourir la presse et les illustrés d'une seule semaine, de suivre les programmes d'un jour à la Télévision ou à la Radio, puis ensuite d'ouvrir l'Évangile presque au hasard : « vendez vos biens »... « tenez-vous prêts vous aussi »... « quiconque répudie sa femme et en épouse une autre commet un adultère »..., etc.*

Lire, en définitive, s'apparente au vrai dialogue. Or tout dialogue suppose l'activité de deux personnes. La première (ici l'évangéliste) doit avoir tout loisir de manifester sa différence et même son étrangeté. Il faut qu'elle puisse proposer son message et déployer son invitation. La seconde, après une phase d'écoute et de silence, doit parler à son tour. C'est dans cette parole en retour qu'elle manifesterà à quel point

sa vision est transfigurée, sa personne habitée par l'autre, sa pente modifiée.

Un tel dialogue avec un évangéliste s'instaure au mieux dans une session comme celle que nous avons vécue à La Pelouse. La présence de frères appelés à la même communion, la liturgie eucharistique, pénitentielle et adoratrice qui prépare l'écoute de la parole, l'imprègne et la prolonge, les échanges si divers qui peuvent se développer : tout contribue à une vraie lecture. C'est pourquoi nous destinons d'abord ce fascicule aux membres de la session. C'est habités par leur sympathie et enrichis par leurs découvertes, leurs joies et leurs souffrances que nous l'avons écrit.

Nous le proposons aussi à tous ceux qui n'ont pu suivre une telle session, à tous ceux qui veulent en vérité lire saint Luc. Nous nous permettons même de leur en suggérer un mode d'emploi :

- 1. S'ils n'ont pas le temps, au préalable, de lire en entier l'évangile de Luc, qu'ils lisent avec attention **les neuf textes** que nous avons retenus.*
- 2. Qu'en lisant les notes d'une étude, ils gardent près d'eux **le texte même**, afin de se familiariser non avec ce que nous avons écrit, mais avec saint Luc.*
- 3. Qu'ils lisent au début, mais relisent peut-être après telle ou telle étude, **l'introduction à Luc**. Il importe que petit à petit cet évangile prenne tout son relief.*
- 4. Nous avons distribué dans le fascicule (à l'intérieur des cadres) les thèmes principaux de la théologie de Luc. On ne les comprendra bien qu'en se reportant aux principales citations de saint Luc qui y sont mentionnées. Nous suggérons même au lecteur de situer lui-même chacun de ces points de théologie par rapport aux autres et d'ajouter également ceux que nous avons omis (comme la foi, la grâce, le témoignage, etc.).*
- 5. Enfin, la lecture de l'Évangile ne saurait demeurer un exercice intellectuel. Nous nous sommes efforcés de montrer l'importance de chacun des textes pour l'aujourd'hui de notre existence chrétienne. Mais nous ne pouvions le faire que de façon générale. Aussi conseillons-nous instamment à chacun de franchir la dernière étape, décisive à nos yeux, celle de **l'appropriation personnelle** de chaque texte, la formulant oralement ou mieux encore par écrit. C'est à ce moment-là qu'il y a dialogue avec l'Évangile, lecture réalisée.*

L'évangile de Luc ? l'histoire d'une promesse qui se réalise. Oui, mais pas sans notre conversion.

Introduction

S a i n t L u c ,

é v a n g é l i s t e d e l a P r o m e s s e

« ... ils en avaient après lui ... sur un certain Jésus, qui est mort, et que Paul affirmait être en vie » (Ac 25, 19). Ce même Jésus nous fascine, mais pour d'autres raisons. Si nous voulons scruter l'événement « Jésus-Christ » à partir de l'évangile de saint Luc, ce n'est pas pour développer la somme de nos informations ni pour entrer plus avant dans l'étude des peuples et des religions du Moyen-Orient.

En ce Jésus, nous le confessons dès l'abord, nous croyons que le Père nous a parlé. En Lui notre existence prend son sens ; en Lui elle puise son dynamisme. Il y va de notre vie et de notre mort.

Reconnaître la position centrale de Jésus ne signifie point que nous allons céder à l'obsession de découvrir à tout prix les paroles mêmes qu'il a prononcées. Cela signifie encore moins que nous allons dévaloriser le lent travail des communautés primitives, premières servantes de la Parole. Bien au contraire. Dès le début, et cela est hautement significatif, Dieu a voulu que le peuple, élu pour entendre la nouvelle de son Evangile, ne l'accueille pas d'une façon mécanique ou passive mais engage dans cette audition toutes les ressources de son intelligence, de sa liberté, de son cœur : sa langue, ses usages, ses questions et ses tâtonnements. C'est pourquoi, entre la prédication de Jésus et l'évangéliste Luc, il sera émouvant de percevoir les échos de cette fermentation ecclésiale soutenue par l'Esprit. Ce sera pour nous un encouragement et une instruction.

Cependant, quand nous lisons un évangile, nous ne devons jamais oublier que c'est la méditation de tel évangéliste bien précis qui nous introduit dans la connaissance des communautés qui l'ont précédé ou dont il est le porte-parole, et, au-delà de ces communautés, jusqu'à

l'événement de salut en Jésus-Christ. L'évangéliste est notre guide. Tout intéresse en lui, parce que Jésus a voulu sans retour devenir le prisonnier de ses disciples et de ses évangélistes. « Pourquoi est-ce moi que tu interrogues ? Ce que j'ai dit, demande-le à ceux qui m'ont écouté : ils savent bien ce que j'ai dit » (Jn 18, 21).

Devant chaque texte, nous voulons donc fonder notre lecture ou interprétation sur ces trois étapes qui s'y font jour :

la composition d'un homme libre, l'évangéliste ;
la tradition communautaire dont il est le serviteur ;
les paroles et gestes de Jésus, sans lesquels il n'y aurait pas d'évangile.

Les sources de l'évangéliste

Nous voulons nous soumettre d'aussi près que possible à la rédaction et à la théologie propre de l'évangéliste. C'est à travers ce travail de rédaction et non grâce à je ne sais quelle reconstruction hypothétique que nous percevons ce que l'Esprit veut nous communiquer aujourd'hui.

Cela paraît d'autant plus aisé, dans le cas de saint Luc, que son propos est clair : fournir un récit ordonné des événements qui se sont accomplis en Jésus-Christ dans le respect des témoignages et au terme d'une enquête sérieuse (1, 1-4). Mais derrière le travail de saint Luc et en simplifiant à l'extrême, il est possible de découvrir trois sources d'information :

Saint Luc semble avoir connu **l'évangile de saint Marc**, dans sa forme actuelle ou plus probablement sous une forme antérieure moins élaborée. Nos études nous révéleront des façons diverses d'utiliser la source marcienne, la citant parfois presque textuellement ou bien la distribuant dans des compositions beaucoup plus libres. Notre septième étude, l'entrée à Jérusalem, est un des cas où Luc semble bien avoir connu saint Marc (19, 29-40).

Saint Luc utilise **une autre source** que Matthieu connaît également (nous la nommerons S). Cette source était probablement composée essentiellement de paroles de Jésus. De cette source provient vraisemblablement la parabole que nous analysons dans notre cinquième étude (Lc 12, 42-46 // Mt 24, 45-51).

Enfin saint Luc connaît des **traditions qui lui sont propres**. Celles-ci sont plus variées. Elles ont pu exister sous forme écrite ou orale. Saint Luc a pu les réunir au cours de l'enquête dont il nous parle (1, 3). On en

mesurera toute la diversité si l'on pense que le récit de l'Annonciation (notre huitième étude, 1, 26-38) et la parabole dite de l'enfant prodigue (15, 11-32) lui appartiennent.

Mais nous ne devons jamais l'oublier : un évangéliste comme Luc, malgré son respect parfois étonnant à l'égard de ses sources, n'a rien d'un compilateur. Il agence les éléments de la tradition, il les retravaille selon son génie littéraire et les options de sa théologie. Il ne fausse pas ses sources, il les recrée à la manière d'un peintre.

Les grands traits d'une théologie

L'histoire est pour saint Luc chose essentielle. Elle est le lieu de révélation et le terrain de mûrissement d'un **dessein du Père**. Hors de ce dessein, rien n'intéresse Luc, parce qu'il n'y a rien.

Ce plan du Père culmine (comme réalisation et contenu) en Jésus de Nazareth qui « fut livré, selon le dessein préétabli et la prescience de Dieu » (Ac 2, 23). Ce dessein d'amour trouvera sa plénitude d'accomplissement lors du retour en gloire du Fils de l'homme. Ce sera le salut réalisé. Dans les études qui vont suivre et particulièrement dans les éléments de théologie que nous soulignerons, nous serons attentifs au relief propre que prend chez Luc ce dessein du Père. Dès maintenant plaçons en pleine lumière les points suivants :

a) Selon Luc, il n'y a pas d'autre origine ni explication à ce dessein de Dieu, sinon la **bienveillance** et la **tendresse** du Père, sa préférence obstinée pour ses enfants même coupables (cf. 2, 14 ; 10, 21). Les paraboles du chapitre 15, situées au cœur de l'évangile, chanteront cette bienveillance du Père de la façon la plus émouvante.

b) Entre la tendresse qui conçoit un dessein de salut et l'accomplissement espéré, l'amour du Père tend un **arc** d'une inexorable rigueur, celle-là même qui soutient l'amoureux dans sa quête. Seul l'amour peut comprendre la violence de certaines paroles :

« Mais d'abord le Fils de l'Homme doit souffrir beaucoup, et être rejeté par cette génération » (13, 25). « Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire » (24, 26). Il importe de bien interpréter ces textes et de ne jamais y deviner une aveugle nécessité.

c) Ce plan de rigueur et de tendresse fut **établi par le Père**. Si Hérode et Ponce Pilate ont formé une ligue contre Jésus, ce n'est que pour accomplir « tout ce que ta main et ton conseil avaient déterminé d'avance » (Ac 4, 28). L'étude des verbes « établir », « définir »,

« préétabli » révélerait à quel point saint Luc a senti la nécessité interne de ce dessein de Dieu.

Saint Luc est cependant conscient des **étapes** d'un tel plan. Il sait que ce plan connaîtra mûrissement. C'est pourquoi l'évangéliste insiste tellement sur l'accomplissement des Ecritures « Il faut que s'accomplisse tout ce qui se trouve écrit de moi dans la loi de Moïse, et les Prophètes, et les Psaumes » (24, 44).

d) Ainsi tous les actes de Jésus s'inscriront comme **témoignages d'obéissance** dans ce plan. Partout on sent Jésus comme convoqué par un accomplissement qui l'attend. « Et voici que deux hommes parlaient avec lui : c'étaient Moïse et Elie qui, apparus en gloire, parlaient de **son départ** qu'il allait accomplir à Jérusalem » (9, 31). « Or donc, comme s'accomplissaient les jours où il devait être emporté (de ce monde), il prit fermement la route de Jérusalem » (9, 51). Nulle atteinte à la liberté de Jésus dans ces textes. Mais Jésus sait que rien n'est meilleur que le dessein de la Sagesse et de l'Amour. La suprême liberté consiste à l'épouser de tout son être.

Le plan d'une œuvre littéraire

Ce dessein du Père se manifeste dans l'histoire. Saint Luc le contemple comme **l'accomplissement d'une promesse**. C'est selon cet axe qu'il établit le plan de son œuvre (qui embrasse, ne l'oublions pas, le troisième évangile et le livre des Actes).

Ainsi toute l'histoire peut se diviser en deux (et non en trois comme certains l'affirment). « La Loi et les Prophètes vont jusqu'à Jean ; depuis lors la Bonne Nouvelle du Royaume de Dieu est annoncée » (16, 16).

Il y a donc un temps de l'attente, celui où la promesse est annoncée. C'est le temps de Moïse et celui d'Elie (le prophète par excellence). C'est le temps qui prend fin avec Jean-Baptiste. « Vous savez, vous, ce qui est arrivé dans toute la Judée, à commencer par la Galilée, **après le baptême qu'avait proclamé Jean** » (Ac 10, 37). L'on devine que le baptême de Jésus marque la charnière entre les deux étapes (3, 21).

Avec Jésus commence l'étape ultime, celle de **l'accomplissement** de la promesse, celle de l'aujourd'hui du don de Dieu. Sans doute, cette étape ultime connaît d'abord le déploiement de la vie et du message de Jésus, puis le temps du témoignage de l'Eglise. Il n'en reste pas moins qu'envisagées sous l'angle de la promesse, ces deux sous-étapes (le temps de Jésus et celui de l'Eglise) n'en font qu'une, à des degrés d'accomplissement divers.

Le troisième évangile

Saint Luc structure très fortement cette histoire de la promesse. Jusqu'au baptême de Jésus (3, 21) l'on sent comme une habile ambiguïté dans son évangile : est-on encore sous le signe de l'attente ? Oui, puisqu'est annoncée la naissance du dernier des Prophètes, Jean-Baptiste, et présentée sa prédication. Mais n'est-on pas déjà dans l'ère de l'accomplissement ? Oui, puisque Jésus est déjà parmi nous, quoique de façon voilée.

Avec le baptême de Jésus, cesse toute ambiguïté. Saint Luc va présenter de façon progressive ce temps de Jésus :

- a) tout d'abord une plate-forme de prédication en **Galilée**, de 3, 21 à 9, 50;
- b) puis, après cette mise en place statique, le grand voyage **vers Jérusalem**, de 9, 51 à 19, 28 ;
- c) enfin le grand voyage **à Jérusalem**, le passage vers le Père par l'Ascension, de 19, 29 à 24, 51.

Deux remarques s'imposent concernant cette étape de la vie de Jésus. D'abord son caractère de parabole ou d'action prophétique. C'est comme si, par la narration du déplacement visible de Jésus (de Galilée à la droite du Père), saint Luc voulait nous initier au sens de ce voyage et le présenter comme anticipation du voyage de l'Eglise. **Du sein de Marie à la droite du Père, voilà le sacrifice de Jésus**, s'il est vrai que le sacrifice n'est rien d'autre que ce mouvement sacré vers la pleine communion avec Dieu. Ainsi on comprend mieux l'importance que Luc attache à l'Ascension (au point de voiler, aux yeux de certains, la théologie de la Croix). L'Ascension marque le point d'aboutissement qui justifie et polarise toute la vie de Jésus. Un voyage ne s'explique que par son point d'arrivée. Le vocabulaire même utilisé par saint Luc trahit cette volonté de n'immobiliser aucune heure de cette montée vers la gloire, par exemple en 4, 30, « mais lui, passant au milieu d'eux, allait son chemin... ». Ou encore le terme d'« exode » pour parler du mystère pascal en 9, 31. De même, au début de son voyage, en 9, 51, Luc dira : « comme s'accomplissaient les jours de son ascension (analepsis) » faisant allusion à une assomption comparable à celle d'Elie ou d'Hénoch. C'est du reste ce même terme que Luc utilisera dans le récit de l'Ascension (Ac 1, 2. 11. 12). La croix et les souffrances de Jésus sont une étape nécessaire, mais provisoire, vers la gloire de l'Ascension.

La seconde remarque concerne la ville de Jérusalem. Etant la ville où se consomme le mystère de l'Ascension et la ville où jaillit la première effusion de l'Esprit, elle prend dans l'œuvre de Luc une place théologique

de premier plan. Maint détail de son évangile le prouve. Ainsi sous forme d'inclusion l'évangile commence à Jérusalem et se termine au Temple de Jérusalem. Dans le récit des tentations, Luc modifie l'ordre et les fait culminer à Jérusalem (4, 9-12). Après la longue montée sacrificielle, la mort et la résurrection, Luc supprime les apparitions du Ressuscité en Galilée (24, 6). Les pèlerins d'Emmaüs, dès qu'ils ont reconnu Jésus, reviennent sur leurs pas à Jérusalem, etc.

Le livre des Actes

Le temps de Jésus et la plénitude de son sacrifice trouvent donc leur achèvement à l'Ascension. Alors, Jésus ayant reçu totalement l'Esprit, c'est-à-dire la Promesse, il peut la répandre sur les croyants. Ce sera le temps de l'Eglise que le second tome de l'œuvre de Luc veut évoquer. Dans les Actes nous trouvons un schéma général analogue à celui de l'évangile. Nous y trouverons également une courte période « ambiguë » (Ac 1-2). Est-ce encore le temps de Jésus ? Est-ce déjà celui de l'Eglise ? Mais le baptême de l'Eglise — la Pentecôte — lèvera tous les doutes à la manière d'une inauguration solennelle. L'ère du témoignage et de l'accomplissement de la promesse pour tous les enfants de Dieu est bien ouverte. L'Esprit les poussera à partir de Jérusalem, en Judée et Samarie, jusqu'aux confins du monde. Le verset 1, 8 résume bien le plan du livre des Actes.

Des procédés littéraires originaux

Tout au long de nos lectures, nous nous familiariserons avec l'art de saint Luc. Mais dès cette introduction, il semble utile d'en dire quelques mots.

a) Il ne faut jamais oublier, en lisant l'évangile, la situation de celui qui l'a écrit, son « point de vue ». Luc parle en **situation de Pentecôte**. C'est-à-dire d'un point de vue qui peut contempler d'un coup toute l'œuvre de Jésus comme accomplissement des prophéties. Il parle du cœur d'une expérience, celle de la douceur de l'Esprit et du dynamisme de sa puissance. Il se présente comme le témoin d'événements irrévocables, au milieu d'une communauté en pleine expansion. Sans communier à cette ferveur et à la jeune exultation de Luc, on ne saurait lire en vérité son évangile.

b) Il a une forte conscience de se situer dans une **histoire**. D'où la consistance qu'il donne à la vie de Jésus et le respect fort grand à l'égard de ses sources. D'où également la suppression, pour ne gêner en rien le

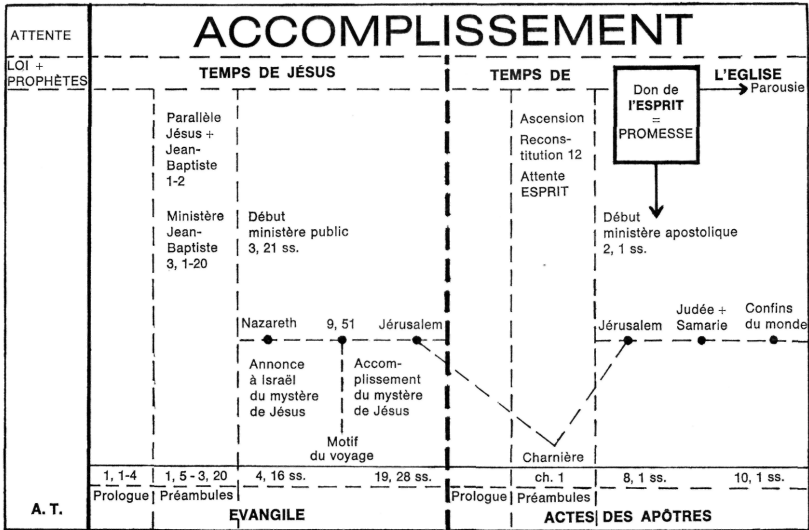
déroulement exemplaire de cette vie de Jésus vers sa consommation, de tout ce qui pourrait distraire (voyage hors de la Galilée, Mt 8, 27-30 ; apparitions en Galilée, etc.).

c) Dans l'étude des faits et gestes de la vie de Jésus, il faudra donc toujours tenir compte de cette double perspective : Luc veut **s'enraciner dans une vie réelle de Jésus**. Il ne se contenterait nullement d'une pure construction théologique. Ou plutôt, c'est l'histoire de Jésus qui est théologie. Mais par ailleurs cette vie de Jésus est présentée de telle façon qu'elle permette d'éclairer les problèmes relatifs à la vie de la jeune Eglise. D'où cette volonté d'y montrer la norme et la préfiguration.

d) Cela nous permet d'aborder l'élément le plus déconcertant de la liberté de Luc écrivain. Surplombant tous les événements de la vie de Jésus, saint Luc peut simplifier, grouper, interpréter. Il peut, sur ce tracé de la vie de Jésus, faire émerger des temps forts et les présenter en **tableaux originaux**. Prenons un exemple tiré des Actes, l'évocation de l'accomplissement de la promesse par le don de l'Esprit au jour de Pentecôte. La chronologie est probablement bousculée : Luc réunit en un seul jour des manifestations multiples de l'Esprit. La géographie est simplifiée : tout est ramené à Jérusalem. Pour exprimer des phénomènes de puissance, de témoignage, de fécondité spirituelle variés, il n'hésite pas à mobiliser la langue de l'Ancien Testament, à évoquer les événements de l'ancienne alliance selon leurs dissemblances ou ressemblances avec ce qu'il veut décrire. Ainsi la Pentecôte sera présentée comme un événement symétriquement opposé à celui de la tour de Babel. A la dispersion et à la confusion des langues répond le rassemblement de tous les peuples, auditeurs d'une même prédication. La Pentecôte sera aussi le nouveau Sinaï, le don de la Loi nouvelle, etc.

Nous retrouverons de tels tableaux, en particulier dans la première et dans la neuvième étude. En les lisant, évitons de nous poser de fausses questions (les événements se sont-ils bien déroulés de cette façon ? Qu'est-ce que les personnages ont compris ?...). Comprenons plutôt que si saint Luc a réuni en un tableau unique ce qui, à ses yeux, « compose » (dans l'espace et dans le temps), c'est pour que le sens de l'histoire et le message qu'il veut nous communiquer soient placés en pleine lumière.

Les deux livres de Luc : sa perspective de l'histoire du salut



Première étude : Luc 4, 16-30

Echec aux entraves

I INTRODUCTION

Jésus a reçu l'Esprit-Saint au baptême (3, 22). Investi de sa puissance (4, 14), il revient en Galilée où il est favorablement accueilli (4, 14-15). C'est dans cette atmosphère bienveillante (« tous lui rendaient témoignage ») que s'inscrit la première partie de la péripécie de la synagogue de Nazareth.

Lorsque Pierre, dans les Actes, retracera la vie de Jésus, il adoptera le même schéma de déroulement : « ... l'événement a commencé par la Galilée, après le baptême que proclamait Jean ; ce Jésus, issu de Nazareth, vous savez comment Dieu lui a conféré l'onction d'Esprit-Saint et de puissance... » (Ac 10, 37).

Groupant en un unique événement des éléments divers que Marc et Matthieu situent plus tard dans la vie de Jésus¹, Luc solennise ce début de ministère. Il le présente comme une **ouverture-programme** qui surplombe tout son premier volume. Parallèlement, le discours de Pierre à la Pentecôte domine tout le second volume. Par anticipation, ces épisodes livrent le sens de tous les événements vécus et par Jésus et par la communauté primitive. Luc aime ces tableaux annonciateurs que développent et monnaient les péripécies suivantes, ainsi que le parallélisme entre le temps de Jésus et celui de l'Eglise. En outre, notre péripécie n'est pas sans analogie avec la scène inaugurale du baptême et de la tentation de Jésus chez Marc (1, 9-13). Toutes deux préfigurent le tout de la vie de Jésus et livrent au lecteur, par anticipation, la perspective théologique globale de l'évangéliste.

¹ Mc 6, 1-6 a ; Mt 13, 53-58 ; Jn 4, 44-45 a.

II. LECTURE

Notre texte comprend deux grandes parties :

- la lecture à la synagogue et l'appropriation du texte d'Isaïe par Jésus (vv. 16-22 a) ;
- le refus des Nazaréens (vv. 22 b-30).

Cette seconde partie, composite, comprend elle-même des points très divers :

- la question de l'identité de Jésus (v. 22 b) ;
- le logion sur le médecin (v. 23 a) ;
- la question de l'accueil dans sa propre patrie (vv. 23 b-24) ;
- le recours aux exemples vétéro-testamentaires (vv. 25-27) ;
- le rejet de Jésus et son départ (vv. 28-30).

Première partie: vv. 16-22a

Cette première partie porte fortement l'empreinte rédactionnelle de Luc. Nous mentionnerons en cours de lecture certains de ces termes ou tournures qu'il est le seul à utiliser ou qu'il affectionne particulièrement.

Rien ne s'oppose à ce que Luc ait disposé de données traditionnelles solides comme bases de l'épisode qu'il a soin d'insérer dans une pratique liturgique connue.

v. 16. Luc remplace la mention de « patrie » que comporte le texte de Marc par celle de « Nazareth » où Jésus a été élevé. Le terme et la tournure sont ici fortement lucaniens. A plusieurs reprises dans le troisième évangile, Jésus se plie à la coutume du service sabbatique (4, 15. 33.44 ; 6, 6...). Dans les deux autres synoptiques Jésus enseigne, alors qu'ici il use du droit accordé à tout Israélite de sexe masculin de lire et d'interpréter, après la récitation du « shema », un passage de la Loi tiré soit des livres historiques, soit des prophètes.

L'atmosphère est solennelle et la symétrie du déroulement liturgique parfaite :

- | | |
|------------------------------------|---------------------------------|
| v. 16 c. il se leva ² ; | v. 20 c. il s'assit ; |
| v. 17 a. on lui donna le livre ; | v. 20 b. le rendit au servant ; |
| v. 17 b. il déroula le livre ; | v. 20 a. il roula le livre. |

² Se lever (*anistamai* en grec) revient vingt-six fois dans l'évangile de Luc et quarante-cinq fois dans les Actes.

v. 17. « Il trouva le passage. » Il y a trois manières de comprendre cette note : Jésus est obligé de lire ce texte d'Isaïe ; Jésus trouve par hasard ce passage ; Jésus choisit délibérément de commenter ces versets. Dans ce dernier cas, Jésus aurait choisi un texte à orientation messianique, à moins qu'il ne s'agisse d'une homélie prononcée dans le cadre du Kippur (jour du grand Pardon). Nous sommes devant des hypothèses. C. Perrot³ en propose plusieurs. Il pourrait aussi, entre autres, être question d'un sabbat centré sur le thème de la guérison et basé sur des textes comme Gn 35, 9 ; Is 61, 1 où Dieu est donné comme la consolation des affligés, ou encore d'une simple appropriation par Jésus du texte d'Isaïe, la prophétie étant réalisée en lui (4, 21).

Ce qu'il est possible d'affirmer, c'est que le procédé utilisé par Luc, procédé qui consiste à disposer avec beaucoup de liberté des textes y opérant des coupures ou les amalgamant, n'a rien d'in vraisemblable. Il est connu en particulier à Qumrân⁴.

Ce qui nous intéresse surtout ici, c'est le contenu de la citation **d'Isaïe 61**. Le premier sens du texte porte sur le retour d'exil présenté comme la grande libération, mais des documents de Qumrân montrent que ce passage avait pris une coloration nettement messianique. Ce qu'on avait attribué à la levée du joug de l'exil, on l'espérait maintenant de la venue du Messie qui, Lui, opérerait cette nouvelle délivrance et restaurerait tout.

v. 18. **L'Esprit-Saint** est le grand animateur du dessein de Dieu chez Luc, aussi est-il normal que Jésus ouvre sa proclamation solennelle en mentionnant que le Don du Père repose sur lui, tout comme à l'Incarnation (1, 35) et au baptême (3, 22). Il ne peut pas y avoir, dans la perspective du troisième évangile, un acte important de la vie du Messie qui ne soit mis en relation directe avec l'Esprit-Saint. C'est par le don de l'Esprit que l'accomplissement débute⁵. C'est par ce même Esprit que les apôtres seront mus et poursuivront l'œuvre du Christ. Cette présence sur Jésus de l'Esprit est directement liée à **l'onction**. L'Ancien Testament réservait normalement cette dernière aux rois (on peut lire en 1 R 1, 28-40 le sacre de Salomon par exemple). Par elle, Yahvé s'emparait de son oint. Lorsque Samuel prit la corne d'huile et oignit David « alors fondit vers David l'esprit de Yahvé, dès ce jour et dans la suite... »

³ C. Perrot, Luc 4, 16-30 et la lecture biblique de l'ancienne synagogue, Rev Sc Rel 47 (1973) 324-340.

⁴ A Qumrân, on nomme ce procédé d'exégèse divinatoire un « peshar ». Il serait construit ici autour de références comme Lv 25, 13 ; Is 52, 7 ; Ps 82, 1-2 ; Is 61.

⁵ E. Samain, La notion d'arkhê dans l'œuvre lucanienne, dans *L'évangile de Luc*, op. cit., pp. 299-328.

(1 Sm 16, 13). Puis, par métaphore, l'esprit est accordé au prophète (1 R 19, 16). Il le met au service de la parole et l'assiste tout au long de sa proclamation.

En Jésus, nous trouvons (Luc est le seul à mentionner cette onction) la synthèse parfaite de ces deux notions : il est le **Messie-Roi et le Prophète**.

C'est par lui que la bonne nouvelle parvient aux **pauvres**. Il faut comprendre par cette mention — Luc la fait à dix reprises dans son évangile — toute cette catégorie à laquelle appartiennent les estropiés et les boiteux (14, 13.21), Lazare (16, 20.22) et la veuve (21, 3), tous les démunis auxquels il faut distribuer ses biens (18, 22 ; 19, 8).

Ils sont les premiers bénéficiaires, car dans leur dénuement ils sont susceptibles d'accueillir la richesse de Dieu, de même qu'il faut être captif pour recevoir la libération (en grec : **aphesis**), enchaîné pour aspirer à la désentrave. L'historien du salut qu'est Luc aime particulièrement montrer qu'en Jésus s'accomplit la délivrance. L'évangile, c'est pour lui la bonne nouvelle de la libération, et lorsque Jésus confiera aux disciples la charge de continuer son œuvre (24, 47) il les enverra prêcher la conversion en vue de la rémission des péchés.

Jésus supplée définitivement aux imperfections du Kippur de l'ancienne alliance. Il libère une fois pour toutes.

Les aveugles retrouvent la vue. Pour Isaïe, c'est là le grand signe messianique : « ... en ce jour-là... sortant des ténèbres et de l'obscurité les yeux des aveugles verront » (Is 29, 18 ; ainsi que 35, 5 ; 42, 18...). Jésus lui-même proposera ce signe aux ambassadeurs de Jean-Baptiste venus lui demander s'il est le Messie attendu (7, 22).

Les « traumatisés » sont délivrés (il s'agit du même terme, *aphesis*). Dans sa liberté d'auteur, Luc emprunte ce stique à Is 58, 6 c, de même qu'il s'est permis d'omettre le stique d'Is 61, 1 mentionnant que les cœurs brisés sont pansés.

v. 19. Enfin, Jésus proclame une année du Seigneur agréable à accueillir, attendue avec joie, aimable (le même terme reviendra au verset 24). Il est fort possible que cette année salutaire qu'apporte Jésus corresponde à l'année jubilaire prescrite à Israël : « vous sanctifierez la cinquantième année, et vous proclamerez la libération dans le pays pour tous ses habitants... » (Lv 25, 8-17). Cette délivrance, telle que la conçoit le Lévitique, est liée à la fois à la sanctification et à la célébration. Sacré, ce précepte veut rappeler à l'homme qu'il doit craindre son Seigneur et lui faire revivre la douceur et la tendresse des origines, le réintroduire avec tous ses biens, toutes ses relations, dans l'espace de Dieu.

C'est bien cette même fonction qui échoit à Jésus : révéler le dessein libérateur du Père, restaurer, par le salut, l'homme et la création. Ce qui dans l'Ancien Testament était démarche de l'homme tentant de se hisser un peu au niveau de Dieu en imitant ses mœurs libératrices, il revient maintenant à Jésus de l'accomplir pleinement.

On comprend dès lors que Luc ait rayé le jour de vengeance mentionné en Is 61, 2. Jésus vient sauver et non juger. Tout l'accent est du côté de l'affranchissement.

vv. 20-21. Dans le climat d'extrême attention de la synagogue, éclate le choc du **aujourd'hui**⁶. Ce texte que l'on avait toujours lu au futur « arrive aux oreilles des auditeurs »⁷ en terme de **maintenant**. L'Écriture est accomplie, toute l'attente concentrée dans la prophétie d'Isaïe est soudain réalisée, actualisée. L'histoire du salut atteint un tournant décisif, Jésus se donne pour le Messie tant attendu. Désormais toute sa vie ne va être qu'un déploiement de la mission telle qu'elle est inaugurée ici. Luc sent profondément que le temps de l'accomplissement est ouvert, aussi exalte-t-il cette scène des débuts.

v. 22. Les compatriotes de Jésus commencent par acquiescer à cette proposition d'affranchissement. Ils accueillent Jésus. Comme par anticipation, mais bien provisoirement, « ils rendent témoignage, ils s'étonnent⁸ ». Les paroles de Jésus — des paroles de grâce — révèlent de la faveur, de la bienveillance (nous trouverons ce même terme à l'annonce, p. 217). Elles laissent entendre que le dessein amoureux du Père se réalise en lui, ce qui provoque l'admiration.

Par contre, ce qui étonne, c'est la prétention de ce « prédicateur » occasionnel. Ses affirmations paraissent bien ambitieuses ; aussi l'auditoire lui oppose-t-il son identité de fils du pays. Et l'hésitation des Nazaréens se transforme en opposition, en un non-recevoir. Comment le fils de Joseph peut-il faire preuve de tant d'outrecuidance ?

Deuxième partie : vv. 23-30

v. 23. La rupture est consommée, nous sommes loin de l'accueil premier. Luc a certainement opéré des sutures et concentré des épisodes

⁶ Aujourd'hui (*semeron* en grec) revient dix-neuf fois dans l'évangile de Luc et en particulier dans les moments-clé, lors de déclarations capitales : 2, 11 ; 3, 22 ; 5, 26.

⁷ La formule est calquée sur l'hébreu (Dt 5, 1 ; Jg 9, 23...). On la retrouve en 1, 44 ; 9, 44 ; Ac 11, 22.

⁸ En grec : *thaumazô epi* ; la formule indique souvent l'admiration chez Luc : 7, 9 ; Ac 3, 12 ; 4, 13.

différents. Il introduit un dicton dont la signification la plus plausible est celle que propose le P. Lagrange : « de même que le médecin doit commencer par se guérir lui-même avant de guérir les autres, ainsi Jésus devrait commencer par faire des miracles dans sa propre patrie ». Cette sentence atteste la montée de l'hostilité et de l'incrédulité des Nazaréens qui mettent en doute les miracles opérés à Capharnaüm. Luc ne nous les a pas rapportés, à moins qu'il ne soit question de ceux qui sont racontés en 4, 31-41. Cette formule arrogante sonne un peu comme la provocation du chapitre 23 lancée à Jésus crucifié « sauve-toi toi-même si tu es le Messie ». Comprenons : si tes assertions sont exactes, apportes-en la preuve ici et maintenant.

v. 24. Plus qu'une réponse à l'animosité de ses concitoyens, les paroles de Jésus nous parviennent comme une prophétie. La formule est solennelle : « en vérité je vous le dis... ».

Ce logion figure parmi ceux qui sont les mieux attestés dans la quadruple tradition⁹ ; il s'insère dans la ligne plus générale de l'opposition réservée aux prophètes (6, 23 ; 11, 47-48 ; 13, 33-34...). Le paradoxe de la situation est violent et d'ordre dramatique : celui qui vient annoncer une année d'accueil n'est pas reçu.

vv. 25-27. Le refus que Jésus essuie dans sa patrie lui est occasion pour amorcer le thème de la venue des païens au salut (Théologie 5 : Universalisme, p. 189). Déjà la suppression de la mention du jour de vengeance répondait à ce souci de Luc d'éviter les visées particularistes. Ici, les allusions aux conduites d'Elie et d'Elisée¹⁰ (1 R 17 ; 2 R 5, 1-27) donnent à entendre que le salut offert en Jésus n'échoit pas d'office à Israël, mais qu'il demande à être accueilli, ce que précisément les Nazaréens refusent puisqu'ils rejettent le Messie. Ce schéma de mission — des juifs aux païens — sera celui du livre des Actes ; les missionnaires commencent par s'adresser aux fils d'Israël, puis se tournent vers les non-juifs qui leur réservent un meilleur accueil.

vv. 28-30. La construction de ces versets est à nouveau très lucanienne¹¹. Le rejet de Jésus hors de sa bourgade est préfiguratif de celui qui l'attend à Jérusalem. Là ce ne seront plus seulement ses compagnons

⁹ Mc 6, 4 ; Mt 13, 57 ; Jn 4, 44.

¹⁰ Le passage est de forme littéraire très sémitique. Ainsi la mention des jours d'Elie, les trois verbes au passif, la construction en deux strophes parallèles, le jeu du verset 26 sur « pourtant... mais seulement ».

¹¹ L'usage des verbes remplir (v. 28 — vingt-deux usages dans l'évangile et les Actes et deux seulement dans le reste du Nouveau Testament), se lever (v. 29 et 16), aller (*poreuomai* en grec, v. 30) sont tous typiques de Luc. Il faut noter aussi l'emploi de participiales.

de village qui le refuseront, mais tout le peuple élu par l'intermédiaire de ses chefs. Jésus mourra hors de Jérusalem comme dans la parabole des vigneronniers homicides où il est dit que « le jetant hors de la vigne ils le tuèrent » (20, 15). Etienne, premier martyr, connaîtra le même sort (Ac 7, 58) que son Seigneur.

En contraste du défoulement haineux de ses compatriotes, Jésus se retire avec la liberté de celui qui sait où il va. Il entre dans la voie qui sera la sienne à partir de 9, 51 pour monter vers la ville sainte afin d'y offrir sa vie pour le salut de tous. Jésus accomplit ici un geste quasi prophétique unissant le mépris de la condamnation qui sera la sienne à la souveraineté — anticipée — dont il jouira comme Seigneur exalté.

Conclusion

Derrière l'unité laborieuse de cette péricope qui ne craint pas de frôler parfois l'incohérence (ainsi cette alternance subite de faveur et d'hostilité), on peut discerner l'intention profonde de Luc qui fait de cette ouverture de ministère un texte-programme :

- **quant à la mission de Jésus** : il est le Messie qui vient accomplir le dessein du Père en offrant aux hommes le salut ;
- **quant à l'histoire du salut** : le temps de l'attente est terminé ; l'Esprit, promesse du Père, repose sur Jésus en attendant d'être livré à l'Eglise ; déjà les païens y sont inclus, au moins virtuellement ;
- **quant aux procédés littéraires et théologiques de Luc** : le vocabulaire typé, le recours aux Ecritures pour servir au dévoilement de l'accomplissement, l'organisation d'éléments divers en une unique composition, l'éventail des thèmes touchés, en sont autant de caractéristiques.

Aujourd'hui le dessein du Père éclate en Jésus sur qui l'Esprit repose. Il est proposé aux auditeurs de Jésus, mais aussi aux lecteurs de Luc que nous sommes.

III. APPROPRIATION

Une invitation proprement lucanienne

Avec sa liberté d'artiste, Luc n'a pas hésité à grossir l'épisode de Nazareth. L'invitation est claire. Luc nous invite à une sorte de pèlerinage aux sources, faisant revivre en un tableau unique cette aube nazaréenne

de l'évangile, cette première effusion de l'Esprit. C'est que le même Esprit nous pousse et donne un sens à nos vies. Mais précisons. Relire ce texte revient à porter un long regard **sur le Dieu qui s'y révèle**. Le Dieu, Père, Fils et Esprit, intéressé au grand Jubilé de l'humanité, celui pour qui la libération des hommes est d'un grand prix. Le Dieu de l'Alliance retrouvée, nouvelle et éternelle. Luc ne dissocie pas le visage de Dieu de la libération en marche. Dès cette première étude, le Père se donne à connaître à travers son dessein universel de désentrave et de communion. Le Fils y dévoile son être de Messie et de Serviteur (du Père et des hommes). L'Esprit se manifeste avec sa puissance, la même qui se déploya dans l'Incarnation, la même que célébrera le récit de Pentecôte. En présence d'un tel Dieu, l'atmosphère est à l'optimisme et à la dignité. Tout y est lumière et jeunesse. L'on sent que rien n'entravera ce que le Père a commencé avec les hommes.

Une lumière pour aujourd'hui

Rien n'a vieilli dans un tel tableau, tant est forte la continuité entre ce jour de Nazareth et l'aujourd'hui de l'Eglise. Mais peut-être est-il utile de préciser les orientations que pourrait prendre notre réflexion devant cette première étude. Nous en retiendrons trois principales.

a) **Notre image de Dieu.** Tant de nos contemporains ne savent comment faire cohabiter Dieu et l'homme. Ou bien Dieu existe et sa plénitude est si oppressive qu'elle ne tolère en face d'elle que des ombres et des esclaves. Ou bien l'homme se révolte, conquiert son autonomie et sa royauté et il gomme de sa vie la présence de l'Usurpateur. Le choix se solde toujours par un assassinat : celui de Dieu ou celui de l'homme.

Face au dilemme que posent tous ces athéismes qui se veulent au service de la grandeur de l'homme, notre texte suggère, sans agressivité, autre chose. Il cherche à convaincre les petits et les pauvres qu'il n'y a pour l'homme créé d'existence pleinement humaine que sur la bonne Terre du Père (le Jubilé assurait une redistribution équitable et un héritage renouvelé). Il nous affirme qu'il n'y a de bonheur que pour ceux que l'amour a libérés, qu'il n'y a de grandeur véritable que dans le consentement face à un Père qui n'a de parti pris que pour les malheureux et les pauvres, d'inimitié qu'à l'égard de ceux qui veulent asservir ses enfants. Nous sommes bien loin des idoles qu'abat une certaine psychanalyse, bien loin d'une castration de la dignité humaine par un Dieu vengeur. L'aube est radieuse pour celui qui se laisse combler.

b) **Le sens de l'histoire.** Il y a de la grandeur et de la dignité, du détachement aussi derrière une certaine lecture marxiste de l'histoire. Nous n'avons pas à suspecter l'authentique désir de libération qui s'y manifeste.

Mais quelles dimensions incomparables en reçoit le théâtre de l'histoire, si nous sommes assurés que le temps que nous vivons prépare infailliblement la **libération totale de l'homme**, si notre présent est à la fois éclairé par la proclamation de Nazareth (« Aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles cette Ecriture ») et polarisé par l'espérance du retour glorieux du Seigneur. C'est de l'assurance que notre histoire est le lieu de désentrave et de libération de tous les hommes que naît l'atmosphère festive et la sérénité de la foi chrétienne. L'étude du thème du dépassement dans l'œuvre de Soljénitsyne apporterait une merveilleuse illustration à cette dernière affirmation. En effet, ni la prison, ni le cancer, ni l'encerclement ne sauraient écraser ou retenir définitivement l'homme que la foi libère.

c) **Une action qui prolonge celle du Père.** La proclamation de Nazareth ne s'est jamais démentie tout au long de la vie de Jésus. Ce fut constamment la même œuvre de promotion, de rénovation, le même service afin que les hommes soient libres devant le Père.

La préférence de Jésus pour les prisonniers, les pauvres et surtout les pécheurs demande plus que jamais à triompher aujourd'hui. Nous sommes persuadés que seule la fréquentation de Jésus serviteur des opprimés nous permettra de découvrir en vérité ce qui fait la misère de l'homme, les dimensions profondément religieuses de cette misère ; seule elle purifiera notre action de toute agressivité et de toute violence à l'égard des autres.

Ces trois points que nous avons soulignés peuvent corriger l'affadissement d'un certain christianisme qui oublie la Présence du Dieu vivant au profit d'une idéologie, le salut de tout l'homme pour une étroite promotion terrestre et sociale, qui délaisse l'annonce de Jésus-Christ pour ne proposer qu'une solidarité à courte vue.

Théologie 1 :

Jésus Seigneur = Kurios

Comme les traductions grecques de l'Ancien Testament et les autres évangélistes, saint Luc applique à Dieu (le Père) le titre de **Seigneur**. Cette désignation est même extrêmement fréquente dans les deux premiers chapitres de son évangile, puisqu'on la trouve vingt-quatre fois.

Mais, à la différence des autres évangélistes, saint Luc applique déjà cette épithète suprême à Jésus tout au long de sa vie terrestre. Dans une étude récente, le P. I. de la Potterie (cf. bibliographie) signale particulièrement à l'attention les passages suivants : 1, 43 ; 2, 11 ; 7, 13.19 ; 10, 1.39.41 ; 11, 39 ; 12, 42 ; 13, 15 ; 16, 8 ; 17, 5.6 ; 18, 6 ; 19, 8 ; 22.61 bis ; 24, 3.34. On pourrait facilement y ajouter des passages comme 5, 8 ; 5, 12 et plusieurs versets du chapitre 12, dans les paraboles de l'attente.

Pourquoi cette anticipation ?

1. L'œuvre de Luc, on l'a vu, déploie devant nous l'histoire d'une promesse : annoncée, inaugurée en Jésus et tendant vers la plénitude de la Parousie.
2. Cette promesse, l'Esprit-Saint comme don suprême, ne peut être accordé, selon le dessein bienveillant du Père, qu'une fois l'exaltation de Jésus réalisée. « Ainsi donc, exalté par la droite de Dieu et ayant reçu du Père l'Esprit, l'Esprit-Saint promis, il a répandu ce que vous voyez et entendez », Ac 2, 33.
3. Pour saint Luc, le kérygme, c'est-à-dire l'essentiel de la proclamation chrétienne, consiste moins dans l'annonce de la résurrection du Christ précédée de sa mort que dans **celle de l'aujourd'hui du don accordé** par ce Seigneur exalté.
4. Fasciné par ce Seigneur glorieux et essentiellement lié au **présent** de son expérience et de son témoignage, Luc va écrire toute la vie de Jésus comme déjà illuminée par la gloire de l'Ascension et une anticipation de la vie de l'Eglise.
5. Dès lors on saisit à quel point la rédaction de Luc diffère de celle de Marc. Alors que Marc sent que le « secret messianique »

ne peut être publié qu'une fois le Christ ressuscité, saint Luc n'hésite pas à saluer déjà comme **Seigneur** celui que ni les foules ni même les disciples n'ont encore reconnu comme tel.

6. Il faut donc, pour lire correctement son évangile, s'associer à sa vision et céder à cette invitation. L'évangile et la vie chrétienne en reçoivent une tonalité de lumière, de sérénité souveraine, de majesté, de tendresse et de grâce.

Relisons quelques textes

Dès 2, 11 la proclamation majeure est faite : « il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur, qui est **Christ Seigneur** ». Pour mesurer le poids d'un tel texte, il suffit de le lire en se souvenant de l'Annonciation (1, 32-33) et surtout en le mettant en relation avec la profession de foi d'Actes 2, 36 : « Dieu l'a fait **Seigneur et Christ**, ce Jésus que vous, vous avez crucifié. »

Ce point de théologie éclaire la lecture de plusieurs versets de nos études :

Ainsi 5, 8. Le signe accompli révèle à Pierre la présence du Seigneur. Le terme prend même la nuance de « Saint », à cause de la conscience que Pierre prend de son péché (sainteté et péché s'opposant radicalement).

De même en 10, 1. Le Seigneur qui envoie les 72 est déjà celui qui enverra, après la Pentecôte, les témoins jusqu'aux confins du monde.

Dans les paraboles de l'attente (notre cinquième étude), le terme est utilisé neuf fois en treize versets (12, 36.37.41.42 bis.43.45.46.47). C'est bien le même Seigneur de l'Eglise qui est attendu.

Enfin en 19, 31.34, lors de l'entrée du Roi-Messie, on devine quelles dignité et grandeur sont attachées au titre de Seigneur.

Quand le filet libère

I. INTRODUCTION

Rejeté par son village (4, 28-30), Jésus opère ses premières guérisons à Capharnaüm (4, 38-40) et annonce le Royaume (4, 31.32.43.44; 5, 1). Déjà les démons ont lu grâce à son œuvre, avec une lucidité que n'ont pas eue les concitoyens de Jésus, qu'il est le Saint et le Fils de Dieu (4, 33-36). Pour participer à cette mission de libération, pour que d'autres avec lui actualisent la prophétie d'Isaïe que nous avons lue dans notre première étude, Jésus **appelle ses premiers disciples**.

Il semble bien que Luc ait regroupé ici encore des épisodes divers, ce qui nous vaut de lire en une seule péricope des éléments dispersés chez les autres évangélistes.

Pour le motif de la foule qui exerce de telles pressions sur Jésus qu'il en est obligé de prêcher depuis une barque et pour le récit des premières vocations, Luc semble disposer des données de Marc. Par contre, il a en commun avec Jean seul le miracle de la pêche.

Ce qui nous donne le tableau suivant :

Lc 5,1-3 : proviendrait de Mc 3, 9 ; 4,1 ;

Lc 5, 4 a : serait une transition due à Luc ;

Lc 5, 4 b-9 : serait parallèle à Jn 21, 3-7 ;

Lc 5,10-11 : proviendrait à nouveau de Mc 1,16-20.

II. LECTURE

Nous pourrions suivre le plan qui est simple :

— vv. 1-3 : l'enseignement de Jésus ;

— vv. 4-7 : la pêche miraculeuse ;

- vv. 8-9 : la reconnaissance par Pierre de son Seigneur ;
- vv. 10-11 : la promesse de Jésus et le départ à sa suite par les disciples.

vv. 1-3. La parole de Dieu exerce un si grand attrait sur les foules qu'elles se pressent autour de Jésus pour l'écouter. Plus tard dans la vie de Jésus, quand les foules se presseront, ce sera pour réclamer sa crucifixion (23, 23). Pour l'instant, elles sont à l'écoute comme le seraient de vrais disciples.

Il semble que la mention de l'enseignement depuis une barque soit historique. En tout cas les trois évangiles synoptiques le rapportent (Mc 4, 1-2 ; Mt 13, 2) comme le moyen utilisé par Jésus pour se faire entendre (le verbe grec **akouein** employé ici est très lucanien) de ceux qui l'assaillent.

vv. 4-7. Simon, à qui appartient la barque, émerge. Il en ira de même dans toute la suite de l'évangile (on peut voir : 8, 45 ; 9, 32 ; 12, 41 ; 22, 8 ; ...). Jésus qui agit en maître (« il monta... il pria Pierre d'avancer..., d'aller en eau profonde, de jeter les filets... ») mène les opérations et ordonne de jeter les filets (là encore nous nous trouvons devant un verbe typiquement lucanien qui revient en 5, 54 ; Ac 9, 25.27 ; 17, 30).

Cette supériorité de celui qui commande, Pierre la sent bien qui appelle Jésus : « Maître ! ». Il aurait toutes les raisons pour ne pas exécuter l'ordre puisque le long effort de la nuit est resté infructueux, mais, dans un bel acte de foi, Simon obéit. Sa confiance en la parole du maître est payée par une prise extraordinaire, si importante que Luc note que les filets se déchiraient. Au lieu de la nuit succède la surabondance de l'aube.

Ce miracle, à portée profondément **symbolique** en même temps que **prophétique**, est tout ordonné à la compréhension par Pierre, puis par le lecteur de Luc, de la signification de la mission qui va être confiée par Jésus au verset 10.

On pourrait comparer cette action symbolique à un autre miracle du même type, chez Marc. Jésus guérit l'aveugle de Bethsaïde juste avant la profession de foi du même Pierre, qui, tout à coup et comme par anticipation, reconnaît Jésus comme le Messie alors qu'autour de lui personne n'a su lire sa véritable identité (Mc 8, 22-30).

Deux miracles, celui de Marc et celui de Luc, au service du dévoilement de l'être de Jésus et, surtout ici, au service de ce que sera la mission dans l'Eglise. Le lecteur de cette page est appelé à deviner cette orientation vers le futur, un peu comme s'il lisait une parabole. Derrière la face visible de cette pêche étonnante, existent déjà les réalisations missionnaires que rapportera le livre des Actes.

vv. 8-9. « à cette vue »... Luc nous donne précisément Pierre comme celui qui a perçu la signification cachée du miracle. Aussi parvient-il à une double reconnaissance : celle de la seigneurie de Jésus (Théologie 1 : Seigneur, p. 150) et celle de son identité profonde d'homme pécheur. La sainteté du Messie (que Pierre a au moins pressentie) accentuée, comme par contraste, sa misère. En confessant l'être profond de celui qui est son Seigneur et son Sauveur, l'homme découvre son propre abîme.

Luc aime beaucoup mettre en évidence le péché de l'homme (il emploie le terme dix-huit fois dans son évangile), car c'est du même coup exalter les impératifs de salut et montrer combien le dessein du Père est de sagesse. Jésus est venu pour les pécheurs.

Comment Pierre, conscient de sa misère, n'éprouverait-il pas de la crainte devant le Saint ? Il mesure la distance insurmontable qui existe entre l'univers de Dieu et la disharmonie qui affecte sa vie. (Nous retrouverons ce motif de la crainte devant toute manifestation céleste dans plusieurs de nos études. Il s'enracine dans toute la tradition vétéro-testamentaire.)

Le fait de se jeter à terre indique normalement chez Luc une attitude d'imploration ou d'admiration, en tout cas la reconnaissance d'un phénomène qui dépasse celui qui le constate. Ainsi en 8, 28, c'est un possédé qui confesse la divinité du Christ, de même en 8, 47 l'hémorroïsse se jette en tremblant aux pieds de celui par qui elle vient d'être guérie.

vv. 10-11. Luc mentionne pour la première fois les collaborateurs de Pierre : Jacques et Jean. Car lorsqu'il est question de confier la mission, et auparavant de rassurer, Jésus ne s'adresse qu'à Simon.

Il utilise pour le faire la formule traditionnelle (que nous retrouverons dans notre huitième étude, car l'ange rassure Marie avec les mêmes mots): « ne crains pas » (cf. aussi 1, 13.30.48 ; 2, 10...). Dans l'Ancien Testament, cette formule ne revient pas moins de septante-quatre fois et tend toujours à apaiser celui qui est gratifié d'apparitions, ou théophanies. Celles-ci doivent au contraire susciter la confiance de l'homme ou du peuple, car à l'origine il y a toujours la présence de Dieu.

La crainte de Pierre doit se muer en acceptation de collaborer ; il va être appelé à participer à la tâche entreprise par celui qu'il a reconnu.

« Dès maintenant »¹ quelque chose s'engage pour le futur, c'est le sens de l'expression. Ainsi par exemple lorsque Jacob revit Joseph, il décréta : « depuis maintenant je puis mourir » (Gn 46, 30).

¹ Cette expression est directement calquée sur la Septante. On peut voir par exemple 2 Ch 16, 9. Luc l'utilise fréquemment. On peut regarder 12, 52 ; 22, 69.

La mission de Pierre va bien dans ce même sens. Le « dès maintenant » se traduit pour l'instant dans un tout quitter et suivre, alors que la prise promise à Simon n'est que virtuelle. Tant que Jésus sera là, il aura surtout à apprendre ce que veut dire « suivre Jésus ». La mission sera pour après la Pentecôte, une fois que l'Esprit les aura saisis, lui et les autres disciples. Alors seulement ils ramèneront dans leurs filets des vivants pour édifier l'Eglise.

Jésus laisse Pierre dans sa fonction initiale de pêcheur, mais aux poissons il substitue les hommes.

Le verbe utilisé signifie qu'ils doivent être pris vivants. Il faut bien les capturer, mais **pour la vie**. La notion est nettement plus dynamique que chez Marc qui n'a que le parallèle entre pêcheur et pêcheur d'hommes sans avoir l'antithèse entre prise de poissons et prise d'hommes. Le verbe utilisé par Luc (zogrein en grec) est composé de deux termes : prise et vie. Chaque fois qu'il est employé dans la Septante, il s'agit d'hommes dont il faut épargner et sauver la vie. Ainsi Josué épargne Rahab et tous ses biens (Jos 6, 25)². Le contexte de notre péricope, avec l'usage du mot « prise » aux versets 4 et 9, confirme qu'il s'agit de capturer des hommes par la mission.

Mais avant de prendre, Pierre et ses compagnons ont surtout à « se dépandre » de leurs biens dans un suivre (v. 11). Quand l'imitation aura été suffisante et surtout lorsque l'Esprit les aura arrachés à leurs limites, ils pourront propager l'Eglise, en faire un filet de vivants, aussi garni que celui qu'ils ont retiré du lac.

Nous verrons dans l'étude suivante que Jésus envoie ses disciples en mission, déjà de son vivant, mais ce n'est qu'occasionnel. Ce n'est qu'un stage en attendant les grands rassemblements du livre des Actes où Luc nous rapporte qu'il y eut « environ trois mille personnes ce jour-là [celui de la Pentecôte] qui se joignirent à eux » (Ac 2, 41). Il nous le dit avec le détachement de celui qui a vu d'autres miracles.

Pour l'instant, c'est en et par Jésus que l'histoire du salut s'accomplit, mais, dès le début de son premier livre, Luc veut que nous sachions qu'elle continuera, qu'elle continue, que Jésus a eu soin de se choisir des témoins.

Pierre apparaît nettement comme une **personnalité corporative**. En lui, c'est déjà tout disciple qui est élu, toute vocation qui est proposée. Son acte de foi exemplaire, Luc le suggère à chacun de ses lecteurs ; le soin de ramener les filets, il le confie à tous ceux qui avec Pierre reconnaissent en Jésus leur Seigneur.

² On peut voir d'autres exemples en Nb 31, 15.18 ; Jos 2, 13 ; 9, 20 ; 2 R 8, 2.

III. APPROPRIATION

Le texte parle

Nous avons lu le texte de Luc en soulignant ses aspérités. Laissons-lui maintenant nous proposer un univers global. C'est un univers où **la parole du Seigneur a retenti**. Cette parole précède la vocation de Pierre. C'est dire que la parole du missionnaire prolonge et s'identifie à celle de son Seigneur. C'est un univers où **des hommes sont appelés à transmettre cette parole** de libération. Et le symbolisme du miracle nous le suggère : cette libération ne va pas vers le néant. Elle rassemble ceux qui sont libérés en communauté de vie et de fraternité. La multitude des poissons atteste à sa façon que la fécondité est du côté de Dieu et non du côté de l'effort de l'homme (fût-ce celui de toute une nuit).

Le texte nous parle

Cet univers est le nôtre. L'habiter en vérité, écouter un tel texte nous laisse devant des **certitudes** et aux prises avec des **questions**.

a) **Des certitudes.** Cette pêche miraculeuse fut une véritable action prophétique. Elle rend visible et imagé ce qui se passe dans les profondeurs de notre histoire où mûrit le dessein du Père. Plus profonde que toutes nos hésitations et que tous nos gémissements, s'opère **la convocation pour la vie** des enfants de Dieu. Ce présent d'Eglise auquel nous renvoie l'image de la pêche est bonne à contempler. Elle nous est donnée pour nourrir notre sérénité et maintenir aux heures apparemment stériles la conscience des croissances en Jésus-Christ.

Autre certitude. Pierre, même s'il se détache de façon significative et conforme à sa vocation propre, n'en est pas moins ici le premier d'une **multitude d'appelés**. Cette vocation de Pierre est située par saint Luc entre la proclamation inaugurale de Jésus à Nazareth et l'appel qui va suivre, des douze et des septante-deux disciples. Elle devrait raviver chez tout baptisé la certitude de sa vocation missionnaire, l'assurance d'être personnellement convoqué à travailler au même dessein du Père.

b) **Mais des questions demeurent.** Nous les formulerons de façon abrupte, conviant le lecteur à les compléter.

Comment aider nos contemporains à reprendre conscience de ce dessein grandiose de Dieu ? Comment leur expliquer que la réalité qui s'exprime par l'image si simple du filet et des poissons est plus dynamique et plus vitale et plus exaltante que la construction de tous les empires

terrestres à laquelle ils sont conviés ? Et que par conséquent y travailler peut combler le désir de bonheur d'un cœur humain ?

Que signifie pour beaucoup de chrétiens cette participation à l'annonce du Royaume ? On devine qu'elle ne peut exister sans une connaissance personnelle de Jésus-Christ, sans beaucoup d'humilité et d'assurance, sans une ténacité dans le service.

Nous ressentons fortement l'écart entre la visée d'un tel texte et la timidité de nos horizontalismes. De plus en plus fréquemment nous rencontrons des chrétiens qui se demandent si le projet chrétien se distingue des autres, si tout en définitive ne se résorbe pas dans une quête de solidarité et une philanthropie bien tolérante. Comment dans un tel climat maintenir en nous l'urgence de proclamer Jésus-Christ, l'audace de celui qui obéit et la douceur de celui qui sert la liberté de ses frères ? Comment enfin sans compromission ni faiblesse réaliser que nous ne sommes pas les propagandistes d'une morale mais les messagers d'un **événement** qui veut transfigurer la terre et les hommes ?

Esprit-Saint

Le vocabulaire

A ce seul point de vue l'évangile de Luc apparaît comme celui de l'Esprit-Saint, tant sa mention est fréquente. Luc mentionne **treize fois l'Esprit-Saint** : 1, 15.35.41.67 ; 2, 25.26 ; 3, 16.22 ; 4, 1 ; 10, 21 ; 11, 13 ; 12, 10.12 (quarante et une fois dans les Actes) et **trois fois l'Esprit** : 2, 27 ; 4, 1.14.

A cela il faut ajouter en 1, 35 la mention de la **puissance du Très-Haut**, en 24, 49 celle de la **puissance d'En-Haut** qui incontestablement désignent l'Esprit-Saint.

Pour réaliser l'importance de ces termes, il serait bon de comparer avec les autres synoptiques : Matthieu ne mentionne l'Esprit-Saint que cinq fois, et Marc quatre fois.

L'Esprit : Animateur du plan de Dieu

1. Ancien Testament et précurseurs. Si déjà dans l'Ancien Testament, l'Esprit reposait d'une façon particulière sur les élus de Dieu (qu'ils soient rois ou prophètes), il en va de même pour Luc dans la nouvelle alliance : **ceux qui jouent un rôle privilégié dans l'accomplissement de l'histoire du salut** sont tous sous la motion de l'Esprit.

Ainsi : les parents de Jean-Baptiste (1, 67 et 41), Jean-Baptiste lui-même (1, 15), Marie — à un titre tout particulier (1, 35) —, Siméon qui doit dévoiler la mission de Jésus (2, 25.26.27). Ceci pour le temps qui précède le ministère de Jésus. Nous verrons plus tard qu'il en va de même pour ceux qui doivent poursuivre son ministère.

2. Jésus. A combien plus forte raison l'Esprit reposera-t-il et animera-t-il **celui qui vient accomplir le dessein du Père : Jésus.**

Ainsi :

- a) Jésus est conçu par l'action de l'Esprit-Saint qui apparaît comme créateur et en liaison directe avec le Père puisqu'il est désigné comme la Puissance du Très-Haut (1, 35).
- b) A son baptême, Jésus reçoit l'Esprit et Luc met tout l'accent sur ce don qui lui est accordé (3, 22).
- c) Dès cette heure, c'est sous son impulsion que Jésus entreprend toute chose (qu'il part au désert en 4, 1) et ouvre son ministère : « avec la puissance de l'Esprit il revint en Galilée » (4, 14).
- d) C'est parce que l'Esprit repose sur lui que les temps messianiques sont accomplis (4, 18 ; cf. notre première étude). Jésus est le nouveau **prophète**, le nouvel Elie en particulier. C'est pourquoi il est revêtu de puissance et va pouvoir « évangéliser » (le terme est propre à Luc) et libérer (« la puissance du Seigneur était à l'œuvre pour lui faire opérer des guérisons » 5, 17).
Les foules le reconnaissent comme prophète et lisent à travers lui l'œuvre de Dieu : « un grand prophète s'est levé parmi nous et Dieu a visité son peuple » (7, 16).
- e) Devant la réalisation du plan du Père, c'est encore sous l'action de l'Esprit-Saint (Luc est le seul à le mentionner) que Jésus exulte (10, 21). Ce n'est pas le seul cas où

Esprit-Saint et prière sont conjoints. Dans le même sens on peut lire 3, 22 et 11,13.

3. **Les disciples.** Enfin **par anticipation**, l'Esprit, qui repose sur Jésus en plénitude et qui ne sera accordé pleinement aux hommes qu'après l'exaltation, est déjà donné à ceux qui le sollicitent du Père, comme ce qu'il peut leur remettre de meilleur (11, 13 ; cf. notre quatrième étude).
4. **Les témoins.** Définitivement, l'Esprit sera livré par Jésus après son ascension. Il est la **promesse du Père** (Ac 1, 4) vers qui tend tout le déroulement de l'histoire du salut et par qui le dessein du Père continue de se poursuivre.

C'est par lui, **par son dynamisme, que l'Eglise est constituée (Ac 2) et répandue.** Avant de quitter ses disciples et de les envoyer témoigner — par qui témoigneraient-ils si ce n'est par la force de l'Esprit ? — Jésus leur promet solennellement de leur envoyer le Don du Père (24, 49 ; cf. notre neuvième étude). Dès qu'ils l'ont reçu, ils sont remplis de sa puissance, de son audace, de sa joie et reprennent à leur nom toute l'œuvre de Jésus (cf. les Actes).

En conclusion

Il n'y aurait pas de troisième évangile sans le rôle déterminant de l'Esprit, car c'est en lui que Jésus accomplit le dessein du Père et c'est sous son action que l'Eglise naît et se répand jusqu'aux confins du monde.

Il est le dynamisme de l'histoire du salut.

Destination: «Shalôm»

I INTRODUCTION

En 9, 51 Jésus prend résolument le chemin de Jérusalem, la voie du Serviteur souffrant et glorieux. Il durcit sa face, car le Fils de l'Homme devra beaucoup souffrir avant de connaître la gloire. Ce voyage, son sacrifice (cf. Introduction) le conduira à la droite du Père. Dans ce passage à la communion du Père, saint Luc nous a présenté une vraie parabole géographique : c'est dans ce cadre que va se situer notre péricope¹.

Ce serviteur est Roi et Seigneur. C'est le Messie attendu par Israël, celui qui plus tard (19, 29-40) fera son entrée dans sa ville de Jérusalem. Tout au long de ce voyage Jésus va former des disciples, envoyés comme lui, envoyés après lui.

Les trois vocations qui précèdent immédiatement l'envoi des septante-deux soulignent fortement qu'on ne peut suivre Jésus à moitié, qu'annoncer le Royaume ne saurait être une occupation accessoire (9, 57-62).

Cette page comporte à la fois un enracinement dans la vie et la pratique de Jésus et une stylisation théologique qui lui confère une ouverture et une portée pour le temps d'après la Pentecôte.

Une composition lucanienne

L'envoi en mission est raconté quatre fois dans les évangiles. En saint Marc d'abord (6, 7-13), en saint Matthieu (9, 37 à 10, 16) où l'évangéliste mêle la tradition de Marc à des éléments de S (source commune à Mt et Lc).

¹ C'est une conception doloriste et négative du sacrifice, une insistance douteuse sur la souffrance, qui a fait accuser saint Luc d'avoir mutilé le message primitif au profit d'une théologie de la gloire.

Chez saint Luc l'envoi est raconté à deux reprises. Il y eut d'abord le choix et l'envoi des douze, liés au ministère en Galilée et à la mission au profit du peuple d'Israël. Dans ce passage, Luc utilise Marc comme source immédiate. Puis vient l'envoi des septante-deux raconté dans notre péricope.

Luc n'aime pas les doublets. Il en supprime plusieurs que connaissent les autres évangélistes (semence qui croît seule, Mc 4, 26-29 ; marche de Jésus sur les eaux, Mc 6, 45-52 ; seconde multiplication des pains, Mc 8, 1-9, etc.). S'il a raconté les deux missions (celle des douze et celle des septante-deux) à peu près dans les mêmes termes, c'est qu'il y avait des raisons à cela. Il veut sans doute souligner que la mission commencée à Nazareth, se prolonge d'abord par la vocation de Pierre et des premiers disciples, par celle des douze ensuite, et que cette même mission doit gagner les confins de la terre. La péricope de 10, 1-11 qui utilise des données de Marc et de S (cf. Introduction) veut sans doute préparer la mission qui suivra la Pentecôte, la montrant fondée dans le commandement et les instructions de Jésus.

II. LECTURE

Le plan de notre passage est clair :

- l'envoi lui-même : 10,1 ;
- le logion sur la moisson : 10, 2 ;
- le logion sur les agneaux et les loups : 10, 3 ;
- les instructions proprement dites : 10,4-11.

v. 1. Le verset d'introduction fut fortement retravaillé par Luc.

Après cela : l'envoi des septante-deux est explicitement lié, selon certains, à l'envoi des messagers qui devaient préparer le voyage de Jésus (9, 52). Cela enracinerait leur tâche dans la vie même de Jésus. Mais nous croyons que cet envoi est plus sûrement à mettre en relation avec celui des douze, raconté en 9, 1-6. L'ouverture théologique nous paraît plus conforme à la pensée de Luc.

Le Seigneur en désigna : (Théologie 1 : Seigneur, p. 150). C'est le Roi-Messie qui investit de mission ses envoyés (cf. Ac 1, 24 pour l'usage du verbe). Dès ce verset, on devine la portée royale de la mission et la communion qui s'établit entre le Seigneur et ses messagers. (« Celui qui vous écoute, c'est moi qu'il écoute, et celui qui vous rejette, c'est moi qu'il rejette, et celui qui me rejette rejette Celui qui m'a envoyé », 10, 16 ; ce verset suit immédiatement notre passage et s'applique à la

même mission.) L'on comprend déjà qu'il y a une sorte d'identification entre le Seigneur et ses missionnaires.

Soixante-douze autres (ou soixante-dix, selon certains manuscrits)². La symbolique des chiffres était très développée. Que l'on accepte un chiffre ou l'autre la signification est la même. Luc veut indiquer une mission destinée à **tous les peuples**. Ainsi, d'après Gn 10, l'ensemble des peuples de la terre était au nombre de 70 d'après le texte hébreu et de 72 d'après la traduction grecque. Ce multiple de 12 convient bien à saint Luc pour désigner l'Israël universel. Le rapprochement avec la mission des douze en est encore renforcé. De cette façon nous savons déjà que nous avons une sorte d'anticipation de la mission universelle jusqu'aux confins du monde.

Deux par deux : saint Luc, surtout dans les Actes, nous présente volontiers des couples de missionnaires. Les compagnons peuvent s'aider (Qo 4, 9-12) mais, si l'on tient compte du droit juif, il faut que les témoins soient au nombre de deux pour que leur témoignage puisse être accepté juridiquement (cf. Mt 18, 16 renvoyant à Dt 19, 15). Cet envoi nous laisse ainsi entrevoir une sorte de « procès » universel de la vérité, l'importance du témoignage et l'enjeu de l'acceptation comme du refus. On devine qu'il s'agira bien d'une révélation des cœurs par l'évangile.

Dans toute ville ou localité... : L'expression conserve une ambiguïté voulue. Elle peut s'adapter à la préparation matérielle d'un voyage royal. Mais ici le voyage a une telle portée théologique que ce double terme « ville ou localité » peut inclure n'importe quel lieu et n'importe quel cœur dans l'espace et dans le temps. Les messagers doivent donc aller partout, puisque Jésus doit être accueilli partout, étant le Sauveur des nations.

v. 2. Cette parole provient de S (cf. Mt 9, 37-38). Dans la rédaction finale, il ne faut pas le séparer du verset précédent. Les deux versets s'éclairent mutuellement. L'image de la **moisson** que Jean utilise également (4, 35) renforce celle des villes et localités. Elle donne au tout une forte couleur de parabole et une orientation eschatologique : il s'agit bien de la moisson finale.

² On comprend mieux le passage de 72 à 70 que l'inverse. C'est pourquoi nous admettons ici le chiffre de 72. Le même glissement s'est opéré dans le nombre des traducteurs de la bible hébraïque en grec. Selon la légende, ils étaient 72. On parle pourtant constamment de la LXX. Cependant ce flottement est déjà ancien. Tertullien rapprochait déjà les 12 apôtres et les 72 disciples du texte d'Exode (15, 27) : « Ils arrivèrent à Elim, où il y a douze sources d'eau et soixante-dix palmiers. »

Il faut surtout souligner la part respective qui revient à Dieu et à l'homme. La moisson est celle du Père. Il en a la responsabilité. L'initiative de l'envoi lui revient de plein droit. Pourtant la libre participation de l'homme (noter le « vous » qui met en cause tout croyant et l'appelle à participer au dessein de Dieu) est aussi fortement soulignée. Pour un être qui reçoit **tout** de Dieu, la prière est la forme essentielle de participation (Théologie 7 : Prière, p. 210). Elle doit préparer l'envoi des ouvriers et accompagner tout travail missionnaire. Elle associe l'homme au don de Dieu, dans un climat d'humilité et d'admiration.

v. 3. Ce verset provient également de S, la source commune à Matthieu et à Luc. Matthieu l'a placé ailleurs (Mt 10, 16). Luc, selon une coutume qui lui est chère, radicalise l'affirmation. Il parle **d'agneaux** là où Matthieu parle de brebis. L'agneau est plus démuné. La mission des septante-deux sera bien semblable à celle du Serviteur qui monte vers Jérusalem. Elle connaîtra la Croix et les persécutions.

Je vous envoie : L'envoyé d'un homme est comme lui-même. La seule sécurité de l'envoyé repose en celui qui l'envoie. Ce verset nous offre un bel exemple de l'optimisme foncier de saint Luc — la moisson sera accomplie —, mais aussi de son réalisme — le temps de la mission ne va pas sans souffrances ni refus.

v. 4. La formule de dépouillement n'est pas inconnue. Le Talmud connaît une telle exigence pour ceux qui se rendent au service du Temple. Le nombre de trois (bourse, besace, chaussures) indique une totalité et renforce l'absolu de l'exigence. C'est un autre exemple du radicalisme de Luc. Ce qui est interdit appartient à l'équipement normal du voyageur. Il ne doit y avoir aucune quête de provisions. Le missionnaire s'appuie uniquement sur celui qui l'envoie et sur ceux qui le reçoivent. Jamais sur sa richesse ou son habileté. La prière du verset 2 émanait d'un pauvre. La même pauvreté est exigée ici de l'envoyé (Théologie 8 : Pauvreté, p. 223).

Ne saluez personne... Hors du dessein de Dieu il n'y a rien. Son ampleur est digne de capter toutes les énergies du croyant. De plus, l'annonce de ce Royaume ne saurait souffrir de retard. Toute initiative marginale est intolérable. Le missionnaire épouse l'intention totale du Père et celle-ci lui suffit.

vv. 5 et 6. Comparée à celle de Matthieu, la formulation de Luc est plus ancienne. Elle doit mieux respecter leur source commune, ici fortement palestinienne. Plusieurs points sont dignes d'être notés :

La **Paix** (Shalôm) doit être comprise au sens le plus fort du terme. Il s'agit du condensé de toute l'annonce, de l'ensemble des biens messianiques, de la situation définitive que peut conférer l'alliance nouvelle.

L'expression « fils de paix », proprement sémitique, désigne l'être disponible devant l'événement sauveur, celui en qui, par don du Père, se trouve déjà une connivence avec les envoyés du Messie.

La proposition est faite à des hommes libres. Si la paix est refusée, elle revient vers celui qui l'a annoncée comme la colombe lâchée par Noé et qui ne trouve aucune place pour se reposer. Le verbe « reposer sur » (Nb 11, 25 ; 2 R 2, 15) souligne bien l'efficacité de cette annonce. La parole de Dieu est efficace.

vv. 7 et 8. Dans ces versets, on notera l'importance que Luc attache à la maison et à la ville, mais surtout à la communauté de table³. Le repas évoque chez lui la forme la plus concrète d'une communauté de vie, de la communion des êtres dans la même foi et la même fraternité. Manger avec quelqu'un, c'est se compromettre avec lui. Le repas soude et symbolise à la fois la concorde et l'exultation fraternelle (cf. Ac 2, 46).

Le manger et le boire désignent ici la totalité des biens vitaux que la communauté offre aux envoyés.

v. 9. « **Guérissez les malades** » : La maladie signifie l'absence de salut. Elle est comme le résumé de tout ce qui manque. La guérison coïncide avec l'annonce du Royaume. Elle est déjà le Royaume en acte. C'est pourquoi les guérisons miraculeuses de Jésus prennent une valeur d'anticipation : elles apportent déjà, comme signes, la réalité de la fin des temps.

Le Royaume de Dieu s'est approché jusqu'à vous. La formule revêt une importance capitale. Elle est le cœur de notre péricope. C'est cela que le missionnaire doit publier (4, 21 ; 7, 22-28 ; 11, 20 ; 17, 21). Le Royaume de Dieu (la formule est déjà le condensé d'une parabole) n'est pas une notion spatiale ou statique. Il désigne l'espace où la Seigneurie de Dieu s'exerce dans l'harmonie, la justice et la paix. Cette réalité appartient déjà au présent même si sa plénitude est loin d'être atteinte. Cette approche ouvre la fin des temps, les temps eschatologiques (cf. 17, 21 « Le Royaume de Dieu est parmi vous »). Guérisons, victoires sur les démons, communauté fraternelle, repas de famille en sont les **signes** et les **arrhes**.

vv. 10 et 11. La venue du Royaume en Jésus-Christ est si lourde de sens que, après avoir souligné l'importance de son acceptation, saint Luc insiste sur la gravité du refus. Cette répétition sous forme de parallélisme

³ « L'ouvrier a droit à son salaire. » Sorte de proverbe qui répond bien à des problèmes de la communauté primitive. Cf. 1 Co 9, 14.

doit éveiller chez le lecteur une attention toute particulière. La formulation est véhémement :

- Elle souligne la responsabilité des hommes libres devant l'annonce du Royaume. Dieu est responsable du don, il ne l'est jamais du refus.
- Elle indique par une action symbolique (symétriquement opposée au repas d'hospitalité) une rupture radicale. Il ne peut rien y avoir de commun entre la lumière et les ténèbres.
- L'utilisation du terme de « **poussière** » (symbole dans l'Ancien Testament de néant et surtout de mort en contraste total avec la vie) et l'allusion (au v. 12) à la ville même de la corruption, Sodome, rendent la déclaration plus véhémement encore. Il s'agit bien du choix décisif envisagé hors de toute condition concrète et situation existentielle.

Pourtant sachez-le...⁴ La formule est solennelle. Elle souligne toujours chez Luc une certitude proclamée devant les foules par un héraut. Le dévoilement du dessein de Dieu à un moment essentiel (surtout en Jésus et en son mystère pascal). On notera la modification de la formule (au v. 9 le Royaume de Dieu était « sur vous » ; ici ces derniers mots ont été supprimés). Elle rend l'affirmation plus lourde de conséquence.

Conclusion

On peut être frappé de la concentration, dans ce passage, des données essentielles du message lucanien : l'événement de salut accompagné de son signe, la guérison, la mission et la gravité du choix proposé à tous les hommes. Il s'agit d'entrer, d'accueillir et de demander.

III. APPROPRIATION

Un stage apostolique

On s'en doute : Luc ne raconte pas purement et simplement un épisode de la vie de Jésus. Comme narrateur il s'adresse à des frères qui ont connu la Pentecôte et qui sont appelés, comme Pierre, les douze et les septante-deux, à témoigner par l'Esprit qu'ils ont reçu. Ce qui compte, c'est la parole de salut pour aujourd'hui et demain.

⁴ La formule se retrouve en Ac 2, 36 ; Lc 21, 20 ; on retrouve une formule analogue en Ac 2, 14 ; 4, 10 ; 13, 38 ; 28, 28.

Ce qu'il a voulu livrer, c'est **la charte même de la mission**. C'est pourquoi sa part rédactionnelle est si importante. Mais, si l'on a compris son intention théologique, l'on sait que saint Luc ne pourrait concevoir un traité abstrait de missiologie. La mission comme tout comportement chrétien doit trouver sa norme, son modèle, sa préfiguration dans les gestes et les enseignements de Jésus-Christ. Quoi de plus conforme à sa théologie que de présenter cet enseignement de Jésus sur la mission au moyen d'un tableau (cf. Introduction) décrivant une sorte de **stage apostolique** inspiré, dirigé et enfin critiqué (10, 17-20) par Jésus lui-même ?

Ce stage annonciateur prend tout son relief quand il se détache sur un fond de mission, celle même de Jésus montant vers Jérusalem. On ne peut mieux signifier à quel point toute mission imite, prolonge celle de Jésus. C'est pourquoi saint Luc a tellement exalté et souligné les points suivants :

- l'initiative du Seigneur, soucieux de la moisson du Père ;
- la confiance de l'envoyé (celle même de Jésus à l'égard de son Père) : serviteur d'une parole efficace, il ne saurait sans injure ni péché quémander ailleurs appui ou assurance ;
- la pauvreté de son action et de sa prière ; la simplicité de son audacieux comportement ;
- la limpidité de l'enjeu. L'homme choisira entre le Royaume et la poussière.

L'apostolat de ceux qui ont reçu l'Esprit

La lecture de cette péricope devrait à la fois nous éclairer et nous inquiéter (de façon très salutaire du reste).

Une telle lecture **éclaire**. Sa stylisation concentre le message. Au milieu de tant de doutes, elle réaffirme que ce qui compte par-dessus tout, c'est d'annoncer au monde entier **le salut en Jésus-Christ**, la venue du Royaume par la foi en lui. Et que devant cette annonce, il n'y a pas de privilège de race, de nation, de culture, d'âge ou de sexe. Saint Luc nous fait également entendre à nouveau l'urgence d'une telle annonce. Rien ne doit la retarder.

Mais c'est précisément par le caractère massif de son message que cette lecture nous **inquiète**. Nous souhaitons que dans des groupes divers

on la prenne au sérieux. Voici les points où nous sommes appelés à réagir :

- la proportion des chrétiens, de ceux qui ont entendu la proclamation missionnaire, diminue chaque jour dans le monde. Ne nous contentons-nous pas facilement de nos petits groupes chrétiens ?
- la connaissance de Jésus-Christ et celle de son message de salut est souvent presque inexistante chez des adolescents et jeunes que nous connaissons et avec qui nous travaillons. N'en prenons-nous pas facilement notre parti ? Sous de fallacieux prétextes de liberté à respecter ou de non-directivité, notre apathie ne manifeste-t-elle pas plutôt le peu de conscience que nous avons du dessein du Père et de l'urgence qu'il y a à l'annoncer ?
- le style de vie proposé par Jésus, la pauvreté des moyens qu'il nous propose, les indications morales les plus sûres de l'évangile sont tranquillement biffées parmi nous. Nos réactions sont-elles commandées par l'atmosphère du monde ou par la parole de Jésus ?

Nous ne prétendons pas fournir des réponses faciles. Mais il faut que nous acceptions de prendre au sérieux cette parole, et ensemble il faut que les chrétiens la redisent pour aujourd'hui. En particulier, s'ils sont conscients qu'il n'y a qu'un seul Sauveur, ils doivent redonner de la valeur à la **vocation stricte de serviteur de la parole**. Ils doivent retrouver de l'audace à l'annoncer, sans nul esprit sectaire ni violence exercée sur des êtres libres. Ils doivent se demander quelle forme doit prendre aujourd'hui cette pauvreté proposée par Jésus, cette confiance et ce dépouillement.

Jusqu'où on peut aller trop loin

I. INTRODUCTION

Les trois premières études nous ont révélé le dessein du Père en réalisation en Jésus qui appelle des hommes à participer à sa mission, et qu'il envoie, avec pour seule assurance leur attachement à sa personne.

Ces disciples pourraient pourtant être tentés d'attribuer à leurs propres mérites les succès missionnaires obtenus (11, 17-20). Aussi la catéchèse sur la prière (11) va-t-elle les inviter à tout ramener au Père parce que tout vient de lui.

Cette invitation à tout lire comme don de Dieu, à tout oser, Jésus la propose sous forme de **paraboles**.

A partir de la contemplation de la face visible et concrète d'une histoire — souvent doublée d'une interrogation : « qui d'entre vous ? quel est l'homme ? » — la parabole convie l'auditeur à percevoir le sens de l'événement offert, à passer de la contemplation visible à une lecture de l'invisible. La parabole est essentiellement respectueuse de la liberté humaine. Jamais elle n'impose. Mais par des biais divers, elle **propose** à celui qui entre dans son monde une lumière pour sa vie. Ainsi, dans le Nouveau Testament, elle donne Jésus comme l'envoyé du Père, elle dévoile la profondeur du Royaume qui s'approche en lui, elle permet de percevoir le vrai visage du Père (cf. notre sixième étude), elle suggère à l'homme une nouvelle éthique, vécue dans un réseau de relations nouvelles.

Rares sont les paraboles qui ne disent pas à la fois à l'homme : qui est son Dieu, qui il est lui-même, et, du même coup, qui sont ses frères.

Dans notre étude, nous trouvons deux types de proposition parabolique. La première est plus orientée vers le comportement humain, tandis que la seconde est plus directement destinée à éclairer une facette du visage de Dieu.

L'une et l'autre sont de l'ordre du « comprenez qui pourra ». Elles ignorent les impératifs et ne font que suggérer.

De la saisie que nous aurons du visible dépendra notre compréhension et notre décision. Si l'image est accueillie comme heureuse, le lecteur acceptera de pénétrer dans l'univers proposé. Il adhérera au dessein de Dieu, il l'habitera.

Dans notre texte, les versets 5 à 8 répondent nettement aux critères de la parabole, tandis que les versets 11 et 12 oscillent entre la sentence et la parabole. De par sa façon de mettre en cause l'auditeur, d'user du mode interrogatif, elle s'en rapproche, mais elle impose — de par la conclusion qu'elle donne — un sens précis à la suggestion, ce qu'ordinairement la parabole ne fait pas.

La première de ces paraboles (v. 5-8), dite de l'ami importun, est propre à Luc, tandis que les versets suivants appartiennent à la double tradition. Ce qui donne le tableau suivant :

- Lc 11, 5-8 (parabole) : sans parallèles ;
- Lc 11, 9-10 (sentences) : seraient parallèles de Mt 7, 7-8 ;
- Lc 11,11-12 (parabole ?) : seraient parallèles de Mt 7, 9-10 ;
- Lc 11,13 (conclusion) : différerait de celle de Mt 7,11.

Le contexte : Luc a groupé plusieurs enseignements sur la prière, un peu comme si Jésus avait donné une catéchèse concentrée sur ce sujet. Il paraît bien se servir du procédé des mots crochets : un terme appelant plusieurs développements.

C'est Matthieu qui offre un des exemples les plus flagrants de cette manière d'ordonner. Autour de l'expression « en secret », il accroche en enfilade des enseignements sur l'aumône (6, 1-4), la prière (6, 5-15) et le jeûne (6, 16-18).

Plus simplement, ici, Luc enchaîne plusieurs péricopes autour du thème de la prière.

Jésus priait (11, 1), ce qui donne aux disciples l'occasion de l'interroger. On pourrait considérer la prière dominicale comme répondant à la question « **que dire ?** » et la parabole de l'ami importun comme répondant à la question « **comment dire ?** », « dans quelle attitude prier ? ». Les versets 9 et 10, qui viennent comme une affirmation sanctionnée par l'évidence, joueraient le rôle de conclusion.

Au chapitre 18, Luc utilisera le même procédé. A la parabole du juge inique (vv. 1-8) — parallèle à celle de l'ami importun — il accroche celle du pharisien et du publicain qui prient au temple (vv. 9-14) et la fausse justice du premier appelle l'exemple inverse, celui des enfants (vv. 15-17), puis celui du riche qui doit abandonner tous ses biens (vv. 18-30).

II. LECTURE

Première partie : l'ami importun (vv. 5-8)

A la question : « qui d'entre vous ? », « pouvez-vous imaginer que ? »¹ il faut répondre catégoriquement soit : « impossible, personne ! », soit : « évidemment, tout le monde ! ».

C'est une manière percutante d'interpeller l'auditeur, déjà utilisée par les prophètes quand ils voulaient acculer le peuple à une prise de conscience². Cette formule est, par contre, peu connue dans la littérature contemporaine de Jésus, mais lui-même l'utilise fréquemment dans les controverses, précisément pour obliger ceux qui l'accusent à admettre leur erreur (14, 5). C'est un appel au simple bon sens.

Si on se rappelle combien les principes de l'hospitalité sont sacrés en Orient, et combien recevoir est un honneur, on comprend mieux que devant une telle situation, l'auditeur soit atteint dans ses principes les plus profonds et les mieux enracinés.

Comment agirait-il autrement que l'homme de la parabole s'il se trouvait dans la même situation ? Il irait lui aussi quérir de quoi satisfaire les besoins les plus élémentaires de son visiteur (ce que signifie la mention du pain).

Pourtant on n'en comprend pas moins l'irritation de celui qui est importuné. Peu lui importe le titre d'ami à ce moment³. Ce qu'il souhaite, c'est qu'on le laisse en paix, lui et sa famille. « Ne me tourmente pas ! »

¹ Cette formule revient au verset 11, mais aussi en 12, 25 ; 14, 28 ; 15, 4 ; 17, 7...

² On peut voir : Is 42, 23 ; 50, 10 ; Ag 2, 3 : « qui parmi vous a vu cette Maison (le temple) dans sa gloire première ? » Comprenons : personne !

³ Luc utilise quinze fois l'appellation : ami ! alors que Marc l'ignore et qu'elle est unique chez Matthieu.

Et il a pour cela de bonnes raisons : la porte déjà close⁴ et le bien-être de sa maisonnée.

Logiquement l'histoire pourrait se terminer là et pourtant Jésus y ajoute une conclusion solennelle « moi je vous dis, même si... » (en grec l'expression est *ei kai* ; elle revient en 18, 4 à propos du juge peu consciencieux). Si le mobile n'est pas l'amitié — tout comme en 18 ce n'est pas le sens professionnel du magistrat — l'homme dérangé se lèvera pourtant, et cela à cause de **l'insistance** et de **l'impudence** du quémandeur.

Il donnera à cet importun inquiétant, **tout** ce dont il a besoin (reprise du verset 5).

Maintenant, chacun peut répondre à la question initiale : « bien entendu ! ». On ne peut résister longtemps à un besoin impérieux. Il n'y a qu'une issue : le satisfaire, afin d'être débarrassé de l'importun.

Du côté du nécessaire, il n'y a, là encore, qu'une attitude qui soit payante : insister jusqu'à l'obtention de la chose convoitée (et les enfants le savent bien, eux qui finissent par obtenir ce qu'ils désirent en « accablant » leurs parents jusqu'au moment où ils cèdent).

A qui veut l'entendre, la conclusion de la parabole s'impose : demandez sans vous lasser. Ne renoncez jamais avant d'avoir obtenu. Comprenez que l'effort intempestif et que la persévérance effrontée ne demeurent pas sans résultat. Epuisez l'autre, et ici, puisqu'il est question de prière, épuisez Dieu, jusqu'à l'obtention de l'objet désiré ; l'insistance est le moyen le plus sûr, vous le savez bien par votre expérience.

Deuxième partie : les sentences (vv. 9-10)

Il y a diverses manières d'obtenir : on peut demander (c'est ce que la parabole vient d'illustrer), on peut chercher (surtout quand on a perdu comme c'est le cas au chapitre 15), ou encore frapper quand on désire entrer. Ces trois possibilités épuisent les manières d'obtenir (de plus n'oublions pas que la trilogie indique toujours la plénitude).

Nous avons quitté le ton de la parabole. Il faudrait traduire ces impératifs présents : « continuez de demander et vous recevrez ; continuez de chercher et vous trouverez ; continuez de frapper et l'on vous ouvrira ». A ces ordres correspondent des passifs théologiques : il vous

⁴ J. Jeremias (*Les paraboles de Jésus*, p. 220) note que l'ouverture des verrous est compliquée et laborieuse, qu'elle fait beaucoup de bruit et va donc réellement incommoder toute la famille, couchée sur une natte.

sera donné, il vous sera ouvert, que l'on peut carrément comprendre par : Dieu donnera, Dieu ouvrira.

Il va de soi (v. 20) (comme la sagesse populaire le reconnaît) qu'à la quête correspond le don, à la recherche la découverte, au coup frappé une porte ouverte.

Une fois que l'homme demande (et son seul risque serait de ne pas demander), il obtient ce qu'il convoite. Seul le riche est en danger de ne jamais faire l'expérience savoureuse de la demande, parce qu'il croit disposer de tout. Le désir est mort en lui, ou, s'il subsiste, il le satisfait par lui-même.

Troisième partie : la parabole du père (vv. 11-12)

Si les sentences qui viennent d'être énoncées ne vous semblent pas probantes, paraît dire Jésus, alors regardez un père (Mt : un homme) : « quel est celui parmi vous, père, et qui... ». Comme dans la première parabole, la réponse ne pourra être que « personne ! aucun ! ».

Il ne faut pas allégoriser les aliments dont il est question. L'œuf et le poisson sont des denrées de base, alors que serpent et scorpion sont non seulement inconsommables, mais encore nuisibles et même dangereux. Ils sont l'anti-nourriture.

Une telle substitution n'effleure même pas un père, alors combien moins faut-il soupçonner le Père des cieux d'en être capable.

Quatrième partie : le don par excellence (v. 13)

Du père de famille, Luc nous fait passer au Père du ciel. Nous accédons à un autre registre, la clé de lecture est livrée.

Il faut noter que le texte dit non pas le Père des cieux, mais le Père à **partir** des cieux, la source de tout don venant d'en haut, le ciel apparaissant comme le lieu d'où provient toute chose.

Chez Matthieu, le Père donne de bonnes choses (en grec : **agatha**). Chez Luc, le Père ne peut donner que le don par excellence, celui vers qui tend toute l'attente : **l'Esprit-Saint**. Il est la promesse du Père, mais en lui est contenu tout ce que l'homme peut désirer, tout ce dont l'homme a besoin. En recevant l'Esprit (Théologie 2 : Esprit-Saint, p. 158), l'homme est comblé car il entre dans le grand dessein de Dieu, il accomplit sa vocation au bonheur.

Mais encore faut-il le demander. La grande attitude préconisée par ce passage, c'est de se faire quémandeur (le verbe revient à cinq reprises dans notre étude). **Dieu veut que l'homme sollicite.**

Nouée autour de la demande, notre étude suggère deux lignes complémentaires : du côté de l'initiative humaine la nécessité de la persévérance, l'invitation à l'audace, elle-même proche parente de l'effronterie. Du côté du Père, son grand rêve de prodigalité : livrer à ses enfants ce qu'il a de meilleur, l'Esprit.

Demander rend fils et dévoile le visage du Père

Ce Père à qui Jésus nous apprend à nous adresser (11, 2) en disant : « Notre Père », nous savons maintenant que toutes nos demandes, qu'il s'agisse du pain quotidien ou de tout autre besoin, il les réalisera. A l'homme de prendre au sérieux son désir de Père en demandant. Accepté le creuset de l'insistance, l'homme pourra réellement accueillir le don du Père.

Entré mendiant dans le jeu, l'homme en ressort fils comblé.

III. APPROPRIATION

Le texte donne à réfléchir

Le texte affirme donc avec force deux idées : Dieu veut être sollicité jusqu'à l'agacement ; il veut être sollicité avec une persévérance indéfectible. Demandons-nous tour à tour le **pourquoi de ces deux affirmations.**

a) Il veut être sollicité parce qu'il est la plénitude et nous la misère, parce qu'il est essentiellement celui qui donne et l'homme celui qui reçoit. Ainsi, quand nous demandons (et cette demande ne va pas sans louange ni admiration, sans confiance ni joie), nous ratifions la seule vraie façon de nous situer devant Dieu. Dieu aime et ne veut pas que ses enfants vivent dans le mensonge. L'homme qui ne demande pas réitère le péché d'Adam et d'Eve, leur fallacieuse autonomie et mortelle suffisance. Demandant, il se rend capable de tout recevoir (Théologie 8 : Pauvreté, p. 223).

Mais que demander au Père ? « Il en est, dit le P. Zerwick, qui prétendent que l'idéal consiste à ne rien désirer, à ne rien demander sinon la secrète volonté de Dieu. Cela rend un son très pur et relève d'une haute spiritualité, mais ni Jésus ni l'évangile ne parlent de cette façon. »

Que désirer et demander alors ? Nous répondrons : **tout** ce qui nous paraît bon et nous semble utile ou nécessaire pour atteindre la plénitude avec nos frères. Les choses matérielles et spirituelles, terrestres et célestes. Du reste l'expérience de la prière de demande nous prouvera que progressivement notre langage se modifie. Au départ, comme enfants ou adolescents, nous croyons avoir une conscience claire de ce qui nous est nécessaire et nous formulons nos demandes de façon précise, puis petit à petit notre prière, tout en demeurant une prière de demande, s'approfondit et devient un « parler de » en présence de Dieu. Un « parler » de nous-mêmes et de nos béances, des autres, en particulier de ceux que Dieu nous donne comme compagnons de vocation et de cœur, de ceux qui pèsent dans le présent de nos vies, de tous...

Et si nous ne sommes pas exaucés, si de notre chair ou cœur meurtris monte la tentation de croire que Dieu nous donne un serpent ou un scorpion ?

L'on répond souvent à cette objection d'une manière facile et qui du reste n'est pas dénuée de sens. Nous sommes alors exaucés, dit-on, sur un plan supérieur, un peu comme Saül qui cherchait ses ânesses et qui reçut la couronne royale.

Mais il y a une réponse plus complète. De même qu'un enfant qui aime vraiment ses parents accède, quand ils doivent refuser de satisfaire une de ses demandes, à une communion plus intense avec eux (parce que par leurs explications les parents le font devenir adulte et en quelque sorte leur égal), ainsi celui qui prie sans obtenir quitte sa vision trop étroite pour recevoir confiance des visées d'amour de son Père. Il épouse progressivement la volonté de Dieu. Il découvre inlassablement les richesses de sa propre vocation.

b) **Pourquoi la persévérance ?** Parce qu'elle est nécessaire mais difficile. Trop souvent nous nous laissons enfermer dans un cercle vicieux : c'est à l'heure des difficultés, de la souffrance ou de l'angoisse que la supplication est le plus nécessaire et c'est pourtant à ces moments-là que la tentation est la plus forte d'abandonner toute prière. Et surtout quand nous sommes plongés dans des souffrances qui se prolongent. C'est pourquoi le Christ nous l'assure : la persévérance devient la condition d'envahissement de tout notre être par l'Esprit que le Père donne.

Théologie 3 :

Eschatologie

1. Pour de nombreux Juifs, un événement essentiel était attendu : le **Jour de Yahwéh** qui devait coïncider avec la venue du Messie. Après les fluctuations de l'histoire d'Israël viendrait ce jour de défaite pour tous ses ennemis, ce jour de salut et de victoire, de lumière décisive pour tout Israël.

Les Prophètes avaient apporté à cette conception une nuance capitale : sans doute le Jour de Yahwéh viendrait, sans doute ce serait le jour du Messie, mais il ne suffirait pas, pour le vivre comme jour de lumière, d'appartenir au peuple d'Israël. Ce jour apporterait le salut à **ceux-là seuls qui marchent dans les voies du Seigneur**, fidèles à son alliance.

2. Avec la prédication de Jésus les choses se clarifient et se compliquent à la fois. Désormais la fin des temps, les réalités eschatologiques ne sont plus monolithiques. Elles font irruption avec la conception virginale annoncée par Gabriel, mais désormais l'on devra distinguer deux visites du Messie Seigneur : la première dans l'humilité de sa vie palestinienne, la seconde dans la gloire de sa parousie.
3. Les premiers chrétiens n'ont sans doute appris que lentement à distinguer ces deux venues. Pour beaucoup, le retour de Jésus ne devait sans doute faire qu'un avec sa vie d'avant Pâques. Puis lentement on s'est habitué à la durée, lentement on a dû lui donner une morale. Et chez saint Luc ?
4. Nous ne pensons pas qu'il faille accepter la thèse de Conzelmann et diviser l'histoire en trois étapes (cf. Introduction).

Dès Nazareth le temps du salut, celui de l'accomplissement, est ouvert.

5. L'originalité de Luc consiste à donner un relief tout particulier à l'« **aujourd'hui** » et au « **maintenant** » inaugurés par Jésus.

La statistique éclaire déjà : on rencontre chez Luc onze fois le terme « aujourd'hui » dans l'évangile et huit fois dans les Actes (contre huit fois chez Matthieu et une fois chez Marc) ; de même pour « maintenant » : Lc quatorze fois ; Ac vingt-cinq fois ; Mt et Mc trois fois.

Pour Luc, ce temps présent (aujourd'hui, maintenant) **est déjà le temps eschatologique**. Le retour du Christ est attendu, c'est lui qui donne un sens à l'existence chrétienne (3, 9.17 ; 10, 9 ; 21, 32). Mais bien loin d'attendre dans la fébrilité, Luc donne tout son poids à l'aujourd'hui. Pourquoi cela ?

- parce que les réalités décisives sont offertes ;
- parce que l'aujourd'hui de la présence de Jésus ne se bifèra plus ;
- parce que l'aujourd'hui de sa prédication (et de celle de tout témoin après lui) prolonge celui de Jésus.

En définitive, pour Luc, **c'est le don de l'Esprit qui transfigure tout**. Dès l'Ascension il est offert. Le vrai problème est celui de la foi et de la conversion : les deux sont liés à la décision **d'aujourd'hui**.

Théologie 4 :

Salut

L'œuvre du Seigneur (Théologie 1) tend au don par excellence, l'Esprit-Saint (Théologie 2). La plénitude de son effusion coïncidera avec l'événement eschatologique, la Parousie (Théologie 3).

Tout cela, nous l'avons vu, est l'accomplissement de la promesse. Mais il serait également juste de dire, évoquant un thème capital de Luc, que tout cela concourt à l'avènement du **salut**. Le P. Lagrange l'avait déjà affirmé : « L'évangile de Luc pourrait se résumer dans ce mot : **Jésus-Christ est le Sauveur des hommes** ».

L'importance de ce thème est mise en lumière chez Luc :

1. Par le vocabulaire

Luc utilise quatre mots principaux. Deux mots que les autres synoptiques ne connaissent pas :

celui de « **sauveur** » (**soter**) : Lc 1, 47 ; 2, 11 ; Ac 5, 31 ; 13, 23 (Jn 4, 42 utilise le terme) ;

celui de « **salut** » (**soteria**) : Lc 1, 69.71.77 ; 19, 9.

Ensuite le terme de « **soterion** » que l'on traduit également par « **salut** » : Lc 2, 30 ; 3, 6. (Seul usage en dehors de Luc : Ep 6,17.)

Enfin, le verbe « **sauver** » (**sozein**) qu'il utilise trente fois (treize fois dans l'évangile ; dix-sept fois dans les Actes) et qui est connu par les autres synoptiques (Mt, quatorze fois ; Mc quatorze fois).

2. Par l'usage de ce vocabulaire

Outre la fréquence des vocables, l'usage qu'en fait saint Luc, en comparaison avec les autres évangélistes, est fort éclairant.

- a) Parfois **Luc omet le terme « sauver »**. Ainsi lors de la tempête apaisée (Mt 8, 25 // Le 8, 24).

Le passage concernant la fille de Jaïre et la guérison de l'hémorroïsse (Le 8, 40-48) est révélateur des intentions de Luc. Chez Marc (5, 23) le père demande à Jésus que sa fille « soit sauvée et vive ». Luc omet ce verbe. De même Marc (5, 28) repris par Matthieu (5, 21) met le verbe « sauver » dans la bouche de la femme malade (« je serai sauvée »), alors que Luc l'omet de nouveau. Pourtant à la fin de l'épisode, il conserve le verbe : « ta foi t'a sauvée » (8, 48 ; Mt 5, 22 ; Me 5, 34).

La conclusion paraît évidente : quand il s'agit d'être libéré de dangers ou de maladies physiques, Luc évite le vocabulaire de salut. Par contre il l'utilise dès qu'il s'agit de la notion théologique de salut, toujours liée à la foi. Il unit admirablement les deux notions de foi et de salut en 8,12 (verset rédactionnel).

- b) Parfois **il est le seul à l'utiliser**.

Avec la pécheresse, il s'agit bien de libération spirituelle (7, 50). On notera la jonction, dans le même verset, de la foi, du salut, de la rémission des péchés. (Que l'on compare, par exemple, 1, 71 et 1, 77. Le premier verset désigne bien le salut des Juifs — être libérés des ennemis — alors que le second nous oriente vers le salut chrétien.)

De même en 17, 19 il montrera que le lépreux est sauvé, non tant à cause de sa guérison, qu'en raison de son attitude de reconnaissance, c'est-à-dire, en langage lucanien, de conversion.

Il serait également aisé de montrer l'importance du thème, dans l'évangile de l'enfance (1, 47 ; 1, 71.77 ; 2, 11 sans compter le nom même de Jésus).

3. Par le contenu lui-même du thème

Ac 4, 9-12 fournirait une bonne synthèse du contenu de ce thème :

- **la guérison** peut signifier l'irruption chez quelqu'un du Royaume de Dieu (6, 9 ; 8, 50), du salut ;
- la libération de la **possession diabolique** est un autre signe de salut (8, 36) ;
- plus spirituellement, le salut consistera dans la rémission des péchés (7, 50 ; 19,10) ;
- les cas précédents ne sont qu'anticipation du vrai **salut eschatologique** (9, 24 ; 18, 26 en parallèle avec les autres synoptiques ; 13, 23 ; 23, 35-43, propres à Luc), de l'entrée dans le banquet final et la communion totale.

Conclusion

1. Jésus est venu **sauver** ce qui était perdu (19,10).
L'évangile sera cette parole de salut (Ac 13, 26).
2. Quand les Juifs refuseront cette parole, elle sera annoncée aux païens (Ac 13, 47 ; 28, 28).
3. Jamais le salut ne sera imposé aux hommes. L'accueil libre de leur foi est toujours requis.
Il demeure pourtant le don gratuit du Père en Jésus-Christ.
4. Dans son exercice l'œuvre du salut embrasse tout le « voyage » sacrificiel de Jésus : vie, mort, résurrection, ascension. Son accueil par nous suppose également tout le « voyage » de notre sacrifice de foi et de conversion.

Vivre aujourd'hui le futur

I INTRODUCTION

Notre section est dominée par l'attente d'un événement final. Cet événement pouvait être plus mystérieux dans la prédication de Jésus (car Jésus pouvait difficilement annoncer son retour dans la gloire). Il s'agissait probablement avant Pâques de se tenir prêts pour l'accomplissement du Royaume dont son Incarnation marquait l'inauguration. Pour saint Luc et sa communauté, tout est plus clair. Il s'agit de la venue du Seigneur. De son retour. De cette heure de la Parousie que personne ne connaît sinon le Père.

La question posée n'est pas propre à Luc. Elle s'est imposée à toute l'Eglise, que l'on ait attendu ou non comme imminent le retour du Seigneur. Comment le croyant devait-il se comporter dans l'attente d'un tel événement ?

Composition et plan. Ici encore saint Luc a considérablement retravaillé ce qu'il a reçu de la tradition :

- la parabole du portier que l'on trouve dans saint Marc (13, 33-37) est remaniée profondément mais elle inspire la première partie de notre étude : 12, 35-38 ;
- d'autres passages et surtout la parabole de l'intendant fidèle lui viennent de S. Mais on les retrouve placés différemment chez Matthieu. Luc a donc travaillé avec beaucoup de liberté. Il n'en donne pas moins un tableau très riche de sens.

Le plan de notre étude est aisé :

Lc 12, 35-38 : les serviteurs veillants ; cf. Mc 13, 33-37 ;

Lc 12, 39-40 : le voleur et le Fils de l'Homme ; cf. Mt 24, 43-44 ;

Lc 12, 41-42 a : raccord rédactionnel de Luc lui-même ;
Lc 12, 42 b-46 : l'intendant fidèle ; cf. Mt 24, 45-51 ;
Lc 12, 47-48 : conclusion relativement indépendante de ce qui précède.

II. LECTURE

Les versets 35 à 38 rappellent donc la courte parabole du portier rapportée par Marc (13, 33-37) mais aussi certains éléments de la parabole des dix vierges (Mt 25, 1-13). Le tout fut retravaillé par saint Luc.

Ordinairement, une parabole offre d'abord à notre réflexion un tableau concret, cohérent. Ici il s'est passé quelque chose de très intéressant. La parabole primitive, probablement celle d'un portier et de sa mission nocturne, a explosé sous la pression de la théologie de Luc. C'est pourquoi, si elle n'est sans doute plus en harmonie avec la vie courante (le maître qui sert...), elle n'en est que plus significative par son message théologique.

v. 35. Les reins ceints. L'image est connue et fréquente. On se prépare au voyage (Ex 12, 11), au travail ou au combat (Is 59, 17), et toujours à l'irruption d'une situation qui demande une réaction rapide. Ici l'image doit éclairer toutes les situations qui vont suivre (devant le Seigneur, le voleur, les frères qu'il faut servir...).

Les lampes allumées préparent la suite, le retour des noces. Mais à l'arrière-plan se profile une situation comparable à celle de la parabole des dix vierges. Notre attente est nuptiale.

v. 36. Et vous : c'est une forme d'interpellation qu'affectionne saint Luc. L'auditeur est directement mis en cause. Ce qui suit prend l'allure d'une simple comparaison : « ainsi vous, soyez semblables à des hommes qui attendent... ». Le verbe attendre est particulièrement utilisé par Luc¹.

Le Seigneur (Théologie 1 : Seigneur, p. 150) pourrait avoir le sens faible de maître. Mais vu le contexte, il ne fait aucun doute qu'il s'agisse bien du Fils de l'Homme et de son retour. Les « noces » par contre peuvent être comprises comme un simple repas, une soirée à laquelle le maître

¹ Ce verbe « attendre » prend souvent chez Luc un sens religieux : la consolation d'Israël (2, 25) ; l'attente du Royaume (23, 51), celle de la Résurrection (Ac 24, 15).

fut convié. Tous les serviteurs doivent veiller. La perspective théologique de Luc a exigé que ce ne soit plus seulement la tâche d'un portier, mais de tous les serviteurs.

vv. 37 et 38. Les deux versets forment une unité bien charpentée (le terme « heureux » commence et ferme cette unité). La déclaration est joyeuse et solennelle. (La mettre en relation avec celle du v. 43). Nous l'avons déjà noté : l'attitude du maître est anormale. Il est même piquant de constater que saint Luc connaît fort bien l'attitude normale d'un maître². Par contre, elle correspond merveilleusement à l'attitude de Jésus parmi nous. « Quel est en effet le plus grand, celui qui est à table ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Et moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert » (22, 27)³.

Ici le Seigneur apparaît, en continuité avec toute une théologie, comme celui qui introduit les disciples et croyants au banquet eschatologique. La promesse remplace l'avertissement qu'on attendrait dans ce genre de paraboles.

C'est une habitude palestinienne et non romaine de diviser la nuit en trois veilles. Les serviteurs doivent donc veiller **toute** la nuit.

vv. 39 et 40. Suit immédiatement une petite parabole que Matthieu connaît également. Deux situations sont comparées. La première : hypothétique ; celle d'une maison déjà cambriolée dans le cas où le maître eût été averti avant le méfait. La seconde : celle de la venue du Fils de l'Homme. Venue certaine. Dans les deux cas l'on attend un événement. Dans les deux cas, si la venue du fait est certaine, l'heure en demeure imprévisible. Dans les deux cas, le bon sens exige qu'on s'y prépare. D'où le conseil pour éviter le désastre : « **veillez...** »⁴. Le verset 40 ne laisse aucun doute. C'est bien de la Parousie du Fils de l'Homme qu'il s'agit.

v. 41. La question de Pierre ne se trouve que chez Luc. La réponse de Jésus est indirecte. Elle sera bien dans la ligne de la parabole qui met en cause l'auditeur.

² Il en parle explicitement (17, 7-10). Servir, c'est tellement la mission du serviteur qu'il ne doit en attendre aucun compliment.

³ Cette attitude de service chez Jésus est fortement soulignée par Marc : « Car le Fils de l'Homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir. » De même en Jean (13, 4) lors du lavement des pieds.

⁴ L'image du voleur pour une venue eschatologique n'est pas inconnue : cf. 1 T5, 2 ; 2 P3, 10 ; Ap 3, 3.

La parabole de l'intendant

Cette parabole est bien structurée. Le verset 42 expose une situation, puis est développé en parallélisme l'aboutissement de deux attitudes contradictoires, celle de l'intendant fidèle (vv. 43-44), puis celle du mauvais (vv. 45-46).

v. 42. De telles questions sont fréquentes au début d'une parabole⁵. L'interrogation est ici plus rhétorique que réelle.

Fidèle et prudent : ce sont bien les qualités d'un intendant. La **fidélité** est aussi louée en 19, 17. Elle est liée à la foi, à la confiance vécue entre le maître et le serviteur. La **prudence**, elle, concerne davantage la tâche proprement dite et l'administration. Cette qualité est louée chez le filou de la parabole du ch. 16 (dite de l'économe infidèle). Il est prudent, parce qu'il sait prendre les moyens appropriés pour faire face à la crise qui l'atteint.

Ici, cet intendant est établi comme Joseph le fut en Egypte (cf. Gn 39, 4 ; 41, 37-45). Deux points importants sont soulignés dans cet acte d'investiture :

— la **profondeur des liens** qui unissent le Seigneur et son intendant. Ils ne font qu'un devant la tâche à réaliser. On pense à l'union de vouloir entre le Père et le Fils. De plus est soulignée (cela découle du premier point) la qualité de **lieutenance** que l'intendant peut désormais exercer. Il **est** le maître pour ceux de la maisonnée.

La mission confiée est exprimée de façon étonnamment suggestive et concentrée :

— **en temps opportun**, c'est-à-dire sans caprice, mais selon les circonstances propres à chacun, selon son rythme et ses besoins, pour répondre à un appel qui monte de l'autre⁶.

La ration de blé : l'image est proche de celle du psaume 105, 21. Elle est le condensé (une image corporative) de tous les dons que chacun doit recevoir pour vivre en plénitude. Du reste, si l'on travaille comme intendant du Seigneur de la vie et du maître de la moisson, qu'apportera-t-on

⁵ A. Weiser, op. cit. p. 180, en donne un tableau complet. Cf. par exemple : 14, 31 « quel roi ? », 15, 8 « quelle femme ? ».

⁶ Ceci fait penser à la parabole du bon Samaritain. Le prochain ne doit pas être choisi. L'on doit se montrer le prochain des autres. L'appel, comme le souligne l'enseignement de Jésus, monte des autres (de cet homme étendu sur la route) vers nous.

d'autre à ses frères que la nourriture et ce qui favorise la vie ? C'est donc indiquer que l'intendant est fidèle et avisé quand il situe son activité dans l'axe de la croissance des autres, dans l'axe de la création de Dieu, du dessein du Père. Sa vie est toute ordonnée au **service** des autres⁷.

vv. 43 et 44. Le Seigneur viendra et trouvera. Ce sont deux verbes fréquemment utilisés en relation avec l'événement eschatologique (cf. Mc 13, 36). La récompense demeure dans la ligne stricte de la parabole. L'intendant se voit accorder une confiance de plus en plus grande de la part du maître. Il est associé de plus en plus à l'avenir de la maisonnée et au destin de son Seigneur.

v. 45. Il faut le lire en parallélisme avec le v. 42. Il s'agit du même serviteur qui n'a pas su veiller. Le maître tarde. L'heure du jugement se fait attendre. La Parousie ne vient pas. Au temps de saint Luc, oublier le retour du Seigneur pouvait devenir une tentation.

L'attitude du mauvais serviteur est symptomatique. On ne la comprend bien qu'en opposition à sa vocation et donc à celle du bon serviteur. Si le comportement du bon intendant l'ordonnait à la vie des autres, à leur croissance et bonheur, si elle tendait au banquet (signe du repas eschatologique), les gestes du mauvais intendant apportent la souffrance, des coups (c'est-à-dire l'anti-nourriture) et ils sont ordonnés à sa jouissance solitaire, dévoyant l'usage du manger et du boire. Nous retrouvons ici le comportement du mauvais riche. La relation avec le Seigneur en est corrompue : cet intendant ne perçoit plus sa mission. La relation avec ses frères en est également viciée : au lieu de nourriture, il leur donne le spectacle de son égoïsme.

v. 46. Le parallélisme entre le jour et l'heure n'est pas rare (Jb 38, 23 ; Dn 12, 13). On le trouve également en contexte eschatologique (Mc 13, 32 ; Mt 25, 13 ; Ap 9, 15). C'est la surprise qui est déjà évoquée dans les paraboles précédentes (vv. 37.39).

Il le coupera en deux : la punition est évoquée par un mot rare (la traduction de la TOB est trop faible : « il le chassera »). Couper le coupable en deux semble être un châtement connu en Perse⁸.

⁷ C'est le principe capital de toute morale domestique, selon l'épître aux Ephésiens. « Soyez *sub-ordonnés* les uns aux autres dans la crainte du Christ », Ep5,21.

⁸ On trouve ce terme utilisé une seule fois pour désigner un châtement, dans l'apocalypse de Baruch, 16, 2.

La part de cet intendant est exprimée théologiquement. On le mettra au rang des infidèles. Hors de la communion. C'est l'exclusion du peuple de Dieu, même dans la mort.

vv. 47 et 48. Ces versets n'appartiennent pas à la parabole. Ils attirent l'attention, sous forme d'avertissement, sur un point important : la responsabilité correspond à la connaissance de la volonté de Dieu qui nous a été concédée. Etre introduits dans le dessein du Père représente une telle faveur que la refuser prend un caractère monstrueux.

Conclusion

Jésus avait conscience d'introduire avec lui les événements de la fin des temps. Il voulait préparer ses auditeurs à entrer dans le Royaume. On notera comment nos paraboles se complètent mutuellement. La première (qui est plutôt une comparaison) et la seconde (celle du voleur) nous indiquaient simplement l'importance du « veiller », sans autre précision. La troisième nous fait comprendre que ce terme « veiller » n'est pas vide, qu'il ne s'agit pas de céder à l'oisiveté. Elle nous enseigne que **veiller, c'est servir et nourrir.**

III. APPROPRIATION

« Une ardente patience »

Ces trois paraboles englobent le tout de l'histoire humaine, avec ses trois dimensions de passé, de présent et de futur, histoire qui chez Luc ne tarde pas à être lue comme une économie du salut, rythmée par deux attentes, celle des prophètes et celle de la Parousie, l'aujourd'hui de l'accomplissement se déroulant entre ces deux pôles.

Les deux premières paraboles, elles, sont tendues vers **le futur**, vers ce retour du Maître connu et aimé.

La troisième, conjuguée **au présent**, monnaie cette attente en un service fraternel.

Toutes vivent du **souvenir** du Seigneur, provisoirement absent. Elles font mémoire de lui dans l'attente et l'imitation. Ce que les premières comportent comme danger d'évasion est compensé par l'appel de la dernière à faire face aux besoins présents. Ce que la troisième risquerait d'accaparer

dans un service exclusivement terrestre, les premières le libèrent en orientant les forces et le regard vers un futur assuré. Chacune de ces paraboles sert de rectificatif aux autres et baigne dans un égal attachement au Seigneur. De toute manière, le serviteur fidèle est en attente, que ce soit à la porte pour ouvrir ou au poste d'intendant en remplacement de son maître. Chacune baigne dans une même « indifférence », l'indifférence de celui qui accomplit sa mission, sans crainte, sans anxiété. Simplement et sereinement.

Un service royal

Au cœur de nos agitations et de nos troubles, ces deux paraboles nous proposent une vision de la vie chrétienne sereine et heureuse.

A l'origine, il y a cette **présence du Seigneur**, connu et attendu. Au service de la connaissance de ce Seigneur, il y a ce regard vers son passé que l'Écriture maintient comme une mémoire vivante. Au service de l'attente, il y a l'Esprit qui attire notre impatience par son action vivante dans et par l'Église.

Ce double regard, vers le passé vécu de ce Seigneur et vers son retour, devrait exorciser ce qui dans nos projets est trop humain et mondain.

— **L'espérance**, toujours au futur, devrait pouvoir exercer sa fonction libératrice et remettre en question beaucoup de nos installations et fausses sécurités de chrétiens bien établis et peu tendus vers l'avenir. Elle devrait mobiliser nos énergies et nous établir ainsi dans le provisoire et la disponibilité de celui qui n'étant pas totalement comblé, désire qu'éclatent tant de restrictions, tant d'aliénations et d'entraves.

— Cette attente, eschatologique et libératrice, nous renvoie pourtant au présent du **service fraternel**. Pour que nous ne puissions être soupçonnés d'idéalisme et de démission sous prétexte que viendra la libération finale, ce Seigneur, que nous attendons, nous établit sur sa maison. Il fait de nous ses lieutenants, ses chargés du bonheur des autres. Ainsi, notre attente se mue en anticipation. Il faut que déjà nous travaillions pour la vie de chacun, en fournissant à tous selon leurs besoins.

— Parce que **nous remplaçons le Seigneur**, les dominantes de notre service seront le **respect** et la **discrétion**. Le serviteur est un « à-la-place et à-l'imitation-de-son-maître ». Il faut qu'à travers son action bienfaisante, chacun puisse deviner la présence même du Seigneur, sa propre tendresse.

— Par là même, ce poste de service reçoit un relief particulier : nous devinons qu'il n'y a pas de **vocation humaine** qui n'en soit magnifiée et exaltée. Chacun devient, comme le suggère saint Paul aux Ephésiens (5, 21 s.), **ordonné aux autres**. Le bien-être de l'autre le préoccupe plus que le sien ; il devient, quelle que soit sa fonction, l'intendant qui ne fait que gérer en vue du bonheur de tous.

— Veiller à la joie de l'autre, à son épanouissement prend une coloration **quasi liturgique**. Donner à chacun, en temps voulu, équivaut à se situer dans l'aire de ce Seigneur qui fait confiance et laisse aux hommes le champ du monde pour agir. Sans cesse, le serviteur doit faire **mémoire** de son Maître, ce qui le rend disponible et détaché : il ne fait que remplacer. Il reprend à son compte le rêve du Maître. Lorsqu'il est tenté par l'enlisement et l'égoïsme, lorsque la situation du repu et du supérieur écrasant mobilise ses forces et le détourne de la maisonnée, la vision du Maître qui peut arriver à l'improviste et le surprendre l'arrache à ses déviations momentanées.

— Nos vocations gagnent, au contact de ces paraboles, en liberté et en confiance. Elles apparaissent plus grandes que le quotidien monotone ne nous les fait voir, en même temps qu'elles nous invitent à plus d'humilité et de joie : nous accomplissons l'œuvre du Seigneur.

Elles nous invitent à plus de zèle en même temps qu'à plus de détachement, car à chaque serviteur incombe une tâche particulière ; mais le serviteur sait aussi que seul le Maître a surmonté totalement le drame de la souffrance et de l'échec ; qu'il y a des restaurations qui ne seront opérées que dans la vie éternelle ; il en a la tranquille certitude. C'est pourquoi ni l'étendue, ni l'urgence de la mission ne l'écrasent.

Homme de l'espérance, il vit cette attente dans le présent de la charité fraternelle ; de sa vigilance, il fait l'apprentissage dans le service quotidien.

L'eucharistie est probablement le lieu privilégié de cette rencontre entre la célébration commémorative du mystère du Seigneur, le futur de l'attente passionnée et le présent de la communauté qui reçoit chacun dans sa communion. Elle nous fait réellement serviteurs de l'attente et du bonheur quand elle nous fait proclamer qu'« il est grand le mystère de la foi ».

Théologie 5 :

L'universalisme

On a beaucoup majoré le thème de l'universalisme dans l'évangile de Luc. Probablement est-ce par projection de la théologie des Actes qui, elle, magnifie l'ouverture aux nations. Il serait plus exact de dire que dans le troisième évangile **le thème est en germe**.

Et c'est normal si l'on admet, comme le suggère Luc, que le témoignage est lié à l'Esprit-Saint. Dans ces conditions il ne peut y avoir d'ouverture réelle et totale aux païens qu'après la Pentecôte. C'est en promettant à ses disciples de leur envoyer le Don du Père que Jésus leur confie la mission d'annoncer la bonne nouvelle « à toutes les nations en commençant par Jérusalem » (24.47-49).

1. Pourtant, déjà pendant son ministère, Jésus laisse entrevoir qu'il ne vient pas seulement pour Israël.

Ainsi :

- a) dès sa prédication inaugurale à la synagogue de Nazareth (4, 16-30) il fait éclater la conception trop nationaliste de ses contemporains, en se référant aux exemples d'Elie et d'Elisée qui se sont tournés vers les païens qu'étaient la veuve de Sarepta et Naaman le Syrien (cf. notre première étude). Il les cite comme préfiguratifs de sa propre mission.

De même que, dans cette même prédication, il supprime la mention du jour de vengeance qu'Isaïe destinait aux païens (Is 61, 2) ;

- b) il envoie en mission universelle les septante-deux disciples (cf. notre troisième étude : 10, 1-11), ce qu'aucun autre évangile ne mentionne et qui relève strictement de la volonté de Luc ;

- c) il s'extasie devant la foi du centurion (7, 1-10) : « pas même en Israël je n'ai trouvé une telle foi ». Cependant il n'y prend pas appui comme chez Matthieu pour prédire le rejet des héritiers du Royaume (Mt 8, 10-12) ;
- d) il prédit la venue au festin final de tous les hommes « en provenance du levant et du couchant, du nord et du midi » (13, 29-30).

Luc est le seul à avoir groupé ces logia en une section sur les conditions d'entrée dans le Royaume (13, 23-30). Chez Matthieu, ils sont dispersés tout au long de son évangile.

2. En plus de ces traits qui relèvent directement de paroles ou actions de Jésus, un certain nombre de textes laissent entendre que **Jésus vient pour les nations**.

Ainsi :

- a) Luc rattache Jésus, non à Abraham comme le fait Matthieu dans sa généalogie, mais directement à Adam. Plus que fils du peuple élu, Jésus est fils de l'humanité. Et c'est pour cette humanité tout entière qu'il vient (3, 29-37), solidaire du premier homme.
- b) Luc, dans le **cantique** qu'il met sur les lèvres de **Siméon**, emprunte aux deux premiers chants du Serviteur d'Isaïe (42, 6 ; 49, 6) le motif de « **lumière des nations** » pour l'attribuer à Jésus, qui apparaît comme « le salut, lumière pour la révélation aux païens et gloire d'Israël » (2, 30-32).

Prophétiquement et sous l'action de l'Esprit (2, 27), Siméon reconnaît en Jésus que le dessein du Père s'accomplit (« maintenant » 2, 28), qu'il est le Messie, Sauveur pour son peuple **et** pour toutes les nations.

3. Enfin quand Jésus lègue sa mission à ses disciples, tout comme chez Matthieu et Marc, il les envoie à toutes les nations, mais en plus il leur propose le plan même des Actes : « de Jérusalem **aux confins de la terre** » (24, 47).

Que penser du fait que Luc ait supprimé le logion sur le pain qu'il ne faut pas jeter aux chiens alors qu'il est destiné aux enfants (Mt 15, 26 ; Mc 7, 27 — comprenons : aux enfants d'Israël par opposition aux païens) ? Luc l'aurait-il éliminé pour ne pas heurter des lecteurs non juifs ? Cet argument n'est pas décisif, car Luc a supprimé tout le voyage hors de Galilée dans lequel prend place cet épisode de la Syro-phénicienne.

4. Par contre, Luc est nettement **favorable aux Samaritains**. Dans son évangile, Jésus exalte plusieurs de ces rejetés d'Israël. Entre autres :
- a) le bon Samaritain qui s'est fait le prochain du blessé alors que prêtre et lévite l'ont ignoré (10, 29-37) ;
 - b) le lépreux samaritain (17, 18) qui est le seul parmi les dix miraculés à venir rendre grâce à Jésus ;
 - c) ajoutons le fait que Jésus refuse de blâmer le village samaritain qui ne l'a pas accueilli comme le souhaitent les disciples (9, 55).

En conclusion, il demeure vrai que la perspective de Luc est peu nationaliste.

De son point de vue post-pentecostal, Luc sait que Jésus est venu pour que toutes les nations reçoivent l'Esprit et qu'éclatent toutes barrières. Aussi peut-il laisser entendre que déjà pendant son ministère et surtout lors de son sacrifice, Jésus visait le monde entier, parce que tel était le dessein du Père qu'il venait accomplir : le salut de tous.

Un père prodigue

I. INTRODUCTION

Luc nous convie au festival des pécheurs. Tous sont là (15, 1). Sans doute a-t-il retenu ici la formule de Marc qui aime ces grossissements.

En face de ces pécheurs de tout acabit s'élève l'aigreur des justes, scribes et pharisiens (v. 2). C'est en réponse à leurs attaques que Jésus va donner les trois paraboles suivantes : « alors il leur dit... » (v. 3).

L'attitude de ces partisans de la stricte observance est la même que celle qu'ils avaient adoptée lorsque Jésus accepta le festin organisé par Lévi pour fêter son appel (5, 30). Ils murmurent et « dialoguent » en eux-mêmes. A leur désapprobation Jésus avait opposé sa mission salvifique : sa venue vise les pécheurs et non les justes (5, 31). Il reprend, ici, le même argument : il vient pour les perdus. Aussi est-il dans la logique des choses qu'il partage la table de ceux qui sont considérés comme tels.

Cela, Jésus va le dire sous le mode voilé de la parabole. Il en propose trois.

Les deux premières sont de tournure interrogative : « quel homme parmi vous... ? » (v. 4), « quelle femme... ? » (v. 8). La troisième, que nous allons étudier, se présente comme un simple récit : « il dit encore... » (v. 11).

Les deux premières, celles de la brebis et de la drachme perdues, forment couple. La recherche est entreprise tour à tour par un homme et par une femme, comprenons par toute condition sociale envisageable. Luc aime ces « duo ». Ainsi il groupe les paraboles du sénevé et du levain (13, 18-21), de la tour et de la guerre (14, 28-32).

La troisième parabole est plus englobante, son thème est plus développé. A la rigueur, le berger qui conduit cent brebis pourrait se contenter d'en ramener nonante-neuf, de même que la femme qui dispose encore de neuf pièces pourrait s'en satisfaire et ne pas dépenser tant de peine pour retrouver la dixième.

Le zèle déployé par ces deux personnages frise l'irrationnalité et combien plus encore l'ampleur que prend leur fête.

Si ceux-là qui jouissent de biens pluriels trouvent tant de joie à retrouver ce qu'ils avaient perdu, combien plus grande encore sera la joie du père qui n'a **que** deux fils. Pour lui, être privé de l'un d'entre eux équivaut à une atteinte portée à sa propre existence. Et pourtant ce père respecte la volonté de son fils. Il le laisse partir et s'empêche d'aller le rechercher. Il ne peut qu'attendre et désirer anxieusement son retour. Le berger et la femme pouvaient tout mettre en œuvre pour retrouver bête ou monnaie, un père ne peut que respecter la liberté de son fils.

Enfin, dernière différence, littéraire celle-là, la troisième parabole n'a pas de conclusion exprimée, comme c'est le cas pour les deux premières ; elle s'impose de soi pour celui qui veut bien accueillir la proposition qui lui est faite.

A côté de ces trois paraboles sur la miséricorde, Luc a, dispersés dans son évangile, plusieurs autres épisodes sur le même thème, qui lui sont propres, ainsi ceux de la pécheresse pardonnée (7, 36-50), de Zachée (19, 1-10), du bon larron (23, 35-40). Pour lui la miséricorde a partie liée avec la joie (cf. dans le seul chapitre 15 les versets 6, 7, 9, 10, 32). L'ambiance qu'elle distille est festive, empressée (cf. la mention des instruments de musique par exemple dans la parabole du père, le déploiement du festin, etc.).

II. LECTURE

Le plan de la parabole est simple :

- vv. 11-16 : l'escapade du cadet ;
- vv. 17-20 a : son retour sur lui-même ;
- vv. 20 b-24 : l'accueil du père ;
- vv. 25-32 : le retour de l'aîné.

Au centre de ces deux retours figure le père qui va au-devant de chacun de ses fils.

Première partie : le départ du cadet (vv. 11-16)

Il y a peu de choses à dire de cette première partie. Elle est surtout à contempler dans son enracinement concret, à rêver picturalement comme un enfant qui en croquerait avec beaucoup de couleurs les divers épisodes. L'intérêt est là, et non dans les problèmes juridiques d'héritage ou dans l'élucidation du verset 16.

Ce qu'il faut sentir, c'est le contraste dont le cadet fait la difficile expérience : parti nanti, il se retrouve misérable au point de connaître l'ignominie pour un juif de devoir garder des porcs (animaux que la Loi avait décrétés impurs : Lv 11, 7). Souvent, déjà dans l'Ancien Testament, l'indigence et la famine (cf. entre autres la geste de Joseph, Gn 47, 13) sont occasion de découvertes et de révélation, comme c'est le cas ici.

Deuxième partie : le retour sur lui-même du cadet (vv. 17-20 a)

Se sentant perdu (Luc utilise ici le verbe qui convient pour tout ce qui porte atteinte à la vie, c'est-à-dire : périr, perdre de façon radicale ; l'envers terrifiant du salut), le cadet **rentre en lui-même**. Il compare sa misère actuelle avec la situation favorable que connaissent les serviteurs de son père. Le souvenir de ce bien-être passé motive sa démarche ; il est prêt à renoncer à son titre de fils — car prétendre à l'appellation équivaldrait en terre sémite à la prétention de l'être à nouveau comme auparavant ; tout ce qu'il souhaite, c'est la condition de salarié et pour cela il est prêt à reconnaître son péché tant contre le ciel (ce qui est une façon de dire contre Dieu, cf. 1 Mc 3, 18) qu'à l'égard de son père. C'est dans ces sentiments qu'il prend le chemin du retour.

Troisième partie : l'accueil du père (vv. 20 b-24)

Mais le père, lui, en voyant son cadet de loin, est **pris de pitié**. Il éprouve le même frémissement que Jésus devant la veuve de Naïn privée de son fils unique (7, 13), ou que le Samaritain devant le blessé du bord du chemin (10, 33). Ce sont ses entrailles (le terme est à la racine du verbe utilisé) qui frémissent. En face de ces sentiments, le cadet a beau vouloir réciter sa leçon, le père l'interrompt avec un empressement débordant. Il oublie toute dignité en courant au-devant de son fils. Il l'embrasse en signe de pardon¹, mobilise avec impatience tous les serviteurs et les

¹ On peut voir dans l'Ancien Testament 2 S 14, 33.

presse pour que soit hâtée la réintégration du cadet (v. 22), ce que signifie la remise de la robe, de l'anneau (signe de pouvoir) et des chaussures (le luxe de l'homme libre). Il faut qu'éclate au plus tôt la fête (v. 23).

Pour traduire l'impatience heureuse du père, Luc accumule les termes : il faut amener le veau, celui qui est gras, le tuer, manger et festoyer.

Toute entrée dans le Royaume, qu'il s'agisse de celle de Lévi ou de Zachée, tout retour se fête par un repas qui anticipe déjà le festin eschatologique. Il n'y a pas pour Luc de pain partagé — qu'il soit question de la multiplication des pains ou du repas d'Emmaüs — qui n'ait déjà une portée eucharistique, elle-même préfiguratrice du banquet final. Ainsi toute fraction du pain dans les Actes des Apôtres qualifiera d'une certaine manière la spécificité de la communauté primitive, et servira à entretenir le désir du banquet définitif autour du Seigneur. C'est pourquoi, chez Luc, le repas comporte toujours des connotations de joie, de communion, d'aujourd'hui du salut et de douceur.

Ici le motif de la joie, c'est la vie, autant celle du cadet que celle que le père retrouve pour lui-même dans son fils. Il peut revivre : celui qui était perdu (v. 17) est retrouvé (l'image est la même qu'en 15, 6 à propos de la brebis égarée).

Quatrième partie : le retour de l'aîné (vv. 25-32)

Luc fait participer le lecteur au retour de l'aîné. Il lui fait partager son étonnement, son enquête — « qu'est-ce que cela ? »² —, lui fait entendre la réponse du serviteur qui lui répète ce qu'il avait déjà appris plus haut³ et finalement le force à assister à sa colère⁴. Devant le refus de l'aîné d'entrer, le père sort pour l'en prier. Il lui parle amicalement et lui dit toutes sortes de bonnes choses (en grec le verbe *parakalein* implique tout cela). Mais l'aîné reste insensible. Et le lecteur trouve, presque malgré lui, mais parce que ses mœurs sont tellement dans la ligne de celles de l'aîné, qu'en effet son refus est fondé. Avec l'aîné il argumente et met en avant la conduite sans faille de ce fils fidèle qui n'a même pas eu droit à un chevreau (v. 29), alors que, pour celui qui a dilapidé les biens paternels en vivant dans l'immoralité, on tue le veau

² En grec la formule « *ti an eiê* » revient en Ac 10, 17, à la vision de Joppé où Pierre se demande ce qu'elle signifie.

³ Littéralement le serviteur rapporte que le cadet est en bonne santé (en grec : *ugês*). C'est le souhait fréquemment utilisé en fin de lettre.

⁴ Le thème de la colère est fréquent dans l'Ancien Testament. On peut consulter : 1 S 15, 11 ; 2 S 6, 8 ; Jb 18, 4 ; Jon 4, 1.4.9.

gras. L'aîné jette à la figure du père qu'il s'agit de **son** fils⁵, celui que voilà ! Et du même coup il lui reproche son manque d'équité et ses exagérations aberrantes.

A ce déversement d'aigreur, le père répond par l'affection. Celle-ci est aussi indélébile pour son aîné qu'elle l'a été pour le cadet. « Mon cher enfant » (v. 31) : il faut que l'aîné sente qu'il n'a pas été évincé du cœur de son père, que le cadet ne l'a pas supplanté, mais qu'il se demande comment il a pu se méprendre à un tel point. N'a-t-il donc pas compris pendant sa longue cohabitation avec son père qu'il n'y avait pas de distinction entre les biens du père et les siens (v. 31) ? Le père est consterné, car il découvre subitement que son aîné n'a pas perçu de quelle communion il était question entre eux deux. Cet aîné qu'il croyait comblé, voici qu'il s'aperçoit soudain qu'il nourrit des calculs mesquins et des rancœurs.

« Mais il fallait... » (v. 32) : c'est le reproche malheureux d'un père qui, lorsqu'il retrouve son cadet, perd l'aîné et qui tente une dernière explication en disant : **ton** frère à celui qui ne comprend pas et qui, probablement parce qu'il n'a pas participé à l'attente anxieuse du père, ne perçoit pas ce que signifient les couples mort-vivant, perdu-retrouvé. Au lieu de se réjouir de la réunion de famille, l'aîné continue ses froids calculs.

Conclusion

La parabole du Père : comment ne pas comprendre en fin de lecture que le « héros » de la parabole n'est pas le cadet, mais bien le père. Que la prodigalité n'est pas du côté du fils dépensier mais de ce père incapable de calcul et de réalisme, de ce père trop bon qui perd la tête devant le retour de son enfant. Sa fébrilité, son empressement, son désir de concilier la présence de ses deux fils sont autant de signes de sa bonté. Dans sa joie, il ne sait qu'inventer et frise la folie. C'est bien là ce qui choque profondément le fils raisonnable.

Tout le récit n'a qu'un but : révéler le visage du Père, faire pressentir sa tendresse, montrer que c'est autour de lui que se noue toute vie.

Depuis toujours il avait tout confié à ses fils. Mais le cadet n'avait pas su recevoir cette proposition de bonheur en famille, aussi était-il parti en quête d'autre chose. La déception et le dénuement l'amèneront à

⁵ On retrouve la même attitude péjorative chez le pharisien qui désigne, au temple, le publicain (18, 11) en disant également : « celui que voilà ! ».

songer à un retour possible et le feront rêver de la maison paternelle où règne l'aisance.

En rentrant, le cadet accueille, enfin, ce que de tout temps le père lui avait proposé et qu'il n'avait pas reconnu parce qu'empêtré dans ses rêveries d'enfant indépendant.

Par contre, pour l'aîné, c'est le contraire qui se produit. Il paraissait satisfait de la vie qu'il menait avec son père et il faut le retour de son frère pour qu'émerge son insatisfaction. Il semblait partager les projets de son père, ses biens et peut-être même son attente ; or on constate tout à coup — d'où l'étonnement affectueux et douloureux du père — que lui aussi se tenait à l'écart du cercle familial, que sa vie avec le père ne le comblait pas et même donnait lieu à des rancœurs. C'est lorsqu'il se croit supplanté dans l'amour de son père qu'il laisse percer la rancune accumulée.

En retrouvant son cadet, le père a perdu son aîné. Au-delà de ces problèmes internes, ce qui ressort de la parabole, c'est le projet du père, c'est **son désir de combler**, de vivre avec ses fils, de pouvoir leur confier tout ce qui lui appartient. C'est sa tendresse folle, sa paternité offerte, livrée.

Comment ne pas comprendre qu'il n'y a que le Père des cieux qui soit susceptible d'incarner une telle bonté, un tel désintéressement aimant et une telle passion ? Derrière le visible du tableau, le lecteur doit deviner de quel Père il est l'enfant, de quelle tendresse il est l'objet.

Un avertissement sérieux aux Pharisiens : cette exaltation du visage du Père ne doit pas nous faire écarter la portée nettement polémique de la parabole. N'oublions pas qu'elle est dite à ceux qui reprochent à Jésus de se commettre avec les pécheurs.

Comprenez, leur dit Jésus, à travers cette histoire, que vous êtes ce fils aîné enfermé dans sa bonne conscience, dans sa justice. N'êtes-vous pas incapables, vous aussi, d'entrer dans la joie du Père ? d'imiter ses mœurs libérales et aimantes ? N'êtes-vous pas réticents devant sa prodigalité, incapables d'élargir votre cercle de famille à ceux qui rêvent de réintégration ?

Un dévoilement de Jésus Sauveur : comprenez encore, leur dit indirectement Jésus, que je suis l'envoyé du Père, puisque j'agis à sa manière, que je dispose des mêmes droits, que je pardonne et partage la fête de ces pécheurs que vous méprisez. Discernez à travers mon œuvre de miséricorde que je suis ce Messie que vous attendez mais ne reconnaissez pas.

Sachez qu'autour de moi la fête se joue, que tous sont appelés au festin messianique que nous célébrons.

III. APPROPRIATION

Une parabole pénitentielle

Lors de notre session, nous avons proposé aux participants, en guise d'appropriation, une cérémonie pénitentielle afin que cette Parole, lue en Eglise, débouche sur un geste accompli dans l'Eglise pour sceller — pour mimer en actes — notre réconciliation, pour nous redécouvrir plus fils de ce Père bouleversant et plus enfants de la même famille.

Qu'elle soit liée ou non à une démarche sacramentelle, la proposition de la parabole va dans le sens de la rectification, de la restauration en nos cœurs de **l'image de Dieu**.

Parce que sans cesse nous modelons des idoles, défigurant le visage authentique de notre Père, parce que nous projetons sur sa face de tendresse nos désillusions et notre péché, il est bon que de semblables textes nous soient donnés pour rétablir Dieu dans sa tendresse de Père.

Une telle page nous pousse vers le **concret**. La contemplation d'une telle prodigalité doit nous amener peu à peu à chasser le Dieu abstrait et lointain, fantomatique et parfois même indifférent que nous laissons sans cesse trôner dans nos cœurs partagés et lourds d'expérience malheureuse. Le Père qui est le nôtre, est bien au-delà de ce que tout l'amour humain peut nous faire rêver. Il a des manières divines, désarçonnantes de folie et de tendresse, et tout son dessein de salut ne fait que nous redire qu'il nourrit un parti pris d'amour pour chacun de ses enfants. Notre Père est un Dieu jeune, peu préoccupé de dignité, qui court au-devant de ses gosses pour leur ouvrir ses bras, pour les faire entrer dans sa joie. Seule la vision d'un tel déploiement de tendresse peut exorciser nos démons mensongers et avides de tronquer la vie de famille à laquelle nous sommes conviés, pour nous faire croire — en cela nous ne sommes pas loin de l'illusion de nos premiers parents — que Dieu garde les mains refermées sur ses privilèges et que le sort de ceux qui souffrent ou se débattent le laisse indifférent, quand nous n'allons pas jusqu'à le soupçonner de quelque complicité avec les ténèbres qui nous assaillent.

La péricope des fils non comblés nous fait sentir que tout ce qui en nous est encore peu heureux provient de nos résistances au don du Père qui n'a pas encore renversé tous nos doutes. Son dessein amoureux n'a pas encore neutralisé tous nos miroirs déformants, il n'y a pas encore eu suffisamment de retours pour que les mœurs déconcertantes de ce Père aient imprimé en nous l'inaltérable certitude de son accueil chaleureux et immanquablement fidèle.

Enfin cette parabole n'aura jamais fini de **nous enseigner notre vocation de cadet** qui doit rentrer en lui-même et reprendre le chemin de la maison du Père. En ce sens, le cadet devient notre aîné par l'expérimentation qu'il a faite, avant nous, de la désolation, mais surtout des débordements paternels d'affection et de joie. Il peut nous dire que nos rêves de liberté sont insensés lorsqu'ils se situent hors du cercle ecclésial de la famille. Il peut essentiellement nous laisser entrevoir que la réintégration est heureuse, qu'elle anticipe et esquisse l'admission finale et définitive de tout notre être aux joies du banquet final, ce que certaines réconciliations nous laissent déjà pressentir.

Quant à l'aîné, il dessine ce que seraient **nos contre-vocations**. Sans cesse, nous sommes tentés de construire des « anti-familles » par nos jugements et nos calculs mesquins ; alors que lui fait éclater par sa présence malheureuse nos encercllements et nos projets crispés.

Il nous rappelle, parabole en creux, que la vie de famille ne peut satisfaire ni le cœur du Père, ni — par sens de la parenté — celle de ses enfants, tant que tous ses membres ne seront pas réunis sous le même toit.

Théologie 6 :

Conversion

Pour saint Luc cela ne fait pas de doute : l'homme est sur une voie de perdition (19, 10) et de péché (13, 3.5). Il a besoin d'être sauvé et Dieu seul peut le faire. Or nous avons vu que le salut est lié à la foi. **Se convertir** désignera donc cet accueil du don de Dieu par quelqu'un qui se reconnaît pécheur et essentiellement pauvre. On notera ainsi les liens de ce thème de la conversion avec ceux de salut, de prière et de pauvreté.

Le vocabulaire utilisé

La conversion est exprimée dans le Nouveau Testament à l'aide de deux séries de mots qui, dans la Septante, traduisent le même terme hébreu (shuv = revenir, matériellement ou spirituellement).

- a) La première série de termes indique un **changement d'esprit**. C'est la plus utilisée.

Le verbe « **se convertir** » (**metanoein**) qu'on ne trouve chez Marc que deux fois et chez Matthieu que cinq fois se rencontre neuf fois chez Luc (10, 13 ; 11, 32 ; 13, 3.5 ; 15, 7.10 ; 16, 30 ; 17, 3.4) et cinq fois dans les Actes.

Le substantif « **conversion** » (**metanoia**) qui n'est utilisé chez Matthieu (deux fois) et chez Marc (une fois) qu'en relation avec la prédication de Jean-Baptiste est privilégié par Luc. Il revient cinq fois dans l'évangile (3, 3.8 ; 5, 32 ; 15, 7 ; 24, 47) et sept fois dans les Actes.

- b) La seconde série formée de composés du verbe « tourner » (stréphein) a été peu utilisée, peut-être parce qu'elle soulignait moins le caractère spirituel de ce retour vers Dieu. Luc la connaît cependant (1, 16 ; 22, 32).

L'usage de ce vocabulaire chez Luc

C'est surtout dans l'usage qu'il fait du thème que Luc révèle sa pensée.

Sur les quatorze emplois du verbe et du substantif que nous avons notés dans l'évangile, quatre seulement ont un parallèle chez les autres synoptiques (3, 3.8 pour le substantif ; 10, 13 ; 11, 32 pour le verbe). Les dix autres cas appartiennent ou à la rédaction de Luc ou à sa source propre.

Certains de ces passages doivent retenir notre attention :

- a) Ainsi en 5, 32 au verset qu'il a en commun avec les autres (Mc 2, 17 ; Mt 9, 13) « Je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs », il n'hésite pas à ajouter : « à la conversion » (eis metanoian). Cette conversion dont Lévi vient de fournir une vivante illustration.
- b) De même les versets rédactionnels 15, 7 et 10 nous prouvent que, dans la pensée de Luc, les trois paraboles du chapitre 15 évoquent à la fois la mission de Jésus auprès des pécheurs (5, 32) et la **conversion**, conçue comme retour célébré dans la joie.
- c) Symétriquement, le mauvais riche est présenté en situation d'auto-suffisance et de non-conversion. Avec les terribles dangers que cela comporte (Théologie 8 : Pauvreté, p. 223).
- d) On comprend mieux pourquoi la mission apostolique devrait « annoncer la conversion en vue de la rémission des péchés à toutes les nations » (24, 47).

Théologie de la conversion

La conversion est l'accueil du salut. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que ce soit le livre des Actes qui en fournisse

l'évocation la plus complète. En Ac 2, 38 nous en avons un bon résumé : « Convertissez-vous et que chacun se fasse baptiser au nom de Jésus-Christ pour la rémission de ses péchés, et vous recevrez alors le don du Saint-Esprit ».

Dégageons-en les principaux éléments :

- a) Le Père livre l'Esprit-Saint, signe d'accomplissement et fruit de la promesse.
- b) Les Juifs sont pécheurs. La mort de Jésus qu'ils ont livré en est la révélation. Tous les hommes avec eux.
- c) La conversion répond à la fois à cette situation de péché (pour la quitter) et à cette invitation du Père.
- d) Le baptême scellera cette entrée de toute la personne dans le dessein de Dieu. Désormais il pourra vivre animé par l'Esprit du Père.

Conclusion

La conversion est bien pour saint Luc le thème essentiel de la vie morale.

Fondamentalement, elle sera cette démarche dynamique de l'homme qui vient (ou revient) s'insérer dans le dessein du Père en réponse à l'invitation de Jésus et se dispose ainsi à vivre de l'Esprit. Lévi (5), la pécheresse (7, 36-50), l'enfant prodigue (15), Zachée (19) fournissent autant d'images suggestives de cette démarche de foi.

Mais, et c'est peut-être la note la plus lucanienne, cette conversion doit être sans cesse reprise. Le chrétien se convertit chaque jour. Car il n'a jamais fini de prendre conscience de sa misère et de son péché, il n'a jamais tout à fait quitté ses richesses illusoire, il n'est pas encore cet être de demande, ce fils comblé entrant dans l'allégresse du banquet.

Septième étude : Luc 19, 29-40

Une sublimation liturgique

I. INTRODUCTION

Il importe d'abord de bien situer cet épisode. En 9, 51 le Seigneur (roi et Messie) prend la route de son sacrifice. Géographiquement, ce voyage s'achève avec l'entrée à Jérusalem. Le Roi entre dans sa cité, celle de David. L'heure capitale va sonner, celle du salut.

Notre péricope est immédiatement précédée de la parabole des mines que Luc a modifiée, y introduisant des souvenirs tirés de l'histoire politique et lui donnant ainsi une forte coloration royale. Ce qui va donner de plus en plus à cette montée vers Jérusalem l'allure d'un cortège royal. Ce qui suit notre péricope est également éclairant. Jésus va purifier le Temple.

Les quatre évangiles ont conservé le souvenir de cette entrée à Jérusalem (Mc 11, 1-10 ; Mt 21, 1-11 ; Lc 19, 29-40 ; Jn 12, 12-19). Ils concordent dans l'interprétation générale à lui donner. Les quatre y ont contemplé **la gloire du ressuscité visible par anticipation.**¹

II. LECTURE

Le plan de notre étude est simple :

Préparation : 19, 29-35 ;

Le cortège : v. 36 ;

¹ Pour saint Luc, nous l'avons vu, Jérusalem sera le lieu de manifestation de cette gloire.

La louange de la foule : vv. 37-38 ;
La résistance des Pharisiens : vv. 39-40.

v. 29. Dès le premier verset, nous constatons que les traits messianiques se multiplient. Le mont des Oliviers devait, selon bien des commentateurs, être le lieu de manifestation du Messie à venir. On lisait déjà en Zacharie :

« Ses pieds, en ce jour, se poseront sur la montagne des Oliviers, qui fait face à Jérusalem du côté de l'Orient. Le mont des Oliviers se fendra par le milieu en direction sud-ouest en une immense gorge » (Za 14, 4).

Deux disciples sont envoyés : un peu comme des messagers royaux, des hérauts.

v. 30. L'ordre est étrange. Comme pour beaucoup d'autres détails, il ne faut pas vouloir en vérifier le bien-fondé historique. Il est plus important d'en deviner le sens théologique et messianique.

L'âne : il est utilisé fréquemment par les Patriarches. Il devient une monture royale, puis, avec le messianisme royal, la monture du Messie. Il est intéressant de constater comment les commentateurs juifs avaient réuni les deux textes de Gn 49, 11 :

« Il attache à la vigne son ânon,
au cep de choix le petit de son ânesse »,

et de Za 9, 9 : « Voici que ton Roi vient à toi, il est juste et victorieux,
humble et monté sur un âne. »

Ainsi, le commentaire **Bereshit-Rabbah 98** s'exprime de la manière suivante : « Il attache à la vigne son ânon... Les Maîtres expliquent ces mots de cette façon : Dieu dit : Je suis attaché à la vigne (c'est-à-dire à Israël) et au raisin de prix de sa ville (c'est-à-dire Jérusalem) ; le petit d'une ânesse, c'est-à-dire quand il viendra celui dont il est dit : Pauvre et monté sur un âne. »

Cet âne **n'a jamais servi**. L'usage qui va en être fait est à tel point liturgique et sacré que la tradition rappelle à son sujet d'antiques prescriptions². Avec un tel âne le cortège s'annonce déjà comme une liturgie.

v. 31. Luc est seul à nommer Jésus par son titre de Seigneur (Théologie 1 : Seigneur, p. 150). Il est admirablement en place ici.

² Que l'on lise, par exemple, les instructions concernant la vache rousse, No 19, 2. Cf. également Dt 21, 3 ; 15, 19 ; 1 S 6, 7. L'évangéliste saint Jean se souvient, semble-t-il, de telles prescriptions pour l'ensevelissement de Jésus, Jn 19, 41.

Les instructions sont données avec une telle solennité et majesté qu'elles nous rendent sensible la cohérence du dessein de Dieu. Rien ne doit s'opposer à la volonté du Seigneur.

vv. 32-34. Ils renforcent encore cette image de calme majesté de Jésus. Jésus envoie, il prévoit, les choses et les êtres donnent l'impression de se ranger à son appel et même de n'exister que pour servir à son plan. C'est comme si tous n'avaient attendu qu'un signal pour obéir.

v. 35. L'intronisation du Roi se prépare. Pour l'exprimer, la tradition s'est souvenue de faits significatifs de l'Ancien Testament. Les **manteaux**, par exemple : « Vite alors ils prirent chacun son manteau et le mirent sous lui, à même les degrés ; ils sonnèrent du cor et ils dirent : Jéhu est roi (2 R 9, 13). La **monture** : « Prenez avec vous les serviteurs de mon Seigneur, vous ferez monter Salomon, mon fils, sur ma propre mule. »

Ils firent monter Jésus. C'est le même verbe qui est utilisé pour Salomon. (Cf. aussi 10, 34 ; Ac 23, 24). Ce sont donc nettement des honneurs royaux qui se préparent.

v. 36. La fête éclate. Les rois hellénistiques pouvaient célébrer de telles entrées. L. Cerfaux écrit : « Le cérémonial des joyeuses entrées fournissait naturellement aux chrétiens des images à l'aide desquelles ils se représentaient la venue du Seigneur. L'entrée de Notre Seigneur à Jérusalem avait revêtu les traits d'une visite du Messie à sa capitale. »³ Cette affirmation paraît exacte. Mais il ne faut pas séparer les gestes accomplis de toutes les paroles qui les expliquent. Ce que Luc va nous faire sentir, c'est une heure où la terre est oubliée, une heure vécue dans l'espace sacré de la foi et de la liturgie.

vv. 37-38. Ces deux versets sont les plus importants de la péricope. Ce sont ceux que Luc a le plus retravaillés.

« Comme déjà ils approchaient... » toujours les verbes de mouvement. Il y a une sorte de reprise du v. 29. Tout doit se concentrer pour la louange. La scène se récapitule. Elle s'amplifie et déborde l'espace et le temps.

Soulignons les points suivants :

Les lieux : on descend vers la cité de David. « Le Seigneur lui donnera le trône de David son père » (1, 32).

³ L. Cerfaux, *Le Christ dans la théologie de S. Paul*, Paris, 1951, p. 36.

L'assistance : toute la multitude des disciples est là. La lamentation est solitaire. Elle crée la solitude. La louange est communautaire. Elle exige le rassemblement. On sent chez Luc le désir d'associer le lecteur à une telle louange. Il se passe quelque chose d'analogue à ce qui arrive au théâtre : il y a désappropriation du spectateur qui passe sur la scène et devient acteur à son tour. De même ici : le lecteur de Luc reprend le refrain des disciples. Du reste la structure utilisée par saint Luc n'est pas isolée dans son œuvre. Voici les passages analogues les plus caractéristiques⁴ :

Lc 2, 20	Lc 18, 34	Lc 19, 37	Ac 3, 9
Les bergers glorifiant et louant Dieu pour tout ce qu'ils avaient entendu et vu.	Tout le peuple ayant vu donna louange à Dieu.	Tout le groupe des disciples se mit à louer Dieu pour tous les miracles qu'ils avaient vus.	Tout le peuple le vit marcher et louer Dieu.

Derrière tous ces textes, on retrouve les mêmes éléments : une collectivité comme sujet, la vision de signes ou de merveilles de Dieu, une réponse enfin sous forme de louange.

L'atmosphère : On exulte (Théologie 9 : Joie, p. 238). Le dessein de Dieu est en marche. On en a contemplé les premières manifestations. On en célèbre déjà la réussite finale par anticipation. C'est un déferlement de joie qui gagne de proche en proche, jaillissant de la conscience des réalités messianiques enfin présentes.⁵

La louange elle-même : La vision des signes descelle la louange chez les êtres croyants. Luc se plaît à souligner cette réaction liturgique (2, 13.20 ; 24, 53 ; Ac 2, 47 ; 3, 8.9). Elle se développe à voix forte. Pour l'homme devant Dieu, la louange est la plus haute forme du dialogue (comme le miracle est la pointe avancée du dialogue de Dieu avec l'homme). Mais pour être pleine elle inclut une dimension de témoignage, la proclamation devant les foules. « A voix forte » indique donc un acte fait avec toute la ferveur possible, mais aussi l'expression d'un désir véhément : celui de voir les autres se joindre au chœur.

⁴ Parallèles cités par A. Paul, op. cit. pp. 99-100.

⁵ Noter combien on est proche du jaillissement de l'hymne de jubilation (10, 21) : mêmes signes antérieurs, même sens messianique, même anticipation du Royaume.

Cette louange suit la **vision** des miracles. Saint Pierre le dira dans les Actes : « Jésus... cet homme que Dieu a accrédité auprès de vous par des miracles (prodiges et signes » (Ac 2, 22). On devine ainsi que le passé est évoqué ici comme **mémorial** en même temps qu'on pressent déjà tout l'avenir du ressuscité.

Les paroles de louange : Les quatre évangélistes mentionnent la citation du Psaume 118, 25-26. C'était le dernier psaume du **Hallel**⁶. A la fête des Tabernacles, ce chant revêtait une grande magnificence. Durant le chant de certains versets, on agitait le **lulab** (bouquet de palmes et de branches de saule, cf. Lv 23, 40).

Chez Luc cette acclamation rappelle fortement celle de 2, 13-14.

Lc 2, 13-14 ,	13-14	Lc	19,	Lc 19, 37-38
Une foule de l'armée céleste...				Tout le monde des disciples...
Gloire à Dieu au plus haut				Paix dans le ciel
des cieux et paix sur la terre				et gloire au plus haut des cieux.
aux hommes de sa bienveillance.				

Béni soit... La bénédiction de Dieu crée et vivifie. L'envoyé de Dieu s'offre à la louange comme la bénédiction en acte, comme la faveur de Dieu visible parmi les disciples. Le cri est d'admiration et de reconnaissance devant un tel être. Il est à son comble devant l'Envoyé par excellence⁷.

Le **Roi**. Saint Luc est seul à mentionner ce terme ici. Il ne faut séparer cette appellation ni de la royauté de David ni de l'idée de Messie.

Dans le ciel paix et gloire dans les hauteurs. Cette belle formule à deux membres strictement parallèles veut sans doute souligner que le ciel est le lieu véritable de cette liturgie. A l'Incarnation, la présence des anges indiquait déjà cette compénétration du ciel et de la terre. De plus paix et gloire se répondent et s'éclairent. La paix nous renvoie à ce déferlement de biens qui doit marquer l'ère messianique, alors que la gloire nous assure que ces biens honorent la sainteté de Dieu en publiant ses merveilles.

vv. 39-40. L'opposition qui s'était manifestée à Nazareth déjà (4, 28-29) et qui va bientôt inventer la croix s'affirme. Jésus leur répond dans un

⁶ *Hallel* : groupe de psaumes (115-118) par lesquels on louait Dieu à certaines solennités, fêtes ou pèlerinages (Pâques, Pentecôte, les huit jours de la fête des Tabernacles, Dédicace).

⁷ De plus, l'expression « celui qui vient » revêtait peut-être un sens messianique. Cf. A. Paul, op. cit. p. 84.

langage proche de celui des rabbins.⁸ Si les hommes par durcissement coupable refusent de lire les signes des temps (cf. 12, 54), les éléments de la nature eux-mêmes interviendront.

Conclusion

Ce texte nous livre bien la conception lucanienne du mystère pascal. C'est une voie messianique et royale, l'entrée vers la gloire. Avec le Roi s'approchent le royaume et la paix. Face à cette royauté de douceur et de pauvreté, les acclamations résonnent comme autant de signes de conversion. Le peuple des chrétiens est en train de naître.

III. APPROPRIATION

Une anticipation de génie

Ce récit de l'entrée à Jérusalem a concentré en un point de l'espace et du temps la totalité de l'histoire du salut. Le **passé** des bienfaits y est convoqué en mémorial (tous les miracles qu'ils avaient vus), **l'avenir** d'une Royauté de gloire habite déjà la communauté des disciples et sa louange, alors que l'exubérance de leur **adhésion présente** célèbre le Seigneur.

N'aurions-nous pas, en théologie lucanienne, la **parabole vécue** de toute vraie célébration liturgique ? La relire et la méditer, en scruter tous les aspects pourraient jeter une lumière (parfois crue) sur nos actes liturgiques.

Une lumière pour notre liturgie

Voici, à suivre les enseignements d'un tel texte, quelques lumières qui se dégagent :

— pas de liturgie sans **Présence**. Celle du Père et de son dessein, celle de Jésus-Christ, celui qui vient, celle de l'Esprit-Saint. La liturgie est une suivante et une servante. Elle ne peut que suivre la foi en la Présence,

⁸ Ainsi dans le Talmud : « Peut-être diras-tu : qui témoignera contre moi ? Les pierres et les assises de la maison d'un homme témoigneront contre lui. » (A propos de Nb 2,11.)

elle ne saurait la précéder. Elle est au service de la foi. Il ne saurait y avoir de liturgie (chrétienne) avant la proclamation du kérygme. Que peut alors devenir la célébration liturgique d'une communauté dont la foi n'est pas vivante, la connaissance de Dieu et de sa volonté à peine consciente, le dynamisme missionnaire inexistant ?

— la liturgie a partie liée avec **l'histoire du salut**. Notre texte en est un lumineux exemple. Elle habite le ciel et célèbre la paix avec un être nouveau. D'où son **caractère festif**. C'est la joie qui doit l'animer, l'exubérance et la gratuité. Elle est déjà pour un moment ce qui ne passera pas. Pas de vraie liturgie sans la lumière de l'Ascension, sans une mise entre parenthèses (oh combien provisoire !) de la terre et de son péché. Pas de liturgie sans la conscience de ce « déjà », sans cette percée vers le ciel qui n'est en rien une évasion.

Mais si la liturgie se nourrit de lyrisme et de joie, méfions-nous alors de nos gémissments, de nos prières moralisantes, de nos homélies agressives, de nos volontarismes. En liturgie, nous **célébrons** et **supplions**, nous ne catéchisons pas.

— Cette joie veut être **contagieuse**. Elle veut investir le monde entier. C'est pourquoi elle est suppliante (mais la supplication naît de la conscience des faveurs qui nous sont faites) et source de témoignage. L'annonce de l'évangile en devient plus urgente encore.

— Selon notre texte, la liturgie est **sans** ténèbres. Pour un instant la souffrance et la mort sont englouties dans la victoire. Sans doute il faudra parfois beaucoup d'ascèse pour nous hisser, alors que nous sentons encore nos êtres divisés, jusqu'à l'exultation du Seigneur.

— Le point de départ de la liturgie présentée par Luc consistait dans les signes accomplis par Jésus. Quelle base plus large pour notre liturgie d'après la Pentecôte ! C'est tout le « voyage » de Jésus, sous le signe de la Résurrection, c'est tout le « voyage » sacrificiel du peuple de Dieu que nous concentrons dans nos eucharisties. C'est pourquoi notre liturgie doit devenir le lieu où nous laissons nos cœurs se dilater à la mesure du don de Dieu.

Théologie 7 :

Prière

1. C'est un des thèmes privilégiés de la théologie de Luc. Le vocabulaire le prouve déjà : on rencontre trente-cinq fois le verbe « prier » (proseuchesthai) dans son œuvre (dix-neuf fois dans l'évangile ; seize fois dans les Actes). Très souvent il l'utilise sans parallèle chez les autres synoptiques (1, 10 ; 3, 23 ; 5, 16 ; 6, 12 ; 9, 18 ; 11, 1 ; **18, 1.10.11**).

On pourrait y ajouter le verbe « prier » = deisthai (huit fois).

2. Jésus prie

Jésus prie à **tous les instants capitaux de sa vie** : il prie au baptême, 3, 21 ; et après la journée des miracles, 5, 15-16 ; il prie avant de choisir les douze, 6, 12 ; avant la confession de foi de Pierre, 9, 18 ; à la transfiguration, 9, 28.29 ; après la mission des septante-deux, 10, 17-21 ; avant de leur enseigner le « Notre Père », 11, 1 ; durant son agonie, 22, 39-46 ; durant sa crucifixion, 23, 34-46. Deux seulement de ces prières sont mentionnées par les autres synoptiques (10, 17-21 = Mt 11, 25-27 et celle de l'agonie qui nous est transmise par tous les synoptiques).

Il prie le Père, seul, à l'écart, sur la montagne, durant la nuit. Sa prière est en profond contraste avec celle des scribes (20, 46-47).

3. Les disciples doivent prier

Luc est seul à nous livrer les deux paraboles sur la prière (11, 5 ; 18, 1-8). Il est seul à nous transmettre la prière dans le Temple du Pharisien et du Publicain (18, 9-14).

Ses disciples doivent prier pour leurs persécuteurs, 6, 28 ; pour résister aux tentations, 22, 40.46. Du reste, ils doivent prier en tout temps, 21, 36.

4. Théologie de la prière

La prière est toujours communion au dessein du Père.

Chez Jésus : on devine une insondable complicité entre Jésus et le Père. Il communité dans l'exultation à la réussite du dessein du Père par la mission des septante-deux (10, 17-21). La prière **ouvre les actes de Jésus au Père**. Ainsi on devine que les actes qui suivent la prière de Jésus (en pratique tous ses actes) sont à la fois les siens et ceux du Père. C'est, par exemple, Jésus et son Père qui choisissent les disciples (6, 12), etc.

La prière **hisse et maintient la volonté de Jésus au niveau de celle du Père**. Celle de l'agonie est exemplaire à cet égard (22, 39-46).

Chez le chrétien : comme celle de Jésus, la prière du chrétien se fera dans l'Esprit et elle demandera l'Esprit (11, 13). Elle imitera celle du Christ. Elle sera également de louange devant les merveilles de Dieu et surtout de demande afin d'épouser en vérité le dessein de salut du Père.

La Nuée et la Femme

1. INTRODUCTION

La lecture des sept textes qui précèdent nous a préparés à la méditation de cette page exceptionnelle : celle de **l'annonce faite à Marie**. Il fallait être initiés aux procédés de Luc pour en percevoir les richesses. Avant la lecture du texte, précisons quelques points préalables.

L'origine du récit. Il est évident que Luc disposait de sources traditionnelles. Mais d'autre part, le vocabulaire et la théologie en témoignent, il les a certainement profondément retravaillées.¹ C'est pourquoi bien des questions demeurent sans réponse. Luc disposait-il de sources écrites ou orales ? de qui les tenait-il ? quelle en était la langue ?

La situation du récit dans l'œuvre de Luc. Nous en avons parlé dans notre introduction. Parce que jusqu'à la période de prédication de Jésus nous sommes encore dans ce temps ambigu, entre l'ancienne et la nouvelle alliance, saint Luc a établi un parallélisme permanent entre Jean-Baptiste et Jésus, entre les deux annonces de naissance en particulier. Sa visée est double : il veut ainsi exprimer la continuité entre le temps de l'attente et celui de l'accomplissement ; mais il veut surtout souligner la radicale nouveauté qui apparaît avec Jésus, son incomparable grandeur². Ce parallèle voulu apparaîtra mieux si l'on compare les points suivants :

la présentation semblable des deux parents des enfants prédestinés, vv. 5 // 27 ;

l'apparition qui trouble, vv. 12-13 // 29-30 ;

¹ A. George, op. cit. p. 166. L'auteur a relevé les caractéristiques lucaniennes de ces chapitres.

² A. George, op. cit., a bien montré la portée de ce parallèle entre Jean-Baptiste et Jésus en Lc 1-2.

Zacharie et Marie réagissent par une question, vv. 18 // 34 ;
un signe leur est donné à tous les deux, vv. 20 // 36.

Il serait également possible de mettre en parallèle toutes les rencontres de vocabulaire entre les deux annonces.

Le genre littéraire du récit

Le P. Grelot pose excellemment le problème : « Les évangiles de Luc et de Matthieu nous offrent deux récits dont la forme littéraire reproduit un modèle bien attesté dans l'Ancien Testament : **l'annonce de naissance**. On peut rappeler à ce sujet, dans la Genèse, l'annonce de la naissance d'Isaac (Gn 17, 15-19 P ; 18, 9-15 J), dans le livre des Juges, l'annonce de la naissance de Samson (Jg 13, 3-7). La phraséologie employée de part et d'autre se retrouve dans le livre d'Isaïe, où l'oracle relatif à la **'Almah** qui enfante en est tissé (Is 7, 14). Rien d'étonnant à cela, car il n'y a pas trente-six manières de « mettre en forme » une annonce de naissance. On y trouve nécessairement une succession d'allusions aux phases de l'enfantement : la mère concevra, elle enfantera, on donnera un nom à l'enfant. La fécondité étant de toute façon comprise comme un don de Dieu, les circonstances de la conception et de la naissance peuvent souligner son caractère de grâce, par exemple si l'enfant naît d'une femme stérile (Samson) ou avancée en âge (Isaac). Peu importe ici de savoir dans quelle mesure le récit ainsi construit évoque une **réalité historique** certaine. C'est sa **structure littéraire** qu'il faut considérer en premier lieu. »³

Nous n'avons pas à nous étonner de rencontrer les points de comparaison suivants :

- a) L'apparition : Gn 17, 1 et 18, 1 ; Ex 3, 2-6 ; Jg 6, 12 ; Jg 13, 3,9 ; Lc 1, 11.26.
- b) Le trouble du bénéficiaire : Gn 17, 3 et 18, 2 ; Ex 3, 6 ; Jg 6, 22-24 ; Jg 13, 20-22 ; Lc 1, 12-13 ; 29-30.
- c) Le message divin : Gn 17, 4-16 et 18, 10 ; Ex 3, 7-10 ; Jg 6, 14 ; Jg 13, 3-7.13 ; Lc 1, 30-33.
- d) L'objection du bénéficiaire: Gn 17, 17 ; 18, 10-12 ; Ex 3, 11.13 ; 4, 1.10.13 ; Jg 6, 15 ; Lc 1, 18.34.
- e) Le signe : Gn 17, 19-21 et 18, 13-14 ; Ex 3, 12 et 4, 2-9.17 ; Jg 6, 16-21 ; Jg 13, 20 ; Lc 1, 20.36.

³ P. Grelot, La naissance d'Isaac et celle de Jésus, NRT 104 (1972) 462-463.

L'intention générale

Il est bon de le préciser dès le départ : l'intention de Luc n'est pas mariologique mais messianique et christologique. Il veut nous fournir en un tableau hautement théologique **le sens de l'avènement messianique**. La vocation de Marie, faveur insigne, ne sera mise en lumière qu'en relation à l'enfant, Fils de Dieu, Messie de David, Sauveur. La lecture le prouvera. Mais il faut d'abord nous arrêter à la coloration littéraire de cette péricope. Elle est bien plus importante que le genre littéraire proprement dit.

Un midrash chrétien⁴

Saint Luc utilise largement l'Ancien Testament. Surtout dans les récits de l'enfance. Il s'inscrit ainsi dans une longue et complexe tradition, celle de l'interprétation des Ecritures. Donnons ici les seules précisions qui nous paraissent indispensables⁵ :

a) **Scruter la Loi** (la Torah, c'est-à-dire les cinq premiers livres de la Bible) est chose essentielle pour le judaïsme d'après l'Exil. C'est même devenu l'équivalent des sacrifices. Les moines de Qumrân en faisaient une obligation grave. Chaque groupe de dix moines devait déléguer à cette tâche un des leurs, nuit et jour. C'est que la Loi représente la **Révélation totale**, qu'elle énonce la volonté de Dieu, ses secrets aussi bien sur la création matérielle que sur l'homme, sur le passé et le présent, ses directives morales concernant tout acte à poser. Tout est illuminé par la Loi. Les Prophètes et les Sages n'y ont rien ajouté, ils l'ont commentée pour leur temps.

b) Un événement nouveau n'est compris par l'homme qu'une fois formulé. Sans **corps verbal** il n'existe pas pour l'homme. Pour l'homme de l'Ancien Testament, cette formulation, ce corps verbal qui saisit et interprète un événement ne saurait s'enraciner ailleurs que dans les Ecritures et surtout dans la Loi. Sans cela la formulation serait « hérétique » au sens absolu du terme. Elle serait intolérable au croyant, ayant méprisé la seule source de lumière.

⁴ Nous regrettons la façon négative et somme toute assez sommaire avec laquelle A. Feuillet a abordé cette question du *midrash* dans son livre récent. Voir : bibliographie.

⁵ Ceux qui veulent plus de renseignements pourront lire les excellentes études du P. R. le Déaut, en particulier son article : A propos d'une définition du *midrash*, Bib 50(1969) 395-413.

c) Le **midrash** consistera donc essentiellement à scruter les Ecritures pour comprendre le **présent**, pour le formuler, le juger, lui attribuer sa signification dans l'histoire du peuple élu, pour l'orienter selon la pente voulue par Dieu.

d) L'Incarnation fut **l'événement nouveau** par excellence. Luc en a conscience : cet événement ne saurait être saisi ni exprimé autrement qu'en continuité et accomplissement des prophéties (24, 44). Mais c'est alors qu'intervient un renversement radical : les faits, paroles et enseignements de Jésus ne se servent plus seulement de l'Ancien Testament pour atteindre leur formulation évangélique, mais surtout c'est le Christ lui-même (toute son histoire) qui permet de scruter les richesses de l'Ecriture. C'est ce double rapport (de l'Ecriture au Christ, du Christ à l'Ecriture) qui constitue l'originalité de ce que nous nommons le **midrash chrétien**. Un événement du présent (de la vie du Christ ou de la vie de l'Eglise) trouve sa formulation adéquate grâce à la méditation des anciennes Ecritures d'une part, grâce à la contemplation du Seigneur exalté d'autre part.

e) L'annonciation en fournit un bel exemple. Saint Luc, pour nous livrer le sens de cet événement exceptionnel qu'est l'Incarnation, parle en continuité avec l'Ancien Testament et les prophéties qui s'y accomplissent, mais surtout il parle éclairé par la connaissance qu'il possède de tout ce qui va advenir à l'Enfant jusqu'à l'Ascension inclusivement. C'est donc bien d'un événement historique qu'il s'agit, mais d'un événement transmis avec son épaisseur théologique. Il importe donc de ne pas se laisser obséder par des questions soulevées à partir d'une conception positiviste de l'histoire. Nous avons plus et moins qu'un constat photographique.

II. LECTURE

Le déroulement du texte ne posant pas de problème, nous pouvons le suivre pas à pas.

vv. 26 et 27. L'introduction au dialogue est concise et riche. L'événement a **une date** : « le sixième mois ». Cette date convient à la vision qu'a Luc de l'histoire. La venue du Messie se situe par rapport au dernier des Prophètes de l'attente : Jean-Baptiste. Ce qui lui permet de souligner et la continuité et le dépassement.

Le lieu : Nazareth (cf. Mt 2, 33). C'est une petite bourgade dans une région méprisée, la population y étant très mélangée, donc incapable

de satisfaire aux prescriptions de la Loi (en matière alimentaire, par exemple).⁶

L'envoyé : Gabriel. L'initiative de l'envoi revient à Dieu. Gabriel, l'ange qui annonça (1, 19) la naissance de Jean-Baptiste, est connu par les visions du livre de Daniel (8, 15 ; 9, 21). Le second de ces textes est particulièrement instructif. Gabriel y apparaît à l'heure de l'oblation du soir pour ouvrir l'intelligence de Daniel à la compréhension de la prophétie des septante semaines. De plus, dans les écrits rabbiniques, Gabriel tenait une place considérable. Il y était présenté comme le Prince du feu, celui qui gardait l'entrée du Paradis terrestre. S'il est envoyé ici, c'est qu'il faut comprendre que la fin des temps est là, que la prophétie de Daniel va s'accomplir.

A une vierge⁷. Les fiançailles pouvaient se situer vers l'âge de douze ans à douze ans et demi. La fiancée était souvent choisie dans la parenté. C'était une coutume particulièrement respectée chez les prêtres. Même si les fiançailles correspondent à ce que nous nommons mariage (ainsi la fiancée s'appelle épouse, elle peut devenir veuve, elle peut être renvoyée par un acte de divorce), elles ne comportent pas généralement de relations charnelles. La cérémonie du mariage proprement dit a lieu en général une année après les fiançailles.

Si la virginité est ici soulignée, c'est bien pour préparer la suite du récit.

Marie. La signification du nom est très discutée. La meilleure traduction est peut-être : « l'élue, la princesse ».

Joseph. Le fiancé appartient à la maison de David. Ce trait également prépare la suite (v. 32). Marie était-elle aussi de la maison de David ? Cela est tout à fait possible sans que ce soit explicitement affirmé.

v. 28. L'ange dit : **khaire**, littéralement « réjouis-toi ». Que penser de ce terme ?

a) Il est utilisé par les Grecs comme simple salutation. Le Nouveau Testament connaît cet usage (Mc 15, 18 ; Mt 27, 29 ; Jn 19, 3). Qu'il y ait ici l'idée d'une salutation, cela paraît certain (cf. v. 29).

b) Mais le Nouveau Testament et Luc en particulier connaissent la salutation sémitique « **shalôm** » - paix. Nous l'avons déjà rencontrée en 10, 5. Luc l'utilise aussi en 24, 36. C'est bien pourquoi, si ici, où la langue est

⁶ En 1 M 5, 15, on parle de la « Galilée des étrangers ». Cf. également : « Le Christ pourrait-il venir de la Galilée ? », Jn 7, 41.

⁷ La note de la TOB évite à peine la contradiction. Elle refuse le terme de « vierge » dans la traduction pour affirmer ensuite « qu'en signalant d'emblée la virginité de Marie, Luc veut éviter toute équivoque sur son mariage ».

si sémitisante, il n'utilise pas « paix » mais « réjouis-toi », il doit avoir une intention précise.

c) **Khairé** introduit effectivement, dans la traduction grecque de l'Ancien Testament, des annonces messianiques qui inspirent visiblement notre passage. Voici les passages essentiels :

*« Réjouis-toi (khairé), fille de Sion !
Pousse une clameur d'allégresse, Israël
Exulte, triomphe de tout ton cœur, fille de Jérusalem !
Yahwéh a levé la sentence qui pesait sur toi ;
il a détourné ton ennemi.
Yahwéh est roi d'Israël au milieu de toi,
tu n'as plus de malheur à craindre »* So 3, 14-17.

De même le prophète Joël déclare :

*« Ne crains point, ô terre, réjouis-toi (khairé)
car Yahwéh a fait des merveilles.
Fils de Sion, réjouissez-vous,
tressaillez d'allégresse en Yahwéh votre Dieu »...* Jo 2, 21-27.

Citons encore le prophète Zacharie :

*« Réjouis-toi (khairé) vivement, fille de Sion !
Exulte, fille de Jérusalem !
Voici venir ton roi, juste et sauveur »...* Za 9, 9-10.⁸

Dans la perspective du **midrash**, il n'est pas étonnant que de tels textes aient fourni le matériel verbal pour exprimer la « visite » promise et la venue du Messie.

Comblée de grâce. Ce participe est en quelque sorte appliqué à Marie comme un nom propre. Il insiste sur **un état présent de faveur** devant Dieu résultant d'une élection antérieure qui s'y manifeste.

Il ne faut probablement pas comprendre ici la « grâce » dans le sens grec d'éclat, de beauté, de charme, mais dans celui, plus sémitique, de **faveur**, de **bienveillance** que Dieu accorde à celui qui est choisi pour une mission particulière. Le terme est souvent utilisé dans le vocabulaire de l'alliance. C'est toujours une faveur gratuite, pour un serviteur, que d'être choisi en vue de collaborer à l'œuvre de Dieu. Etre élue, comme femme, pour enfanter le Messie, Fils de Dieu, voilà la faveur suprême.

⁸ Lire sur cette question les études de Lyonnet, Laurentin, etc.

Le Seigneur est avec toi. Formule fréquente dans l'Ancien Testament. Elle s'applique soit au peuple élu tout entier, soit à des serviteurs placés dans une mission particulièrement difficile. La formule vient apaiser les craintes humaines en promettant la présence efficace de Dieu. A mission exceptionnelle répond une présence exceptionnelle de la puissance de Dieu. Faut-il y voir une allusion à la prophétie de l'Emmanuel = Dieu avec nous ? Certains le pensent en référence à Is 7.

v. 29. Le trouble de Marie est significatif. Il n'est pas, comme chez Pierre, le malaise du pécheur devant la sainteté. Il naît cependant de la disparité ressentie entre la pauvreté humaine et l'ampleur de la mission qui s'annonce : l'accomplissement messianique tant attendu. Littérairement parlant, ce verset assure une charnière entre le verset 28 et les versets 30 et 31 qui reprennent en les précisant, les éléments de la salutation angélique.

vv. 30-31. Le parallélisme avec le verset 28 est évident :

Réjouis-toi = sois sans crainte ;

comblée de grâce = tu as trouvé grâce ;

le Seigneur est avec toi = tu concevras et enfanteras...

Ne crains pas (cf. commentaire de 5, 10). Cette formule, fréquente dans les oracles de salut, apporte à Marie confiance, joie, assurance.

Tu as trouvé grâce est encore une formule stéréotypée. (Cf. Gn 6, 8 ; 18, 3.)

v. 31. Trois textes de l'Ancien Testament ont fourni les matériaux de ce verset :

Gn 16, 11 pour la naissance d'Ismaël : « Voici que tu es enceinte et tu enfanteras un fils, et tu l'appelleras du nom d'Ismaël » ;

Jg 13, 5-7 pour la naissance de Samson ;

Is 7, 14 ou la célèbre annonce messianique.

Le nom de l'enfant, Jésus, c'est-à-dire **Dieu sauve**, n'est pas éloigné de sens de celui de l'Emmanuel.

vv. 32-33. Ces deux versets vont donner un commentaire au verset 31. L'épithète de « grand », employée absolument, a déjà un sens prégnant. Elle renvoie souvent aux grandes œuvres de Dieu. L'appellation « Fils du Très-Haut » ne doit pas forcément être comprise comme désignant la filiation divine (cf. par exemple 6, 35). Elle n'en désigne pas moins quelqu'un qui jouit de l'intimité avec Dieu. La fin du verset 32 nous indique que l'expression « Fils du Très-Haut » doit être comprise à la lumière de la prophétie de Natan (2 S 7). L'identité messianique de l'enfant

ne fait alors plus de doute. Jésus accomplit en lui la promesse célèbre faite à David en ce moment solennel où la longue marche de la libération (d'Égypte en Terre promise) est magnifiquement achevée. Pour comprendre en profondeur ces versets qui font également allusion à la promesse d'Isaïe 9, 5-6, il faut les lire en relation avec Ac 2, 29-36. C'est l'Ascension du Christ que saint Luc contemple déjà dès l'annonce à Marie.

v. 34. « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme »⁹. Que d'explications ont été proposées pour ce verset !

La solution qui consiste à traduire par « puisqu'alors je ne dois pas connaître d'homme » est intéressante. Marie comprendrait que l'ange lui annonce la naissance du Messie, en conformité avec la prophétie d'Isaïe (Is 7), et elle s'étonne : comment cela va-t-il se faire pour elle qui est fiancée et destinée à avoir des relations sexuelles avec Joseph ? Les bases de cette opinion sont cependant assez ténues.

Ceux qui reconnaissent en Marie un propos de virginité n'émettent pas une solution impossible. Nous savons que le célibat était accepté pour certains moines de Qumrân. Marie a pu renoncer à toute maternité, par idéal de pauvreté spirituelle, mimant par élection et choix personnel la stérilité involontaire de tant d'autres en qui a éclaté la puissance de Dieu (Sara en Gn 15 ; Rebecca en Gn 25, 21 ; Rachel en Gn 30, 22 ; la mère de Samson, Jg 13, 2 ; la mère de Samuel, 1 S 1 et 2 ; etc.).

Mais ces solutions insistent trop, nous semble-t-il, sur Marie et sa psychologie. Si par contre on admet que pour saint Luc les affirmations capitales sont contenues dans les versets 31-33 qui annoncent **la naissance du Messie sauveur** et dans le verset 35 qui précise le **comment de cette naissance de l'enfant saint, Fils de Dieu** (enfanté par une vierge-mère), la question du verset 34 devient nécessaire comme moyen littéraire de préparation, mais elle perd de son importance prise en elle-même. La question de Marie suit ce qui était déjà dit au verset 27 (à une vierge) et prépare ce qui va être affirmé au verset 35. Marie était vierge, lors de la conception. Elle demeure la Vierge-Mère.

v. 35 C'est le verset essentiel qui récapitule et complète les versets 31-33. La structure en est très sémitisante, en parallélisme parfait.

Les éléments se répondent : Esprit-Saint // Puissance du Très-Haut ; surviendra // couvrira de son ombre (en grec les deux verbes commençant par **epi**) ; toi // toi.

⁹ Il vaut mieux ne pas édulcorer la traduction comme le fait la TOB, ou la récente traduction liturgique.

L'Esprit-Saint, don et puissance du Père, intervient de façon privilégiée pour l'œuvre capitale de l'Incarnation (Théologie 2 : Esprit-Saint, p. 158). Cet Esprit **sur-viendra** comme en Ac 1, 8 (« le Saint-Esprit survenant sur vous, vous recevrez de la puissance »). Avec efficacité et protection. Ici encore nous sommes proches de la langue de l'Ancien Testament. Tant de fois l'Esprit fait irruption, s'empare de, repose sur... (Nb 11, 25 ; Is 63, 23 ; Ag 2, 5 ; Ez 36, 25-28...).

« **te prendra sous son ombre** ». Le verbe utilisé ici (episkiasei) a retenu l'attention. Il a fait immédiatement penser à plusieurs passages de l'Ancien Testament : « La Nuée couvrit de son ombre le Tabernacle et la gloire de Yahwéh remplit la Demeure » (Ex 40, 35 ; « Le camp restait fixé aussi longtemps que la Nuée reposait sur la Demeure... Aussi longtemps que la Nuée reposait sur la Demeure, les enfants d'Israël restaient campés sur place » (Nb 9, 18.22).

Il semble que ces rapprochements soient légitimes. La constellation des thèmes utilisés nous pousse à les admettre (Esprit-Saint, puissance, nuée, enfant saint...). Le verset en prend alors un relief tout particulier. Tout dans l'Ancien Testament convergait vers la Présence de Yahwéh, au cœur du Temple. Maintenant, par l'Esprit-Saint, Marie devient le Saint des Saints, le tabernacle de la **Schekinah** (de la Présence suprême). **L'ancienne économie prend fin ; une nouvelle alliance s'instaure.**

C'est pourquoi il faut prendre l'épithète de « saint » et l'appellation de **Fils de Dieu** au sens le plus fort. Le Tout Autre est parmi nous, le Fils du Père devient chair.

v. 36. Ce verset forme inclusion avec le verset 26 (le sixième mois). On entre dans la conclusion du récit. Le don d'un signe appartenait du reste au schéma traditionnel des annonces de naissance.

v. 37. La parole de Dieu est efficace. Cf. 18, 27 et Gn 18, 14.

v. 38. Littérairement le verset forme une bonne conclusion. L'acte de foi et l'obéissance de Marie sont explicitement mentionnés. Nous ne croyons pas cependant qu'il faille dramatiser la scène et parler d'un consentement sollicité et attendu.

Conclusion de lecture

Ce récit théologique éclaire toute l'œuvre de Luc, mais ne se comprend qu'à la lumière de toute sa doctrine. L'arc ouvert ici se ferme à l'Ascension. Ce texte nous parle du Christ et pourtant jamais on n'a si bien parlé de Marie, la servante. Une théologie de l'histoire du salut et la christologie n'auront jamais fini de scruter une telle page.

III. APPROPRIATION

Dieu-avec-nous, pour notre salut

Devant cet éclatement de l'accomplissement, devant ce Don du Père parmi nous, nous ne pouvons **qu'offrir tout notre être à la dilatation du mystère** de cette présence.

Un peu comme Marie, nous sommes invités à repasser dans nos cœurs les merveilles de Dieu pour les célébrer.

Participer à l'attente pour mieux saisir la nouveauté

Il faut probablement que nous revivions par le souvenir, que nous fassions mémoire de l'attente qui fut celle d'Israël, afin de mieux pressentir de quelle victoire Dieu nous comble en son Fils. Il faut que nous percevions l'étonnante continuité du plan de Dieu qui réalise enfin la promesse accordée à Abraham (Gn 22) et ensuite sans cesse renouvelée, réaccordée, par delà les infidélités du peuple élu, à travers la loi du temps et de l'épreuve. Dieu, accordant à ses enfants des préfigurations multiples et variées de celui qui serait réellement leur Sauveur, renouvelant pour eux des libérations successives (l'Égypte, l'exil, le Kippur) afin d'entretenir le désir du Libérateur parfait, promettant une alliance définitive et nouvelle, perpétuelle et totale, sacrant des rois dont le visage ferait rêver d'un Messie, appelant des prophètes à la parole anticipatrice, autant d'actions prophétiques du Messie... Enfin « en ces temps qui sont les derniers, après avoir parlé à nos pères de bien des manières, Dieu nous a parlé en son Fils... » (He 1, 1-2).

Tout ce qui était imparfait, temporel, momentané, en germe, tout ce qui était marqué d'obscurité, d'incomplétude, de péché, tout cela est désormais balayé par une immense « **VICTOIRE** », Jésus-Sauveur nous est donné. Le temps de l'attente est clos, celui des alliances répétées parce que non respectées, est supplanté par l'aujourd'hui définitif de la libération. Nous sommes dans l'alliance nouvelle et éternelle, tout a été acquis par Jésus.

Ce parcours de l'histoire de notre salut est à refaire souvent. Joué une fois pour toutes en Jésus, il doit nous combler de joie et d'espérance. La libération est **acquise**, elle nous est **offerte**, il nous faut **l'accueillir**.

L'accueillir pourrait bien signifier : laisser Dieu nous sauver, laisser Dieu actualiser en nous la victoire de son Fils, se prêter à son jeu créateur, entrer avec admiration dans son plan de vie.

Célébrer « Dieu-avec-nous »

Cette présence de Dieu, qu'Israël célébrait au temple et que Marie porte en elle dès l'annonciation, le Père nous l'offre aujourd'hui dans la fragile tendresse de l'eucharistie, sacrifice et mémorial par excellence de l'alliance nouvelle. Lorsqu'il nous donne à manger le Corps et à boire le Sang de son Fils, c'est bien pour que cette habitation de Jésus en Marie se poursuive mystérieusement en chacun de nous, pour qu'en nos cœurs s'incarne réellement le Verbe. Le repas est premier. Il va sans dire que Jésus se livre à nous pour que nous le consommions, mais aussi — et l'Eglise l'a bien compris qui entoure de vénération les restes du banquet eucharistique — pour que nous puissions sans cesse célébrer sa Présence parmi nous. Il y a derrière la déconcertante apparence du pain consacré tout l'être de Jésus, **offert à notre adoration**, à notre action de grâce. (C'est pourquoi, pendant notre session, nous avons fait suivre la lecture de l'annonciation d'une heure d'adoration silencieuse remplaçant l'appropriation habituelle.)

Il faut que dans notre époque à forte tendance sécularisante et aux mœurs utilitaires, nous revenions à la **contemplation aimante de l'eucharistie**. Que nous réapprenions à célébrer Jésus non seulement dans le service fraternel, mais aussi dans la **gratuité** d'un être-devant-lui, simplement pour nous offrir, pour le laisser disposer de nous, pour accueillir sa vie en nous et louer à travers lui le Père qui nous l'a donné et l'Esprit qui nous le fait désirer. Il faut, si nous voulons le prendre au sérieux, que le dessein de Dieu imprègne tout notre être, il faut qu'il soit contemplé en Jésus si nous prétendons l'imiter. Il n'y a pas une dimension de la théologie lucanienne qui ne demande d'abord que nous nous hissions aux vues de Dieu si nous voulons la vivre, qu'il s'agisse de la célébration de Jésus comme Seigneur, de l'accueil de l'Esprit comme don du Père, ou de la mission qui nous est confiée. Les dominantes de l'existence chrétienne telles que Luc les conçoit — joie, prière, pauvreté et renoncement — ne peuvent naître que de l'adhésion foncière au dessein même de Dieu. Elles supposent que l'homme entre dans la grande exultation de Jésus, devant le plan de bienveillance de son Père, et qu'avec toute l'Eglise il soit capable de célébrer les merveilles de Dieu, comme Marie qui exalte l'accomplissement qui s'opère.

Luc aime insister sur l'aujourd'hui du salut. En ce sens, il ne fait qu'ouvrir la voie à la louange qui, elle, relit toujours comme actuelle et personnelle les merveilles de Dieu. Il libère l'action de grâce.

Pauvreté — Renoncement

Les affirmations de Luc concernant la pauvreté et le renoncement sont si radicales, que, parfois, elles ont été mal comprises. Écoutons-les avant de chercher à les comprendre dans la perspective théologique propre à Luc.

1. Affirmations radicales

- a) **Bienheureux les pauvres** (6, 20). Comme le P. Dupont l'a bien montré dans son magistral ouvrage sur les Béatitudes (cf. Bibliographie), il ne s'agit pas, avec saint Luc, de nous réfugier trop rapidement vers un univers spirituel. La pauvreté dont il s'agit est bien celle dont souffre celui qui est dénué des moyens d'existence, **celui qui manque du nécessaire**.

Cette situation de misère n'est jamais exaltée pour elle-même. Pour Luc, elle doit disparaître, parce qu'elle est un mal.

Saint Luc s'attarde à nous en décrire les manifestations les plus évidentes. C'est la faim (6, 21 ; 16, 21), la souffrance, ce sont les ulcères qui remplacent les habits somptueux (16, 20). Le pauvre Lazare ou le fils prodigue au terme de sa déchéance en sont d'irrécusables illustrations.

Ce sont pourtant eux que Jésus déclare bienheureux. L'Évangile leur est destiné (4, 18 ; 7, 22). Non qu'ils doivent entrer dès aujourd'hui dans la satiété (ce qui était peut-être le sens originel de la béatitude), mais parce qu'au terme de leur pénible persévérance ils recevront consolation. Pourquoi donc sont-ils heureux ?

b) **Malheur à vous les riches** (6, 24). Symétriquement aux béatitudes, Luc a évoqué (et il est seul à le faire) des situations de malheur, **des personnes à plaindre**. Ici les riches sont en première place. Et le reste de l'évangile de Luc multiplie les explications, afin que l'affirmation soit prise au sérieux. Rappelons quelques textes.

Luc est seul à connaître la parabole si suggestive du **riche insensé** (12, 16-21). Voilà quelqu'un qui se trouve sans ressource devant la mort.

Le gérant avisé (16, 1-7), lui, a su prévoir la crise de son univers financier. Mais saint Luc en tire l'occasion de nous transmettre de dures paroles de Jésus concernant l'argent (16, 9.11.13).

Avec son tableau parabolique du **mauvais riche et du pauvre Lazare** (16, 19-31), Luc a voulu mimer jusqu'à la caricature, les situations opposées du riche et du pauvre (telles que « le sermon dans la plaine » les avaient évoquées, 6, 20 ; 6, 24) avec leur aboutissement de souffrance et de bonheur.

Il conservera, comme les autres synoptiques, l'exemple du **riche notable** (18, 18-23), mais en le radicalisant, sans oublier la parole terrible du chameau et de l'aiguille (18, 25).

De plus, pour bien montrer que riche et pauvre forment en tout un couple antithétique, il décrit les avantages que procure la richesse comme ce qui manque à l'indigent et ce vers quoi il aspire (15, 16 ; 16, 21) : une bonne table (12, 19 ; 16, 19 et déjà 8, 14) ; de brillantes réceptions, de somptueux vêtements (16, 19). Toujours une jouissance immédiate.

On dirait que pour saint Luc le jeu de balance est inexorable : ou bien l'on ne jouit pas maintenant et l'on jouira plus tard ; ou bien l'on possède maintenant et l'on sera sans consolation après la mort.

La question demeure donc : pourquoi « les riches sont-ils renvoyés les mains vides » (1, 53) ?

- c) **Vendez vos biens et donnez-les en aumône** (12, 33). Les situations évoquées (de richesse et de pauvreté) ne tolèrent pas de compromis. C'est pourquoi face aux richesses il nous transmet un enseignement si exigeant.

Il faut « donner congé » à tous ses biens, si l'on veut être disciple de Jésus (14, 33). C'est ce que les premiers apôtres ont fait : « laissant **tout** (c'est Luc qui ajoute « tout ») ils le suivirent » (5, 11). Le riche notable, c'est encore Luc qui radicalise, doit vendre « **tout** ce qu'il possède » (18, 22). C'est cela qu'a réalisé la pauvre femme : elle a mis dans le tronc du Temple « **tout** ce qu'elle avait pour vivre » (21, 4).

Luc ne limite pas ces exigences aux seuls biens matériels. **Le renoncement du disciple doit être absolu.** Il s'agit de se « renier » soi-même (9, 23). Le verbe utilisé est très fort (cf. 12, 9 ; 22, 57). Il est même demandé de « haïr » tout ce qui n'est pas le Christ (14, 26, où Luc a ajouté « sa femme »).

Toutes ces exigences ne révèlent **aucun mépris des biens terrestres.** Chacun doit en avoir, d'où l'insistance sur le devoir de **l'aumône** (3, 11 ; 6, 30 ; 11, 41 ; 12, 33-34 ; 14, 14 ; 18, 22 ; 19, 8). Ce partage qui permet à chacun de disposer du nécessaire est ce que Luc admire chez les premiers chrétiens (Ac 2, 42.46).

2. Pourquoi des affirmations si absolues ?

Plusieurs éléments de réponse ont déjà été livrés. Nous ne retenons ici que l'essentiel.

- a) L'homme est un être chez qui **tout est don**. Le reconnaître, c'est ratifier ce qu'il est. Concrètement, cela suppose chez lui **obéissance** (à un dessein d'amour) et **prière de demande** (cf. pp. 174-175).
- b) Luc est réaliste. Il sait qu'historiquement parlant rien n'est plus difficile à l'homme que de trouver son bonheur à recevoir. Ce fut le péché d'Adam et d'Eve que de **se soustraire au don par auto-suffisance**, cela demeure le péché du fils prodigue.
- c) Or, à cause du péché, les richesses immédiates portent en elles-mêmes les pires dangers. Leur évidence occulte le donateur. La satiété qu'elles procurent rend inutile la demande. La jouissance enferme et mime le salut comme s'il était déjà obtenu. Le souci de maintenir ce « paradis artificiel » capte l'attention : le Seigneur est oublié, les frères aussi.

Nous pourrions renverser cette liste de dangers et montrer que l'état de pauvreté (qui mime extérieurement ce que l'homme est essentiellement) prédispose à recevoir le don de Dieu. Le riche est en danger mortel de se croire sauvé, le pauvre aspire à autre chose.

- d) Car en définitive, ce qui compte, c'est la marche, la montée vers Jérusalem, vers la résurrection. Seuls les pauvres sont en situation de « sacrifice » : ils entrent comme invités du Banquet.

Témoins du Seigneur

I INTRODUCTION

Le chapitre 24 rapporte, immédiatement après le récit de la sépulture de Jésus, trois apparitions accordées :

- aux femmes (vv. 1-12) ;
- aux disciples d'Emmaüs (vv. 13-35) ;
- aux Onze (vv. 36-53).

Chacune d'elles est construite sur le même schéma : une manifestation — de deux hommes aux femmes, du Seigneur ressuscité aux disciples — et une explication des Ecritures.

Luc concentre ces trois apparitions, géographiquement, autour de Jérusalem, et, chronologiquement, sur une journée. Il ignore totalement dans sa relation des événements les apparitions de Galilée que mentionnent Matthieu (28, 7.16) et Marc (16, 7). Il concentre tout sur **la ville du salut** où tout doit s'accomplir et d'où partira la mission (24, 47 ; Ac 1, 8).

Les lectures précédentes nous ont familiarisés avec ces procédés de regroupement (cf. la 1^{re} et la 2^e étude)¹. De même, nous avons senti

¹ On peut regarder à titre d'exemple le groupement que fait Luc de la geste de Jean-Baptiste ; il concentre sa présentation et son emprisonnement (3, 1-20). Ainsi il marque que le temps de l'attente est clos et que celui de Jésus s'ouvre. De même, Luc supprime le voyage à Tyr et Sidon pour tout concentrer en Galilée et, surtout, rassemble dans sa grande incise de la montée vers Jérusalem (à partir de 9, 51) une multitude de faits et de paroles.

émerger la ville sainte comme un lieu théologique. Quant à la concentration en une journée des trois apparitions, elle frise l'in vraisemblance, mais ne gêne guère Luc qui veut unir dans une même vision théologique résurrection et ascension du Seigneur. Par contre dans le livre des Actes, plusieurs (13, 31) ou quarante jours (1, 3) séparent la sortie du tombeau de l'exaltation.

Pour rapporter ces apparitions, Luc recourt au vocabulaire des manifestations divines vétéro-testamentaires, tel que : « il est présent (v. 36), il se donne à voir (v. 34), il devint invisible (v. 31), il s'élève vers le ciel (v. 51) ».

Le passage que nous avons retenu rapporte la dernière de ces manifestations de Jésus ressuscité à ses disciples.

Il est artificiellement rattaché à ce qui précède par la formule : « comme ils parlaient ainsi », et comprend trois parties distinctes :

- l'apparition de Jésus aux Onze (vv. 36-43) ;
- le discours de mission (vv. 44-49) ;
- la scène d'adieu (vv. 50-53).

La première de ces parties est peu marquée par la plume de Luc. On ignore de quelle source il a disposé. Vraisemblablement d'une autre tradition que de celle qui est à l'origine de l'épisode précédent : l'apparition aux disciples d'Emmaüs. Par contre, les deuxième et troisième parties portent fortement l'empreinte lucanienne. La deuxième se présente comme la conclusion du troisième évangile, tandis que la troisième annonce résolument les Actes (1, 9-11).

II. LECTURE

Première partie : vv. 36-43

L'objectif de Luc dans cette partie consiste surtout à établir, de façon claire, l'identité existante entre le Jésus historique, que les disciples ont connu et avec lequel ils ont vécu, et le Ressuscité. Pour le faire, il insiste sur la corporéité de ce dernier (cf. aussi Jn 20, 20.27).

v. 36. En apparaissant aux disciples (qui sont-ils ? Probablement les Onze et leurs compagnons cités au v. 33), Jésus leur fait don de la paix. Bien plus que la transcription de la salutation juive, Jésus leur remet la grande paix messianique obtenue par la croix, en vue de la réconciliation, comme le dira saint Paul aux Romains : « justifiés par la foi, nous sommes en paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ » (5, 1).

v. 37. Les disciples éprouvent la crainte qui s'empare de ceux qui sont gratifiés d'une révélation céleste ou d'une apparition extra-terrestre (la même qui a saisi les femmes au v. 5). Ils croient voir un esprit. Il va falloir le don de persuasion de Jésus et de nombreux signes pour les en dissuader.

v. 38. L'interrogation de Jésus remplit la même fonction que dans les deux apparitions précédentes (vv. 5 et 18). C'est à la fois une constante des schémas d'apparition (cf. la 8^e étude par exemple) et une façon habile d'investir le lecteur, de le faire participer au drame qui se joue. Les Actes utiliseront ce même procédé. En 2, 12, par exemple, déconcertés par la facilité oratoire des apôtres qui viennent de recevoir l'Esprit-Saint, les auditeurs se demanderont : « qu'est-ce que cela veut dire ? ». Et cette question procurera à Pierre l'occasion de son discours.

Le motif du trouble convient, lui aussi, à une apparition. Il appartient au genre littéraire. Zacharie a connu le même sentiment (1, 12). L'usage de ce terme dans d'autres passages (Ac 15, 24 ; 17, 8.13) permet de déduire qu'il s'agit d'une notion à valeur négative, de même que le « dialogue » qui monte du cœur des disciples révèle leur hésitation. Ils parlent en eux-mêmes (cf. aussi 2, 35 ; 9, 26) et c'est le signe non équivoque de leur non-adhésion dans la foi au Seigneur ressuscité.

v. 39. Aussi Jésus va-t-il faire appel à leur vue, à leur toucher. Il leur propose de tâter, de palper (Jean utilise le même verbe au début de sa première épître : « ce que nous avons vu..., entendu..., ce que nos mains **ont touché** du Verbe de vie »). Regarder les mains et les pieds de Jésus, c'est y trouver les marques de sa crucifixion, et donc la preuve qu'il est bien ce Seigneur avec qui ils sont montés vers Jérusalem. Il ne devrait plus subsister d'hésitation et pourtant les disciples demeurent incrédules (« ils ne croient pas », comme au v. 11).

v. 41. Comme par complicité, Luc excuse la lenteur des Onze en mettant sur le compte de la joie leur étonnement, sans compter que cela sert sa théologie (Théologie 9 : Joie, p. 238).

vv. 41-43. Jésus accorde alors à ses disciples un signe supplémentaire, il renouvelle le geste qu'il a si souvent accompli avec eux : il partage leur repas, « mangeant devant eux² ».

La mention du poisson grillé est surprenante à Jérusalem ; elle provient certainement d'une contamination du récit par les apparitions de Galilée où il est question de la pêche et du repas que Jésus partage avec ses apôtres (Jn 21, 13).

Le fait d'avoir mangé avec Jésus après sa résurrection sera donné dans les Actes comme une des attestations les plus décisives de la réalité de la victoire du Christ et comme un fondement au droit de se prétendre témoin de Jésus-Christ : « ... il a manifesté sa présence, non pas au peuple en général, mais bien à des témoins nommés d'avance par Dieu, et nous **qui avons mangé avec lui et bu avec lui** après sa résurrection d'entre les morts » (Ac 10, 41).

Enfin reconnu par ses disciples, Jésus va pouvoir les envoyer en mission.

Deuxième partie : vv. 44-49

Cet envoi s'ouvre par une formule solennelle : « voici les paroles que je vous ai adressées... », très proche de celle qui ouvre le livre du Deutéronome. Aux préceptes confiés à Israël, Jésus substitue le commandement de la mission et du témoignage. Il est le nouveau Moïse.

v. 44. Ce qui au temps de l'attente (cf. le plan p. 139) avait été annoncé du Messie, Jésus doit le réaliser. Il doit accomplir le dessein du Père évoqué dans les Ecritures, actualiser les prédictions en sa propre existence. Cela nous l'avons vu dès la première étude où Jésus venait pour que la prophétie d'Isaïe soit lue au présent. Ici, le recours aux Ecritures cache en plus l'intention d'écarter l'aspect scandaleux de la crucifixion. Le supplice infligé à Jésus perd de son ignominie si on peut prouver qu'il avait été prévu et même annoncé. La façon de nommer les Ecritures est ici particulièrement solennelle : « dans la Loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes ». C'est la détermination établie par le canon juif. L'ajoute du livre des Psaumes est unique dans le Nouveau Testament. Elle tend à montrer que toute l'ancienne alliance, intégralement, était au service de l'attente ; de plus, elle sert admirablement la théologie

² Ce terme « devant » (enôpion en grec) revient vingt-deux fois dans son évangile et treize fois dans les Actes alors que les autres synoptiques l'ignorent.

de Luc qui, dans son second volume, utilise fréquemment les Psaumes comme des prophéties, en particulier dans les grands discours (Ac 2, 34-35 ; 4, 11...).

«**Il fallait**» (dei en grec). Il y avait comme une détermination irrévocable, celle du dessein aimant du Père, que le Fils accomplisse tout ce qui, prophétiquement, avait été dit de lui.

Luc utilise avec prédilection ce « il fallait » pour la mission de Jésus tout au long de son évangile. Jésus devait être aux affaires de son Père (2, 42), devait annoncer la bonne nouvelle du Royaume (4, 43), et surtout devait poursuivre sa route vers la croix (13, 33), afin que s'accomplisse en lui le texte d'Isaïe 53, 12 « on l'a compté parmi les criminels » (cité en 22, 37).

Après la réalisation, Luc confirme, comme c'est le cas à trois reprises dans le chapitre 24 que nous lisons (vv. 7.26.44), qu'il devait en aller ainsi.

v. 45. Ces prophéties, les disciples les connaissaient, mais ils n'en avaient pas perçu le sens en Jésus. Maintenant que la lumière de Pâques les a atteints (cf. 2 Co 3, 15-17), l'ouverture des Ecritures leur est du même coup accordée, l'intelligence leur en est ouverte. Cette ouverture (des yeux ou des Ecritures) apparaît comme une caractéristique post-pascale puisque Luc ne la mentionne que dans ce seul chapitre 24 (vv. 31.32.45 et dans une citation du livre de l'Exode). C'est un privilège qui ne revient qu'à Jésus (24, 32.45) ou au Seigneur (Ac 16, 14) et par transmission aux apôtres (Ac 17, 3). Ce verbe, ignoré de Matthieu et de Jean, reçoit chez Luc une signification théologique de dévoilement du mystère débouchant sur une compréhension plus exacte. Jésus dilate l'intelligence des disciples enfermés dans leur étroitesse. Il accomplit, au niveau de leur compréhension, ce qu'il avait opéré dans la première partie pour les arracher à leur incrédulité. Jésus fait, pour ses disciples, l'herméneutique de son histoire, à la lumière des Ecritures. Il est le seul évangéliste à utiliser ce motif des Ecritures. Matthieu et Marc se contentent de dire « comme il l'avait annoncé » (Mt 28, 6 ; Mc 16, 7).

Pour Luc, ce chapitre 24 constitue une page de plus de l'histoire salvifique en accomplissement. Elle sera parfaite par le don de l'Esprit (v. 49).

v. 46. « Le Christ souffrira et ressuscitera le troisième jour » ; cette formule sonne comme un verset à coloration liturgique et kérygmaticque.

Le contenu des Ecritures est cette fois explicitement donné : la souffrance et la gloire du Christ. Cette souffrance, Jésus l'avait nettement mentionnée dans ses annonces de la Passion — ce qui n'a pas empêché les apôtres de sombrer dans l'abattement (9, 22 ; 17, 25). La mention du troisième jour, elle aussi, figurait dans les prédictions de Jésus concernant le sort qui l'attendait.

Luc reprend certainement ici une formule devenue traditionnelle dans les communautés primitives pour évoquer le mystère pascal. On peut la comparer à des textes dont l'ancienneté est bien établie, comme 1 Co 15, 3-4 « ... Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures. Il a été enseveli, il est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures. »

v. 47. Avec ce verset, on se tourne vers l'avenir et la constitution de l'Eglise. Tous les évangélistes lient l'envoi en mission aux apparitions du Christ ressuscité, mais la manière de concevoir le contenu de cette mission diverge selon les perspectives propres à chacun.

Pour Matthieu, il faut faire des disciples (28, 19-20), au moyen du baptême, et prêcher l'observance. Pour Marc (dans l'appendice de son évangile 16, 15), il s'agit de proclamer l'évangile. Enfin chez Jean, les disciples, investis de l'Esprit, ont pouvoir de remettre les péchés (20, 21-23).

Chez Luc, ils reprendront l'activité de Jésus qui était venu pour proclamer (4, 18.43-44 ; 8, 1). Cela, ils l'avaient déjà fait, en guise de stage, lors de leur envoi en mission (cf. notre troisième étude), mais imparfaitement, car l'Esprit ne leur avait pas encore été accordé. Désormais, ils iront, forts du nom du Christ (expression leitmotiv du livre des Actes pour annoncer la conversion (Théologie 6 : Conversion, p. 200), en vue de la rémission des péchés. Donnant foi à la prédication des apôtres, les hommes seront appelés à laisser l'accomplissement les atteindre dans leur propre existence, à entrer dans la fête de la libération, à se laisser sauver.

Le pardon qui leur est offert est une grâce des temps messianiques ; il est proposé, désormais, à tous (Théologie 5 : Universalisme, p. 189). En commençant toutefois par le peuple élu, désigné ici par la mention de la ville sainte. Au procès d'accusation de Jésus (23, 5), Luc nous avait donné le plan de l'évangélisation de Jésus — « ... en enseignant par toute la Judée, à partir de la Galilée jusqu'ici ». Ici, il nous expose le programme missionnaire de l'Eglise (cf. Ac 1, 8). Jérusalem demeure le lieu de l'accomplissement : celui de la croix, de l'exaltation et de la Pentecôte, et donc celui des départs missionnaires.

v. 48. Les disciples reçoivent leur nouveau titre, celui dont désormais ils se prévaudront à la face du monde : ils sont établis **témoins**.

Témoins de « tout cela », nous dit Luc. Les Actes mettront un contenu précis sous cette dénomination. Mais déjà nous savons par ce que Jésus vient de dire à ses disciples qu'ils auront à rendre compte et à proclamer que ce Jésus qui a été mis à mort, Dieu l'a ressuscité.

Pour s'attribuer le titre de témoin, la condition sera d'avoir vu Jésus vivant après sa résurrection, d'où l'importance de la scène de reconnaissance que nous avons lue dans la première partie. Si Luc a tant insisté sur l'identification du Christ par les Onze, c'est précisément pour que, dans leur nouvelle mission, ils puissent rendre témoignage, sans que subsiste le moindre doute. Cet argument du « voir » fondant le droit à témoigner, revient dans chacun des discours des Actes : « ... ce Jésus **est apparu** pendant plusieurs jours à ceux qui étaient montés avec lui de la Galilée à Jérusalem, eux qui sont maintenant ses **témoins** devant le peuple » (Ac 13, 31). Paul fonde sur sa vision de Jésus sur le chemin de Damas, le droit au titre de témoin : « Le Dieu de nos pères, lui dira Ananias, t'a destiné à connaître sa volonté, à **voir** le Juste et à entendre sa propre voix. Tu dois en effet être **témoin** pour lui devant tous les hommes » (Ac 22, 14-15).

Pour être ce témoin, il faut, en plus de ce « avoir vu », jouir de l'intelligence des Ecritures anciennes relues à la lumière de Jésus, de celle du kérygme, et avoir été revêtu de la force d'en haut (v. 49).

v. 49. Luc a interverti l'ordre de témoigner et la perspective du don prochain de la promesse. En Ac 1, 8, il respecte mieux la chronologie des deux actions : « mais vous allez recevoir une puissance, celle du Saint-Esprit qui viendra sur vous ; vous serez alors mes témoins à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre ». Le don du Père, à savoir l'Esprit, précède évidemment l'envoi en mission.

L'Esprit est désigné ici comme la « puissance d'en haut ». Cette expression pour nommer le Don du Père est unique dans le Nouveau Testament. Nous avons rencontré une expression très proche dans l'étude précédente (1, 35) où reposait sur Marie « la puissance du Très-Haut ». Par contre la notion de puissance est toujours liée à l'Esprit pour Luc (Théologie 2 : Esprit-Saint, p. 158). C'est investi de sa puissance que Jésus commence son ministère. Désormais cette force dynamique qui animait Jésus, il va la confier à ceux qui le prolongeront, les revêtant de sa force.

Avec ce verset nous retrouvons la grande vision trinitaire de notre première étude : les Trois nourrissent le même dessein de salut. Ils l'ouvrent par le Fils, envoyé du Père, missionnaire du Père pourrions-nous dire ; ce Fils, Jésus, ayant accompli sa vocation remet ses pouvoirs à ceux

qui lui succèdent, ce qui équivaut à leur livrer l'animateur du plan du Père, celui qui consacre et achève tout, **la promesse tant attendue, l'Esprit.**

Ce « revêtement »³ fera d'eux des hommes nouveaux. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le discours audacieux de Pierre à la Pentecôte et de contempler le zèle des apôtres enivrés de l'Esprit : toutes leurs peurs, toutes leurs hésitations sont balayées.

Mais jusqu'à cette heure-là, les apôtres doivent attendre. Il faut d'abord que le Fils soit remonté au Père afin de pouvoir livrer l'Esprit. Car tel est le plan du Père.

Troisième partie : vv. 50-53

Cette dernière partie présente le départ de Jésus comme une célébration liturgique (il faut noter en particulier le quadruple usage du verbe bénir). Nous plongeons dans un climat d'action de grâce, de joie et de célébration. Plus que jamais le vocabulaire est lucanien⁴.

L'iconographie nous a appris à voir l'ascension de Jésus d'une façon imagée, certes, mais pas forcément conforme à la relation qu'en fait Luc qui se contente de nous dire que Jésus se sépare (en grec : distamai) de ses disciples, qu'il prend congé d'eux. Aucune intention dramatisante, rien qui ne permette de se livrer à des spéculations sur le comment de ce départ, mais le verbe normalement utilisé pour indiquer que quelqu'un se retire.

³ Ordinairement le verbe revêtir est utilisé dans son sens premier. C'est le seul usage au sens métaphorique que nous ayons chez Luc. Par contre, Paul l'utilise souvent dans ce sens symbolique, qui fait image : cf. 1 Co 15, 53-54 ; Col 3, 12 ; Rm 13, 12.14 ; Ep 4, 24.

⁴ Citons entre autres : élever (les mains) : six fois dans l'évangile et cinq fois dans les Actes, alors que Marc l'ignore et que Matthieu ne l'utilise qu'une fois. Bénir (eulogéin en grec) : treize fois dans l'évangile ; revenir (upostrephein en grec) : vingt et une fois dans l'évangile, onze fois dans les Actes et jamais dans les autres évangiles.

On pourrait relever aussi des formules typiques comme « il arriva que » vingt-deux fois dans l'évangile ; ou la construction grecque « en toi + infinitif » : trente-deux fois dans l'évangile.

On aurait pu se livrer à des relevés aussi spectaculaires pour la deuxième partie ; notons la formule « eipen de » que Luc utilise cinquante-neuf fois dans son évangile, ou la préposition « pros » après le verbe dire qui revient nonante-neuf fois. Quant au « il faut » (dei), il revient dix-huit fois dans l'évangile et vingt-deux fois dans les Actes.

Aucune tristesse, non plus, devant cette séparation. Jésus a promis d'envoyer le Don du Père, aussi les disciples sont-ils dans la joie. L'heure n'est pas à la nostalgie mais à la dignité, à l'eucharistie, car Jésus est fait Seigneur à la droite du Père et le dessein salvifique étend ses ramifications. L'Eglise va pouvoir réellement se constituer, précisément autour de ce mystère pascal désormais totalement accompli. Il va sans dire que Luc unit très fortement ici résurrection et exaltation. Pour lui la victoire de Jésus n'est consommée que par la session à la droite du Père.

L'oracle messianique énoncé devant le sanhédrin (22, 69) : « le Fils de l'Homme siégera à la droite de la puissance de Dieu » (verset tiré du psaume 110, 1) est désormais réalisé.

Bénis par Jésus, les disciples reprennent maintenant à leur compte l'action de grâce. La louange devient **le nouveau lieu de leur existence**.

L'histoire — ouverte au temple par l'annonciation à Zacharie (1, 9) — est désormais achevée et ouverte. Achevée en Jésus dont la mission terrestre est close, largement ouverte à tous les hommes, à tous les temps. Le temple où les disciples attendent la réalisation de la promesse forme inclusion avec le début de la bonne nouvelle où l'espérance du salut éclatait pour Israël. Maintenant, ces limites mêmes vont éclater sous la mouvance dynamique et illimitée de l'Esprit.

La bénédiction célébrée par les disciples doit s'étendre jusqu'aux confins du monde.

III. APPROPRIATION

Une récapitulation

Si notre première péricope apparaissait comme un programme annonçant tout le ministère de Jésus, le surplombant, le chapitre 24 de Luc, avec son triple contenu (apparition, envoi en mission, ascension) conclut et récapitule toute la mission de Jésus et l'accomplissement du dessein du Père.

Il conclut en fermant le temps de Jésus, et du même coup le premier tome de l'œuvre de Luc ; il ouvre le temps de l'Eglise et annonce le second tome de Luc, celui des Actes.

Par la victoire que le Christ a remportée sur la mort, le salut est désormais offert à tous les hommes, selon le plan du Père et Jésus peut réellement être dit Seigneur parce qu'il est exalté à la droite du Père. La

dernière étape de cette grande histoire du salut peut débiter grâce au dynamisme de l'Esprit, livré par Jésus et animateur de toute la mission de l'Eglise. Ceux que le Christ a choisis peuvent témoigner de tout le mystère pascal tel que le conçoit Luc, c'est-à-dire : mort, résurrection et ascension du Seigneur.

Du côté de Dieu tout est accompli, et la vie de l'Eglise consistera uniquement à proclamer que la victoire a été définitivement acquise et qu'elle est proposée à quiconque veut l'accueillir en se convertissant.

« **Les disciples étaient dans la joie. Ils bénissaient Dieu.** »

Luc, au terme de son histoire de la libération, invite ses lecteurs à participer à l'allégresse et à la célébration des disciples qui comprennent la grandeur du plan du Père.

Ils nous invitent à nous émerveiller, à accueillir.

Le lieu de notre action de grâce demeure la volonté de **don** qui anime tout le projet du Père.

Dans sa bienveillance (10, 21), il nous a envoyé son Fils et comblés de son Esprit. Il nous a révélé en Jésus, « l'avancée du Don du Père », sa volonté amoureuse de restauration et de libération. Il poursuit sans relâche cette œuvre, dans et par son Eglise, grâce au dynamisme de son Esprit, « présence de sa sainteté parmi nous ».

Le Père ne peut donner que cela. Tous ses dons ne sont que des manifestations diversifiées et aimantes de sa volonté de salut par Jésus, dans son Esprit.

Pour nous le faire entrevoir, Luc nous donne précisément des approches variées de cet amour du Père. Ainsi, il nous le montre rêvant de combler ses fils, qu'il s'agisse de leurs besoins les plus divers (il faut tout lui demander, sans rien exclure, cf. notre quatrième étude) ou de leurs cœurs insatisfaits (comme devait l'être celui du fils cadet loin de la maison familiale). Toute la vie de Jésus n'est elle-même, dans la perspective de Luc, qu'ordonnée à l'effusion de l'Esprit. En lui le Père donne ce qu'il a de meilleur, ce qui enivre le cœur de l'homme.

Le Père pardonne, nourrit, aime, convie à la fête, **comble**. Il bénit en accomplissant, en créant, en livrant.

Et parce qu'il regarde les hommes comme ses enfants, il attend qu'ils participent à son jeu créateur et libérateur. Il les reçoit pécheurs et les renvoie convertis. Il les accueille misérables et les renvoie chargés de mission, de la mission même de son propre Fils.

Ainsi, accueillir et bénir pour le chrétien consiste à suivre Jésus dans son itinéraire de salut (cf. nos deuxième et troisième études), à inviter les autres à pénétrer dans ce dessein (ce que Le 24 nomme témoigner) et à exercer un service fraternel respectueux en attendant le retour du Maître (cf. notre cinquième étude).

Le tout baignant dans la présence féconde et glorieuse du Seigneur, dans une exultation constante parce que sans cesse le dessein du Père se manifeste nouveau, original et dynamique.

Devant ce projet heureux et comblant, la vie chrétienne ne pourra être, elle aussi, que marquée des mêmes caractères d'assurance, de paix et de joie. Notre trésor est dans ce Seigneur glorieux de qui naît toute notre assurance, et déjà nous libérons en nous et dans le monde une hymne qui anticipe la liturgie glorieuse et finale du banquet eschatologique.

Théologie 9 :

Joie

1. Déjà au simple point de vue du **vocabulaire**, l'évangile de Luc est fortement coloré par la joie.

Le substantif **joie** (kara en grec) revient à sept reprises : 1, 14 ; 2, 10 ; 8, 13 ; 10, 17 ; 15, 7 ; 24, 41 ; 24, 52. Le verbe **se réjouir** (karein en grec) est utilisé onze fois : 1, 14.28 ; 6, 23 ; 10, 20 ; 13, 17 ; 15, 5 ; 16, 32 ; 19, 6.37 ; 22, 5 ; 23, 8. L'emploi du terme **exultation** (agalliasis en grec) n'existe pas dans les autres synoptiques; par contre Luc l'utilise en 1, 14.44, de même que le verbe (agallian) en 1, 47 ; 10, 21 (Matthieu, lui, s'en sert une fois).

Le verbe **tressaillir** (skirtan en grec) est propre au troisième évangile: 1, 41.44; 6, 23, de même que le verbe **festoyer** (euphrainein en grec) : 12, 19 ; 15, 23.24.29.32 ; 16, 19, inconnu des autres synoptiques.

2. Si nous regardons **l'usage** que Luc en fait, nous constatons les points suivants :
 - a) Chaque fois qu'un événement important pour le déroulement de **l'histoire du salut** est annoncé ou réalisé, il baigne dans un climat de joie ; ainsi la naissance de Jean-Baptiste (1, 14) et surtout l'annonce de la naissance de Jésus (1, 28 ; 2, 10). Le **Magnificat** peut alors éclater comme la célébration des merveilles de Dieu.
 - b) Chaque fois que Jésus manifeste le dessein libérateur en actes, comme c'est le cas lors des miracles, il y a joie (13, 17).
 - c) Enfin chacune des grandes étapes de la vie de Jésus, telles son entrée à Jérusalem (19, 37), sa victoire sur la mort (24, 41) et son exaltation (24, 52), engendre la joie.

3. Nous remarquons aussi que l'œuvre de Jésus suscite **un espace de bonheur** dans lequel l'homme est appelé à pénétrer pour participer à l'exultation et au festin.

Ainsi :

- a) le retour de tout pécheur provoque la joie du Père et celle du ciel (15, 5.7.10.32) ;
- b) les succès missionnaires, en tant qu'ils sont une participation à l'avance du salut, sont à l'origine d'une profonde exultation, telle celle de Jésus devant le retour des septante-deux (10, 21) et surtout celle que connaissent les missionnaires eux-mêmes dans les Actes (11, 23 ; 15, 3...).

Ce ne sont pourtant que des arrhes qui sont accordées. La joie plénière ne peut être **qu'eschatologique**, une fois la victoire définitivement remportée (6, 23 ; 10, 20).

Mais pour Luc le dessein du Père est en accomplissement, le salut atteint authentiquement les hommes, la « victoire » est réelle ; aussi la joie peut-elle et doit-elle **imprégner toute la vie du chrétien** en tant qu'il est **rejoint par l'aujourd'hui du salut**. Elle est vraiment pour Luc profondément liée à la parfaite coïncidence qui existe entre le projet amoureux du Père et sa réalisation en Jésus, entre le Don de l'Esprit et l'épanouissement de ce Don, dans l'Eglise, dans chaque chrétien.

Dès lors on comprendra que pour Luc souffrance, échec et joie puissent cohabiter, comme c'est par exemple le cas pour les apôtres torturés et rejetés qui exultent (Ac 5, 4) parce qu'ils ont été outragés pour le nom de Jésus.

La joie est fille de l'Esprit, et donc profondément lucanienne.

Indications bibliographiques

Nous n'indiquons dans cette bibliographie que les principaux ouvrages auxquels nous nous sommes référés dans l'élaboration de ce fascicule.

Les ouvrages précédés de :

- * sont accessibles à tout lecteur ;
- ** exigent des notions de grec (éventuellement d'hébreu) ;
- *** s'adressent à ceux qui veulent poursuivre une étude rigoureusement scientifique de Luc.

I. Quelques commentaires de Luc

- ** M. J. Lagrange, *Evangile selon S. Luc*, Paris, 1958⁷.
- ** J. Schmid, *Das Evangelium nach Lukas*, Regensburg, 1960⁴.
- * E. Osty, *Evangile selon saint Luc* (éditions Rencontre), Lausanne, 1973.
- ** K. Rengstorf, *Das Evangelium nach Lukas*, NTD, Göttingen, 1965¹⁰.
- ** W. Grundmann, *Das Evangelium nach Lukas*, Berlin, 1966⁴.
- * A. Stöger, *Das Evangelium nach Lukas*, I, II, Düsseldorf, 1967³.
Traduction française : *L'Evangile selon S. Luc*, Paris, 1968.
- *** H. Schürmann, *Das Lukasevangelium*, I (Ch. 1-9), Freiburg, 1969.
(Avec bibliographie exhaustive jusqu'en 1969.)
- ** C. Stuhlmüller, *The Gospel according to Luke*, dans *The Jerome biblical Commentary*, London, 1968. (Traduction italienne, Brescia, 1973), pp. 115-164.

II. Etudes générales sur Luc

- * Cahiers bibliques (Foi et vie) n° 10 (1971), 108 p. Numéro consacré à l'œuvre de Luc.
- ** *L'évangile de Luc* (Mémorial Lucien Cerfaux), Gembloux, 1973. Articles divers sur les aspects littéraires et théologiques de l'évangile de Luc.
- * J. Cambier, L. Cerfaux, *L'évangile de Luc*, DBS, T 5, c. 545-594. (Edité en 1953.)
- ** H. Conzelmann, *Die Mitte der Zeit*, Göttingen, 1957².
- ** H. Flender, *Heil und Geschichte in der Theologie des Lukas*, Munich, 1965.
- ** A. George, Tradition et rédaction chez Luc. La construction du troisième évangile, EIL 43 (1967) 100-129. Repris dans : *De Jésus aux évangiles*, Gembloux-Paris, 1967.
- * Idem, *Pour lire l'Evangile selon saint Luc*, Cahiers Evangile 5 (1973) 70 p. Bon fascicule d'introduction.
- ** J. Jeremias, *Les paraboles de Jésus*, Le Puy, 1962.
- ** J. Kodell, La théologie de Luc et la recherche récente, B Th Bib 1 (1971) 119-149.
- ** B. Rigaux, *Témoignage de l'évangile de Luc*. (Pour une histoire de Jésus 4), Paris, 1970. Bon état de la question. Très classique.
- *** S. Schulz, *Die Spruchquelle der Evangelisten*, Zurich, 1972.

- ** G. W. Trompf, La section médiane de l'évangile de Luc : organisation des documents, *Rev Hist Phil* rel 53 (1973) 141-154.
- * G. Voss, La prédication de Jésus dans l'évangile de Luc, dans : *Jésus dans les évangiles*, Paris, 1971.

III. Théologie de Luc

- ** F. Bovon, Le salut dans les écrits de Luc. Essai. *R Th Ph* 23 (1973) 296-307.
- ** J. Comblin, La Paix dans la théologie de S. Luc, *ETL* 32 (1957) 439-460.
- ** I. de la Potterie, Le titre KYRIOS appliqué à Jésus dans l'évangile de Luc, *Mél. Rigaux*, Gembloux, 1970, pp. 117-146. Article de valeur.
- * J. Dupont, Le salut des Gentils et la signification théologique du livre des Actes, *NTS* 6 (1959-1960) 132-155. Repris dans : *Etudes sur les Actes des Apôtres*, Paris, 1967, pp. 393-419. Pour l'universalisme et le parallélisme de structure entre l'Evangile et les Actes.
- ** J. Dupont, *Les Béatitudes*, T. III, Paris, 1973, pp. 19-203.
- * J. Dupont, Renoncer à tous ses biens (Luc 14, 33), *NRT* 93 (1971) 561-582.
- ** A. George, Le sens de la mort de Jésus pour Luc, *RB* 80 (1973) 186-217.
- ** Idem, La royauté de Jésus chez Luc, *Rev Sc Eccl* 14 (1962) 57-62.
- ** Idem, Jésus, Fils de Dieu dans l'évangile selon S. Luc, *RB* 72 (1965) 185-209.
- ** R. Michiels, La conception lucanienne de la conversion, *ETL* 41 (1965) 42-78.
- ** J. Navone, *Themes of St Luke*, Rome, 1970.
- * W. Trilling, Tout quitter et suivre Jésus, dans : *L'annonce du Christ dans les évangiles synoptiques*, Paris, 1971, pp. 121-143.

IV. Articles particuliers pour les neuf études choisies

Première étude

- * A. Bajard, La structure de la péripécopie de Nazareth, *ETL* 45 (1969) 165-171.
- * A. George, La prédication inaugurale de Jésus, *Bible et Vie chrétienne* 59 (1964) 17-29.
- ** D. Hill, The Rejection of Jesus at Nazareth (Luke 4, 16-30), *NT* 13 (1971) 161-180.
- * C. Masson, Jésus à Nazareth, dans : *Vers les sources d'eau vive*, Lausanne, 1961, pp. 38-69.
- ** C. Perrot, Luc 4, 16-30 et la lecture biblique de l'ancienne synagogue, *Rev Sc rel* 47 (1973) 324-340.
- * G. Perez Rodriguez, Jésus à la synagogue de Nazareth, *Ass. Seigneur*, 38 (1967) 26-39.
- ** E. Samain, Le discours-programme de Jésus à la synagogue de Nazareth (Luc 4, 16-30), *Cahiers bib* 10 (1971) 25-43.
- * Idem, Le discours-programme de Nazareth, *Ass. Seigneur*, 20 (1973) 17-27.
- ** H. Schürmann, Zur Traditionsgeschichte der Nazareth-Perikope Lk 4, 16-30, dans : *Mél. Rigaux*, Gembloux, 1970, pp. 187-205.
- ** R. C. Tannehill, The Mission of Jesus according to Luke 4, 16-30, dans : *Jesus in Nazareth*, Berlin, 1972, pp. 51-75.

Deuxième étude

- ** F. Agnew, *Vocatio primorum discipulorum in traditione synoptica*, VD 46 (1968) 129-147.
- *** J. Delorme, *Luc 5, 1-11. Analyse structurale et histoire de la rédaction*, NTS 18 (1972) 331-351.
- * G. de Raucourt, *La vocation des apôtres*, RSR 29 (1939) 610-615.
- ** R. Pesch, *La rédaction lucanienne du logion des pêcheurs d'hommes*, ETL 46 (1970), 413-432.
- * H. Schürmann, *L'évangile : la promesse à Simon-Pierre*, Ass. Seigneur, 58 (1964) 27-34.

Troisième étude

- ** L. Cerfaux, *La mission de Galilée dans la tradition synoptique*, *Recueil Cerfaux I*, Gembloux, 1954, pp. 432-436.
- *** P. Hoffmann, *Lk 10, 5-11 in der instruktionsrede der Logienquelle*, EKK 3 (1971) 37-53.
- ** S. Jellicoe, *St Luke and the Seventy-Two*, NTS 6 (1959-1960) 319-321.
- * M. Zerwick, « ... alios septuaginta duos », VD 26 (1948) 53-57.

Quatrième et cinquième étude

- ** A. D. *The Parable concerning Hospitality*, ET 37 (1925-1926) 411-414.
- * M. Zerwick, « *Perseveranter orare* », VD 28 (1950) 243-247.
- ** M. Didier, *La parabole du serviteur-intendant*, RD Namur 21 (1966) 75-86.
- ** J. Dupont, *La parabole du maître qui rentre dans la nuit*, *Mél. Rigaux*, Gembloux, 1970, pp. 89-116.
- *** A. Weiser, *Die Knechtsgleichnisse der synoptischen Evangelien*, München, 1971.

Sixième étude

- *** F. Bovon et autres, *EXEGESIS*, à paraître. Etude de la parabole selon des approches variées. Avec bibliographie.
- * J. Dupont, *L'enfant prodigue*, Ass. Seigneur 29 (1963) 52 ss.
- ** J. Jeremias, *Tradition und Redaktion in Lukas XV, 11-32*, ZNW 62 (1971) 172-189.
- * E. Rasco, *Les paraboles de Luc 15. Une invitation à la joie dans le Christ*, dans : *De Jésus aux évangiles*, Gembloux, 1967, pp. 165-183.

Septième et huitième étude

- ** A. Paul, *Parcours évangélique. Perspectives nouvelles*, Paris, 1973, pp. 77-106.
- ** W. Trilling, *Der Einzug in Jerusalem*, dans : *Neutestamentliche Aufsätze*, *Fs Schmid*, Regensburg, 1963, pp. 303-309.
- * M. Allard, *L'annonce à Marie et les annonces de naissances miraculeuses de l'Ancien Testament*, NRT 78 (1956) 730-733.
- ** J. P. Audet, *L'annonce à Marie*, RB 63 (1956) 340-374.
- ** P. Benoît, *L'enfance de Jean-Baptiste selon Luc 1*, NTS 3 (1956-57) 191-194.
- * Idem, *L'annonciation*, Ass. Seigneur 6 (1965) 40-57.
- ** M. Cambe, *La XARIS chez S. Luc*, RB 70 (1963) 193-207.
- * L. Deiss, *Marie, fille de Sion*, DDB 1959, pp. 69-114.

- * A. George, Les évangiles de l'enfance selon S. Luc, Cah. mariais 62, Paris, 1969, pp. 99-126.
- ** Idem, Le parallèle entre Jean-Baptiste et Jésus en Luc 1-2, dans : *Mél. Rigaux*, Gembloux, 1970, pp. 147-171.
- ** J. Gewiess, Die Marienfrage, Lk 1, 34, BZ 5 (1961) 221-254.
- ** P. Grelot, La naissance d'Isaac et celle de Jésus, NRT 104 (1972) 462-487 ; 561-585.
- * A. Feuillet, *Jésus et sa mère*, Paris, 1974.
- ** R. Laurentin, Luc I-II, Paris, 1957.
- ** L. Legrand, L'arrière-plan néo-testamentaire de Luc 1, 35, RB 70 (1963) 168-169.
- * S. Lyonnet, Le récit de l'Annonciation, Ami du Clergé 66 (1956) 33-48.
- * R. Varro, L'annonce à Marie, Esprit et vie 79 (1969) 656-660.
- ** M. Zerwick, « ... quoniam virum non cognosco », Lc 1, 34, VD 37 (1959) 212-224 ; 276-288.

Neuvième étude

- ** P. Benoît, L'ascension, RB 56 (1949) 161-203.
- * G. Gaide, Les apparitions du Christ ressuscité d'après S. Luc (Lc 24, 13-48), Ass. Seigneur 24 (1969) 38-56.
- * A. George, L'intelligence des Ecritures, BVC 18 (1957) 65-71.
- ** A. George, Les récits d'apparition aux Onze à partir de Lc 24, 36-53, dans : *La Résurrection du Christ et l'exégèse moderne*, Paris, 1969, pp. 75-104.
- * X. Léon-Dufour, *Résurrection de Jésus et message pascal*, Paris, 1971.
- * B. Rigaux, *Dieu l'a ressuscité*, Gembloux, 1973.
- ** J. Schmitt, Le récit de résurrection de l'évangile de Luc, RSR 25 (1951) 228-235.

Voici, pour les non-initiés, la signification des sigles utilisés :

Ass Seig = Assemblées du Seigneur ; BVC = Bible et vie chrétienne ; BZ= *Biblische Zeitschrift* ; BThBib = Bulletin de Théologie biblique ; DBS = Dictionnaire de la Bible, Supplément ; EKK = *Evangelisch-Katholischer Kommentar zum Neuen Testament* ; EIL = *Ephemerides Theologicae Lovanienses* ; NRT = Nouvelle Revue Théologique ; NT = *Novum Testamentum* ; NTS = *New Testament Studies* ; RB = Revue biblique ; RIL = Revue Théologique de Louvain ; RThPh = Revue de Théologie et de Philosophie ; RSR = Recherches de Science religieuse ; VD = *Verbum Domini* ; ZNW = *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*.

Table des matières

Liminaire	131-132
Introduction : Saint Luc, évangéliste de la Promesse	133-140

Textes étudiés

Première étude : Luc 4, 16-30. Echech aux entraves	141-149
Deuxième étude : Luc 5, 1-11. Quand le filet libère	152-157
Troisième étude : Luc 10, 1-11. Destination « Shalôm »	161-168
Quatrième étude : Luc 11, 5-13. Jusqu'où on peut aller trop loin	169-175
Cinquième étude : Luc 12, 35-48. Vivre aujourd'hui le futur	181-188
Sixième étude : Luc 15, 11-32. Un père prodigue	192-199
Septième étude : Luc 19, 29-40. Une sublimation liturgique	203-209
Huitième étude : Luc 1, 26-38. La Nuée et la Femme	212-222
Neuvième étude : Luc 24, 36-53. Témoins du Seigneur	227-237

Théologie de saint Luc

Théologie 1 : Jésus Seigneur = Kurios	150-151
Théologie 2 : Esprit-Saint	158-160
Théologie 3 : Eschatologie	176-177
Théologie 4 : Salut	178-180
Théologie 5 : Universalisme	189-191
Théologie 6 : Conversion	200-202
Théologie 7 : Prière	210-211
Théologie 8 : Pauvreté — Renoncement	223-226
Théologie 9 : Joie	238-239
Indications bibliographiques	240-243